
3 1761 03990 3448





LE RADOTEUR,

OU

Nouveaux Mêlanges de Philoſophie, d'Anecdotes curieuſes, d'Aventures particulières, auxquels on a ajouté des Pièces Fugitives très-intéreſſantes, tant en proſe qu'en vers, qui n'avoient jamais parus, entr'autres la Critique du Barbier de Séville, &c.

Ouvrage recueilli dans le Porte-feuille de plusieurs Gens de Lettres d'un mérite reconnu, qui ont bien voulu faire part de leurs lumières & de leurs découvertes;

[par de Cerfvol, P.J.B. Nougaret et J.H Marchand]

Publié & mis en ordre par M. DE C***, Auteur de pluſieurs Ouvrages connus.

> *Non equidem hoc ſtudeo, bullatis ut mihi nugis*
> *Pagina turgeſcat, dare pondus idonea fumo.*
>
> PERS. Sat. V.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg S. Germain.

M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

LE
RADOTEUR.

ARTICLE PREMIER.

Pourquoi il a attendu si tard à publier ses Écrits.

L'ENFANCE se passe en niaiseries, la jeunesse en plaisirs; des soins plus sérieux occupent l'âge mûr; sur le retour, on bavarde, on raconte, on déraisonne. Voilà l'histoire de tous les hommes, & la mienne, par conséquent.

Graces à l'habileté de mes Instituteurs, je commençai à raisonner un peu après trente ans; et je fus assez content de moi-même, quand je calculai qu'il n'y en avoit guères que dix d'écoulés, depuis que j'étois sorti de leurs mains, et que j'avois déjà acquis un peu de bon-sens. Cela m'encouragea au point que dès-lors j'aurois peut-être pu donner des *Essais* au Public.

Une chose m'arrêtoit cependant. J'avois fait connoissance d'un personnage d'environ quatre-vingt-dix ans, qui étoit de la meilleure humeur du monde, et avec lequel on n'avoit que le temps de poser la thèse, tant il trouvoit de

plaisir à parler. Dès que nous étions ensemble, nous nous mettions à raisonner, et ce diable d'homme, juché sur son expérience, me prouvoit à tout moment que j'étois un sot. Je lui décochois des arguments de toutes les formes, j'échafaudois mes hypothèses sur les autorités les plus transcendantes; je l'assommois de ouï-dires, de lectures, de maximes; mais il repoussoit tous mes traits par un *j'ai vu :* et pour comble de désespoir l'obstiné vieillard n'étoit point menteur. Mon bisaïeul sous qui il avoit servi; mon aïeul et mon père qui avoient servi sous lui, dont l'un étoit devenu son ami et l'autre son disciple, m'avoient unanimement assuré qu'il étoit homme d'un sens droit, et incapable de fallace ni d'astuce.

Ces recommandations avoient tant de force sur mon esprit que, malgré les railleries que j'essuyois à ce sujet de la part des jeunes gens de mon âge, je ne pouvois me défendre d'écouter respectueusement le vieillard; & quoique ses *j'ai vu* mortifiassent la vanité de ma théorie, à laquelle mes Instituteurs ne cessoient d'applaudir, je n'osois décider entr'eux. Comment, dira-t-on, à trente ans, vous ne pouviez encore choisir lequel de deux hommes méritoit le mieux votre confiance? — Non. — Quel esprit tardif! — J'en conviens. Je conviendrai même encore que les jeunes gens d'à-présent sont plus précoces, que le jugement précède en eux l'âge de raison, et sou-

vent la raison même ; qu'ils ne sont jamais embarrassés dans leur choix ; qu'en un mot leur pétulante sagacité l'a déterminé en moins de temps, que nous n'en mettions pour nous résoudre à choisir. Cependant je me sus gré de ma lenteur ; car je vérifiai dans la suite que mes maîtres et le vieillard avoient agi conséquemment. Je tenois des uns la science des mots : dans nos disputes, je les payois de leur propre monnoie : ils avoient donc raison de me louer. Le vieillard, au contraire, ne m'entretenoit que de choses : moi, je n'avois que des mots pour approuver ou combattre ce qu'il me disoit. Cette mauvaise foi que je mettois dans notre commerce, excitoit ses plaintes : il m'en reprenoit avec plus de bonté, que de ménagemens ; et j'ai senti depuis qu'il n'avoit pas tort.

Il faut pourtant m'avouer coupable d'une petite peccadille, pour la satisfaction de ceux qui sont nés après moi, et qui n'ont pu résister à la tentation de faire accoucher leur esprit avant terme. J'étois incertain, mais j'avois besoin pour l'être de la présence imposante du vieillard. Mon incertitude s'affoiblissoit, lorsque rendu à moi-même, je me rappellois dix ans de leçons et presqu'autant de réflexions, les applaudissements de mes maîtres et mes triomphes dans les disputes. Je devenois plus ferme encore par l'exemple de la multitude qui hasardoit non seulement

des Essais, mais des Traités complets, disoit-on, sur la constitution des Etats, sur le régime des Hommes, en un mot sur tous les sujets qui sont du ressort de l'Intelligence, qui l'avoisinent ou qui sont au-delà. Mon zèle pour l'humanité ne pouvoit plus se contenir, quand j'apprenois dans l'utile et prévenant avis du Libraire, que l'Auteur d'aussi profonds Traités n'avoit que dix-huit ans; et que si les Lecteurs vouloient bien prendre la peine de se réformer et d'embrasser sa méthode, il emploieroit volontiers quelques moments de ses loisirs à les éclairer : n'exigeant autre ni plus grand salaire, qu'un grain d'encens et vingt-quatre sols tournois de chaque Individu, mâle ou femelle, pour le conduire à la perfection, et par conséquent au bonheur. Alors, comme Alexandre, je me plaignois de n'avoir rien fait, et je me disois tout bas : ta lenteur sera cause que tu ne trouveras plus de place. Tu auras beau secouer le flambeau de tes connoissances : de quoi servira-t-il en plein jour ? Quand les Auteurs auront tout pensé et tout dit, quand les Lecteurs auront tout lu, qu'ils sauront tout; quand il n'y aura plus d'encens en Arabie, ni de pièces de vingt-quatre sols dans les bourses, que te servira-t-il d'écrire ?

On conçoit aisément que ma confiance envers le cher vieillard, n'excluoit pas une petite réserve pour ce qui intéressoit directement

mon amour-propre. Inutile précaution : sa perspicacité me devinoit. Il ne tarda pas à découvrir, dans l'approbation que je donnois à certains ouvrages, l'aveu tacite de la puissance où je me croyois être, d'en faire autant, et de mériter les mêmes louanges. Mon penchant à devenir Auteur l'irritoit, et malheur à l'Ecrivain dont je venois de faire indiscrettement l'éloge. Armé du fer tranchant de l'analyse, il vous dépeçoit un livre, de façon qu'il n'en restoit le plus souvent que le ridicule ou l'absurde. Le vieillard n'y voyoit plus ; il falloit lui lire, et quelquefois dès le titre, il m'arrêtoit. *Traité de l'honneur :* Bon ! disoit-il, c'est apparemment de l'histoire ancienne. Des gens braves, rassemblés dans une taverne où ils ne parloient que de bravoure, connurent l'honneur sans doute : ils en connurent même l'excès, qui est la fureur. On nous a livrés aux Femmes : elles nous rendront plus polis. Nous prendrons leurs mœurs ; elles prendront un peu des nôtres. Je ne sais si la politesse pourra tenir lieu d'honnêteté ; mais il est toûjours beau de faire l'éloge des défunts. *Du Célibat :* — Je gage que c'est un libertin qui a fait cet ouvrage. *De la Morale.* — Si c'est un conte, c'en est un ; si c'est un traité, on ne le lira point ; si c'est un systême, il est inutile. Il en est de la Morale, comme d'une Langue : la Grammaire est insuffisante, sans un bon Maître qui est l'usage, et un habile

Répétiteur, qui est l'exemple. *Des Mœurs.* — Fermez ce volume; car assurément l'Auteur y traite des vices, et nos jeunes Praticiens sauront bien se passer de cette théorie. *De l'Homme.* — Celui qui a écrit ce livre, a péché contre le précepte qui défend de juger autrui. *Tot capita, tot sensus ;* autant d'humeurs, d'inclinations, de manières d'être. Ce seroit à chaque homme à faire le traité de ses sensations, de ses affections et de ses répugnances. Mais si chaque homme en particulier ne voit goutte dans son propre fait, quelle vanité à l'un d'entr'eux de prétendre les connoître tous? Demandez aux nations qui abhorrent le lard, à celles qui détestent toute chair, à celles qui font leurs délices d'un prisonnier de guerre à la broche, &c. &c. demandez-leur, dis-je, les raisons d'un goût si dépravé, puisqu'il n'est pas le vôtre. Elles vous répondront qu'elles en ont de bonnes; mais elles ne vous les diront pas.

Quand les titres des ouvrages trouvoient grace devant le sévère vieillard, je saisissois l'occasion, pour lui en citer quelques endroits qui m'avoient frappé. Je les récitois avec chaleur, avec enthousiasme : il m'écoutoit avidement, et je croyois lui faire partager mon admiration. Je n'excitois que sa pitié. Son inflexible critique avoit toujours un syllogisme prêt, pour pulvériser des raisonnements que je croyois irrétorquables, toujours

un fait destructif du sentiment que je voulois défendre, toujours un *j'ai vu* diamétralement opposé à des conceptions que je croyois communes à tous ceux qui, comme moi, faisoient leur métier de penser.

La crainte de retrouver dans l'universalité des Lecteurs d'aussi impitoyables Juges, que l'étoit mon vieillard, ne me guérit pas de la fantaisie d'écrire : elle en suspendit seulement le dessein, en me faisant naître le desir de voir. Je me proposai dès-lors de voyager, de me marier ensuite, puis d'avoir des enfants : et je destinai une quarantaine d'années à ces joyeuses occupations, bien résolu d'écrire après. C'est un parti très-sage et que je conseille aux autres d'embrasser ; car je me souviens parfaitement que n'ayant pas encore soixante années révolues, je trouvai détestables plusieurs écrits, dont j'étois enchanté avant d'avoir le jugement formé. Mais cette nécessité, imposée par la raison, de blâmer dans l'âge mûr ce qu'on a loué dans l'âge tendre, n'étoit-elle pas pour moi un avis de plus à l'Auteur ? A soixante ans, on est encore avide de gloire, quoique ce soit un bien d'opinion, qui réside plus particulièrement dans les autres, qu'en nous-mêmes ; tandis que la vanité mortifiée est un calice d'amertume qu'il faut vuider seul, et jusqu'à la lie : au lieu qu'un homme qui a vécu près d'un siècle, se rit du *qu'en dira-t-on*, et est plus curieux de la vie, dont

il sait le prix, que des louanges dont il connoît le néant.

A ces considérations ne doit on pas ajouter que, qui a beaucoup vu, sait beaucoup? J'estime donc une méchante action, de priver la postérité des lumières qu'on a acquises pendant le cours d'une longue vie. Je me suis même persuadé n'avoir échappé à une maladie très-aiguë que j'eus autrefois à Malayo, qu'à l'effet d'être utile au genre humain. Je peux me tromper; mais le cas arrivant, on doit toujours se souvenir que la sagesse défend de *fâcher un vieillard, quand même le sens lui défaudroit.*

ARTICLE II.

Des Singes.

J'AI cru devoir placer ici les détails qu'on vient de lire et qui peuvent donner une idée, non de l'ouvrage, mais de l'Auteur. C'est ma Préface, je veux qu'on la lise avant tout; car il est bon de savoir, au moins à-peu-près, avec qui l'on vit. Elle tiendra lieu de mon portrait, qui ne sera jamais peint ni gravé de mon consentement, si ce n'est après ma mort; ne voulant point être exposé, comme l'ont été Bacchus et le grand Corneille, à servir d'enseigne à de méchants cabarets, dans

lesquels, au lieu de franc Bourguignon, on ne trouve que les soporifiques ripopées de la composition des Sieurs B....... et M...... Comme il ne s'agit que de mettre les Lecteurs au courant sur ma manière, j'en ai dit assez; et ils doivent s'attendre à voir tous mes sujets traités de la façon que je me traite moi-même, c'est-à-dire, avec la plus grande familiarité.

Plusieurs de mes confrères, les Gens de Lettres, trouveront que je suis un peu succint. Ils voudroient savoir d'abord mon nom, pour essayer de le nicher dans une épigramme; mais je les préviens qu'il est si dur à la prononciation, que je les défie tous, excepté M. le M...., de l'employer dans un vers françois. Ce que je suis; et je veux les satisfaire sur cet article. Rien, Messieurs; ainsi point de jalousie. Une chose intéresse plus essentiellement leur curiosité: ce seroit une notice exacte de ce que contiendront mes Feuilles. Je leur laisse sur ce dernier point le plaisir de deviner; et je leur déclare que je les tiendrai pour de vrais sorciers, s'ils parodient ou empruntent de moi autre chose que mon titre de *Radoteur*. Ils pourront bien annoncer le Déraisonneur, le Causeur, le Conteur, le Bavard, même le Radoteur *moral*: je m'y attends; mais qu'ils ne s'attendent pas eux à trouver en moi autant de complaisance qu'en eut l'Amateur Anglois, qui se laissa piller son

chou panaché, sans mot dire, sous prétexte qu'il devoit orner l'allée qui conduit à l'Académie.

Ce n'est ni la crainte des concurrents, ni la tendresse paternelle, qui me force à cette sortie sur les imitateurs. Je veux que tout le monde vive, sans en discuter la nécessité; mais en vérité, quand on vient a considérer de quels *Essais* furent suivis ceux de Montaigne, quels *Caractères* succédèrent à ceux de la Bruyère, quels *Abrégés* à celui de Henaut, n'est-on pas tenté de se plaindre de la nature, qui laisse dépérir les hommes, et multiplie les singes?

A propos de ces singes, je veux encore leur dénoncer que le premier qui s'avisera de m'imiter sera puni du même supplice, que mon cousin Isaac Bickerstaff fit subir à l'Astrologue Patridge, et que fût-il le plus vivant de tous les hommes, il sera mort sans rémission, à compter de l'heure et de la minute où j'apprendrai qu'il m'aura imité. (*a*).

(*a*) Voyez le *Babillard.*



ARTICLE III.

De la Gaieté.

§. I.

Le rire, les éclats redoublés du rire, ne sont pas la gaieté, puisqu'il n'est pas rare de rencontrer des gens qui rient également du bien et du mal qu'ils voient arriver; quoique assurément l'idée du mal ne puisse exciter en eux aucune sensation agréable. On en voit qui rient de rien ; ce qui, pour le dire en passant, dénote la stupidité ; mais un effet plus singulier de la faculté risible, c'est une femme très-aimable et très-spirituelle, qu'on auroit fait se pâmer de rire en la pinçant bien fort.

Il faut recommander bien soigneusement aux filles de ce caractère, d'éviter le tête-à-tête; car, si d'un côté ce rire inextinguible ôte les forces par une dilatation trop excessive des muscles, qui rend l'épiderme très-chatouilleux, de l'autre il augmente l'audace, par l'air d'approbation qu'il donne à la résistance. Encore semble-t-il qu'une belle rieuse auroit mauvaise grace à se plaindre de l'évènement, sur-tout dans un pays tel que la France, où presque tous les mots ont deux significations; l'une stricte et rigoureuse, l'autre oblique,

plus douce et plus étendue, plus d'usage dans le commerce de la vie, et qui prête au *non* toute la force du *oui*, au moyen de certaine inflexion du larynx. Si les Auteurs des tropes et des synonymes, s'étoient appliqués à traiter les tons absolus affirmatifs et négatifs, je pense qu'ils auroient été plus utiles qu'ils ne le sont; mais ce grand ouvrage semble réservé à des Ecrivains mieux instruits qu'eux de la métaphysique de l'ame et de la physique du cœur féminins.

En attendant que nous ayons des principes fixes sur la signification des mots, selon la modulation des tons dont ils sont prononcés, on est convenu que le badinage pouvoit aller aussi loin, que la personne avec laquelle on badine le trouve bon. Les Européennes pressées d'opter entre cette règle, et les loix asiatiques qui n'admettent point la bonne volonté des femmes pour excuse, ont préféré d'être exposées par fois à ne pas suivre uniquement leur goût, plutôt que de ne pouvoir s'y livrer jamais.

La convention dont nous venons de parler est sujette à de grands inconvénients, à l'égard des deux sexes, par la négligence ou l'impuissance de ceux qui l'ont établie, et qui n'ont point déterminé les divers degrés de résistance et d'attaque, ainsi que les expressions qu'une femme doit employer, même en riant, pour expliquer son intention. Dès-lors

la violence est devenue un problême; et je me souviens qu'une jeune fille s'en plaignant et demandant ou la bénédiction nuptiale, ou des dommages, le Juge lui dit : vous avez toujours ri; vous ne vous êtes donc pas fâchée: vous étiez donc bien-aise. Ce raisonnement étoit pitoyable : car la molle résistance des bras n'exclut point la répugnance invincible du cœur : et l'on peut dire en morale, qu'il y a violence, tant que cette répugnance subsiste. Ajoutons cependant à la décharge de ce bon Juge, qu'il est très-difficile, en ce cas, de s'assurer des protestations qu'a pu faire la vertu d'une femme, et plus encore de leur sincérité, et si c'est à ses propres desirs ou à ceux du téméraire, qu'elle a cédé. Doit-on prendre une défense raisonnable pour un refus? Doit-on n'y avoir jamais aucun égard? Deux questions qu'il est important de décider: les ris et les pleurs étant des signes souvent incertains. En vérité le commerce des femmes, et principalement des rieuses, est bien délicat, puisqu'il peut arriver tous les jours qu'un honnête homme soit exposé à passer pour un sot ou pour un méchant.

Mais venons à la gaieté, quoique ce qui précède ne soit pas par trop triste. Je pense donc que le rire est la suite d'une disposition organique, au moyen de laquelle des fibres très-délicates sont dans une perpétuelle vibration; au lieu que la gaieté est l'effet direct de la situation

de l'ame au moment où nous sommes gais. On rit par politesse, par imitation; on rit par habitude, sans sujet, même sans envie de rire : on est gai naturellement, sans efforts et jamais sans un motif unique, qui est le repos intérieur.

Les gens gais sont peut-être peu propres à faire de bons et solides amis; mais les gens tristes sont de tous les ennemis, l'espèce la plus dangereuse : et si l'amitié chez ceux-là n'est pas susceptible de fortes épreuves, la haine acquiert chez les autres une consistance que rien ne peut altérer.

A la gaieté, sans doute un peu folle, des Pantins, a succédé dans quelques contrées la mode d'être triste; et bientôt la tristesse a fait secte. Comme il faut moins d'esprit et de moyens pour paroître sombre, que pour être enjoué, les progrès rapides du parti larmoyant n'ont rien qui doive surprendre; ils tenoient au caractère imitatif. Quelques Charlatans décrient la gaieté : aussi-tôt une foule de dupes s'attriste méthodiquement. D'abord c'est par air; puis vient l'habitude, puis l'enthousiasme. La vie.... elle est horrible; il faut en sortir : un fou s'expédie, et l'hypocrite d'applaudir. Il ne sera pas séduit par l'exemple; mais il le fera valoir, et le nombre des prosélytes s'accroîtra. Au reste, il en est ainsi de toutes les sectes; ce qui rend l'histoire du genre humain très-uniforme.

La

La gaieté ou la tristesse dans un particulier a, pour l'ordinaire, un motif qui n'est soumis au jugement de qui que ce soit : dans un peuple, c'est une affaire de situation ou d'opinion. Les ancêtres des François étoient dévots et plaisants : les vénérables du temps où le grand Henri assiégeoit Paris, faisoient des Processions, et des vers malins : les François d'aujourd'hui, tranquilles au-dedans, sans inquiétude au-dehors, jouissant enfin d'un bonheur au moins égal à celui de n'importe quelle nation, ne sont ni dévots, ni gais. D'où je conclus que la tristesse chez eux n'est qu'une affaire d'opinion.

Cependant la gaieté est un véhicule essentiel des monarchies, c'est la panacée universelle des peuples soumis à cette espèce de gouvernement, suivant la pensée d'un Ancien qui semble s'être appliqué à la médecine politique. Consulté par les Députés de je ne sais quelle nation attaquée du mal de rate, voici quelle fut sa réponse.

. . . Ce grand Corps fût-il étique
Et par la diète appauvri,
Fût-il même paralytique,
Faites-le rire, il est guéri.

Si cet aphorisme est vrai, comme on n'en sauroit douter, ceux qui s'appliquent dans leurs écrits et dans leurs discours à faire pleurer une nation pour l'amuser, sont aussi coupables qu'un Charlatan qui emploieroit les sopori-

fiques pour accélérer la circulation du sang, et......... Le soin que les Grecs & les Romains prenoient pour entretenir la gaieté publique, est la plus sévère censure de ceux qui cherchent à la détruire.

Si les François venoient à s'appercevoir du mauvais tour qu'on leur a joué, en essayant de les rendre sombres, et en substituant l'égoïsme, à la communauté de peines et de plaisirs qui étoit établie autrefois entr'eux, je ne sais comment s'en tireroient nos modernes Jérémies. Peut-être invoqueront-ils l'humanité; mais si, comme ils le disent, l'humanité est concentrée en eux seuls, ils ne pourront la retrouver ailleurs. Privés de ce moyen, ils recoureront aux exemples de certaines nations mélancoliques, telles que les Topinamboux, &c. pour lesquelles les cachots d'Europe seroient des sallons d'été, et qui n'en jouissent pas moins de tout le bonheur dont leur espèce est capable. Or, diront-ils, tout notre crime est d'avoir voulu vous rendre Topinamboux.

Cet aveu ne faisant qu'aggraver le délit, ils s'en prendront au Ciel, et tâcheront de trouver un abri sous l'égide de la fatalité; mais s'ils se disent nécessités à être tristes, on leur répondra qu'ils sont Prédestinatiens et partant hérétiques, et s'ils osoient ajouter que leur sombre manie vient du trine aspect de quelque constellation avec Saturne, on leur repliquera qu'ils sont fous.

ARTICLE IV.

De la Gaieté.

§. 2.

SANS admettre ni rejeter les intrigues des planètes et des étoiles fixes, et ce qui résulte à notre égard de leurs amours et de leurs dissentions, je soumets volontiers mon esprit à l'influence du climat sur le physique des corps : c'est-à-dire que je crois assez que la température de l'air peut modifier la matière et varier ses dispositions à la vigueur ou à la foiblesse, à l'étendue ou à la concrétion, et que par les qualités que cette température donne aux germes et aux aliments, elle peut rendre l'espèce rouge ou noire, épaisse ou swelte, bien faite, en un mot, ou tortue. Je conçois encore que l'ame qui, selon un Moderne (*a*), *se suffit à elle-même*, se trouve rarement dans la joie, quand le corps souffre actuellement, au moins dans le cours ordinaire des choses : mais je ne peux me persuader que la qualité chaude, froide ou tempérée du climat, laissant au corps ce qui lui est nécessaire de santé et de liberté pour ne

(*a*) M. Mercier.

point souffrir, exerce quelqu'action sur l'ame, et soit capable de lui donner des affections. J'ai oui dire à des gens graves que les affections étoient ce qui modifioit les actions. Ainsi, suivant la théorie des influences, les différents degrés d'éloignement ou de rapprochement de l'équateur feroient le vice ou la vertu, et devenant la règle déterminante des volontés, seroient aussi la règle des actes qui en sont le résultat : ce qui me paroît un systême bien étrange.

En effet, l'influence du climat agissant avec une égale transcendance sur le moral et sur le physique de l'homme, et lui imprimant la probité et la scélératesse, comme elle lui infuseroit la tristesse et la gaieté, ne pourroit-il pas arriver que cette influence causât l'ambition sous un tel point dont les habitants deviendroient les dominateurs du reste de la circonférence ?

Les Romains furent des brigands sous leurs Rois ; ils furent honnêtes gens dans les temps de la République, corrompus sous les Empereurs : on ne les compte plus sous les Papes. Ces changements sont-ils l'effet du climat ? Je n'en sais rien : je sais seulement qu'ils sont arrivés.

Ne seroit-ce pas la situation politique des peuples, plutôt que leur situation astronomique, qui les incline à la gaieté ou à la tristesse ? Dans les Etats où le pouvoir est

entre les mains d'un seul homme, sous la sauve-garde des loix et de l'équité, il y a plus de gaieté, que dans les démocraties, et la joie se trouve déjà très-altérée dans les gouvernements mixtes. Quiconque a vu, s'est assuré de ces différences, et mon ancien ami les avoit observées long-temps avant moi. Telle étoit la raison qu'il en donnoit.

Dans les démocraties, chaque citoyen peut parvenir au gouvernement, ou du moins il n'en est exclu ni par les loix, ni par l'usage: la politique des chefs ne consiste souvent même qu'à lui permettre de se persuader qu'il y participe. Cette idée, lorsqu'elle est le plus dénuée de vraisemblances, ne l'occupe pas moins tout entier. Il se confie en secret les grands changements qu'il fera, quand il tiendra le timon des affaires, et met toute l'application dont il est capable, à l'invention des moyens qu'il croit propres à ses projets. Plus il est sot, plus il imagine de nouveautés; plus l'agencement des pièces hétérogènes de ses systêmes lui coûte, et plus sa vanité trouve de satisfaction dans les magnifiques plans qu'il dessine, plus il se rengorge, plus il devient grave; plus il s'éloigne par conséquent de la gaieté.

Sous les gouvernements mixtes, le choc de deux ou de plusieurs pouvoirs tient tous les esprits dans une contention, que fomente et nourrit la pente de l'homme à la contrariété.

Celui qui doit accepter et celui qui doit refuser, sont également embarrassés du choix des motifs de leur soumission et de leur résistance. D'un côté les faveurs du Prince, celles du peuple de l'autre : voilà dès objets déterminants. Mais ce sera toujours l'intérêt présumé qui réglera les démarches : et si quelquefois des femmes hasardent en folâtrant leur honneur, jamais l'homme ne balance ses intérêts en riant : c'est une différence spécifique qu'il a plu à la nature de mettre entre les deux sexes.

Mais la crise, dans l'Etat mixte, ne dure qu'autant de temps qu'il en faut aux divers pouvoirs pour se concilier. Alors la contention d'esprit cesse, parce qu'il ne reste plus aux intérêts de combinaisons à faire : tout est jugé; tel est le favori de la Cour, tel l'idole du peuple; celui-ci est conspué des deux partis, celui-là en devient l'exécration. Ces situations variées produisent des scènes, qui ne le sont pas moins; et c'est ce moment qu'il faut saisir pour observer le jeu des passions : l'un va recueillir le prix réel de ses services, l'autre reçoit les stériles applaudissements dus à son inutile fermeté ; tous deux s'enivrent de joie et de punch avec leurs amis : tandis que ceux dont les intérêts sont déçus, l'opinion méprisée et la personne détestée, ne sont occupés que du triste soin de choisir lequel leur est le plus séant de se noyer dans la Tamise, de se comprimer

l'œsophage avec un cordeau, ou d'avaler en répugnant deux onces d'opium.

Dans les Etats où un seul homme est chargé du poids des affaires, il ne reste, pour ainsi dire, à chaque particulier que le soin de son propre individu : les moyens d'y pourvoir sont sous sa main, ou du moins il ne lui faut pas de grands efforts d'esprit pour s'assurer s'il lui en reste, et d'où il doit les attendre. Il forceroit en vain ses vues, pour les étendre jusqu'aux grands moyens qu'emploie le Gouvernement pour subvenir aux nécessités immenses et toujours renaissantes du corps politique : il n'y trouveroit rien qui lui fût propre. Il se borne donc au soin de lui-même, et comme il lui faut peu, que pour l'ordinaire il trouve ce *peu* dans un intervalle assez rapproché, il reprend, dès qu'il s'est satisfait, la gaieté qui lui est naturelle, et qui n'étoit exclue que par la contention d'esprit qui lui est opposée.

La gaieté rend l'homme bon, et voilà pourquoi les jeunes gens sont moins cruels et vindicatifs que les vieillards : quand elle est publique, elle est un signe certain des mœurs d'une nation. En général les grands coupables ont le caractère sombre ; ce qui a été observé, du moins, depuis Caïn jusqu'à nos jours ; nous étant difficile de rien assurer sur la certitude de ce prognostic avant l'époque du meurtre d'Abel. Les complots ne se forment point

dans la joie : elle est trop communicative : aussi la tranquillité dans les monarchies peut être comptée parmi les bons effets de la gaieté, et elle semble être un des plus puissants mobiles de cette ſorte de gouvernement, où le citoyen paie, et ne se mêle de rien, où il sait qu'il gâteroit tout s'il s'ingéroit dans la manutention, étant disposé par son éducation, à une passiveté qui ne lui laisse que la force de vouloir, comme veut le suprême Magistrat, éclairé par la raison et par son propre intérêt. Il ne suffit pas au triste Charbonnier de Londres d'avoir de quoi souper : il doit encore s'alambiquer la tête à créer des moyens destructifs de l'impôt sur la bierre, et calculer les dépenses et les opérations nécessaires pour envahir cent arpents de terre inhabitée et inhabitable sur les rives de la mer glaciale, ou pour faire avantageusement la guerre à une nation qui n'insulte ni ne craint la sienne.

C'est, comme on voit, dans la situation politique de l'homme et non ailleurs qu'il faut chercher le motif qui l'incline à la gaieté ou à la tristesse. Il est sûr, dans l'ordre commun, qu'il en coûte moins à la paresse de payer quelqu'un qui prenne soin de nos affaires, que de les faire nous-mêmes : c'est la situation du sujet. Le républicain porte réellement ce double fardeau ; et quoique le plus grand nombre ne contribue pas davantage au progrès de la république, que la mouche n'aidoit à faire mon-

ter le coche, leurs sollicitudes ne laissent pas de les arracher à ce doux repos de l'esprit qui peut seul produire la gaieté.

Soit préjugé, soit respect pour l'opinion de mon défunt ami, que Dieu absolve, je pense qu'il a fort heureusement rencontré sur les vraies causes de la gaieté; et si j'osois ajouter un trait de mes foibles conceptions, aux siennes, je dirois que les monarchies mêmes offrent la preuve de ce qu'il vient d'établir. Parcourez toutes les Cours, vous n'y verrez rire qu'accidentellement, et vous y chercheriez sans succès la gaieté, quoiqu'à chaque pas vos yeux soient frappés d'objets qui semblent faits pour l'inspirer. Si vous interrogez les Courtisans sur ce contraste entre les apparences et les réalités, ils mentiront; ils paieront votre curiosité par des mots de respect, de décence : comme si l'allégresse n'honoroit plus les Dieux. S'ils vouloient être sincères, ils vous diroient qu'auprès des Princes chacun est occupé de ses projets, que les gens les plus désœuvrés y tâchent de ressembler au moins au Charbonnier de Londres. Mais, en quittant la Cour, confondez-vous parmi les Plébéïens. C'est là que vous verrez la joie naître du besoin satisfait, comme vous aurez vu ailleurs le chagrin constamment attaché au besoin imaginaire.

Nous comptions placer immédiatement après l'article de la gaieté, une savante déclamation sur l'indécence du rire, et sur ses différentes espèces, depuis le rire des réprouvés jusqu'à celui des coquetes, par M. F..... mais nous cédons aux instances qui nous ont été faites de publier au plutôt la dissertation suivante, en prévenant toutefois que nous n'entrons pour rien dans la dispute sur la préférence de Molière et de M. M...... Il est prudent à notre âge de ne pas participer à des querelles dont nous ne verrions point la fin, & de ressembler à ce Sénateur dont Tacite a dit : SE ULTERIORA MIRARI, PRÆSENTIA SEQUI.

ARTICLE V.

DISSERTATION sur les Drames, et sur l'utilité qu'on peut tirer de la torture pour les perfectionner.

UN des plus grands obstacles qui s'opposent à la perfection des Arts, vient sans doute des critiques trop sévères dont on accable les essais. L'odieux plaisir d'humilier un Auteur, fait souvent qu'on impose à l'impulsion du cœur, pour décrier des ouvrages, que l'humanité chérit, précisément parce qu'ils en retracent les horreurs, et qu'on n'aime point à entendre louer ceux dont on croit avoir à se plaindre. Or, la plupart des hommes sont dans ce cas : c'est donc les obliger de la manière la plus flatteuse, que de leur remettre sous les yeux, et en détail, la foule des maux

que comporte la nature, et le nombre innombrable des inconvénients qui résultent des loix auxquelles ils sont assujettis. Tel est l'objet des Drames modernes et de beaucoup d'excellents écrits du même genre, qu'on ne peut lire sans quitter la vie, ou tout au moins la société, si la crainte puérile des peines ou du ridicule ne retient.

La Scène du Drame n'est pas toujours dans les prisons, sur les galères, ou sur l'échafaud, elle ne se passe pas constamment dans l'effrayant silence de la Trappe, derrière une grille qui recèle des vœux forcés, ni à la lueur des pâles flambeaux qui éclairèrent l'assassinat de Coligny : nous savons descendre au rez-de-chaussée de la société, et, fondés sur le grand principe de l'égalité des conditions, nous cherchons à intéresser les Princes et les Rois au sort du Corroyeur et du Vinaigrier que la fortune traverse dans leurs amours, ou qui sont opprimés par les Jurés de leurs Communautés. Ainsi déployant un genre si fécond en lui-même, et recueillant les actions atroces, et les petites tracasseries dont le peuple fournit abondamment des exemples, nous offrons aux Grands des sujets d'attendrissement ou de terreur que leur élévation ne leur permettoit pas de soupçonner, si nous n'eussions pris soin de les tirer des Greffes du Châtelet, ou de les sauver à l'oubli des bruits éphémères du quartier.

Deux objets essentiels au bonheur et au maintien de la société, résultent du Drame qu'on nomme bourgeois, quoiqu'il ne soit que naturel : le premier, d'imprimer la gravité qui convient à une grande nation, de lui inspirer cette haine du genre humain qui caractérisoit le peuple juif, et qui nous affranchit du joug stérile de la compassion; le second, d'instruire le commun peuple en particularisant tous les crimes, en lui détaillant tous les vices, de sorte qu'il ne puisse plus pécher par ignorance, et qu'il n'ait qu'à choisir entre les différentes espèces, suivant les circonstances.....

A l'époque où le Drame naquit, il étoit aussi difficile d'exciter l'admiration dans l'esprit du public, que de porter la joie dans son cœur : Corneille, Racine, M. de Voltaire, Crébillon, Molière et Regnard, avoient sans doute épuisé tous les moyens propres à produire ces effets, ou, peut-être, ne les connoissions-nous plus. Il fallut donc recourir à d'autres mobiles, et les premiers essais nous convainquirent qu'il ne manquoit au genre nouveau que la perfection, pour soutenir avantageusement la concurrence avec tous les genres précédents, qui n'ont plu jusqu'ici que faute de mieux, ou plutôt parce que des mains habiles n'avoient point encore fouillé dans les entrailles de ce même public, pour y débrouiller la pitié, ce sentiment humain, que tout spectateur

éprouve à la représentation d'un Drame, et qui est et sera toujours la récompense de nos laborieux travaux.

Il seroit inutile d'aller chercher dans la poussière de l'antiquité, des preuves de l'excellence d'un genre que l'antiquité n'a pas connu : qu'on lise Sophocle, Æschiles, Térence et Plaute, on n'y trouvera pas plus de vestiges du Drame, que de *soles* dans un étang : et nos plus ardents ennemis ne peuvent disconvenir que c'est à nous qu'est due l'invention du lévier propre à soulever le cœur, de la scie à dents inégales qui le déchire, et de ces tenailles dont l'action lui cause d'horribles, mais délicieuses angoisses.

Si nous l'emportons sur les Anciens dans le choix des moyens, avec combien plus de profusion qu'eux répandons-nous la morale ? Chez nous, pas un seul vers de récit, qui ne soit rimé avec une maxime ; qu'un mot équivoque amené par la nécessité, qu'une obligeante réticence semblent permettre au spectateur de se dérider le front, de rendre à ses poumons la liberté de respirer que l'horreur avoit suspendue, une situation ménagée vient augmenter son saisissement. .. la Muse qui préside aux Drames, ... Mégère enfin paroît, ... sa torche allumée.... son poignard aiguisé...... tenant en ses mains la coupe fatale qui..... traînant à sa suite tous les fléaux que...., employant en un mot

toutes les ressources de l'expression, du geste et du silence, en préparant aux yeux des spectateurs la machine dramatique,

« *Qui doit broyer leurs cœurs* sous la meule des maux ».

De la morale !... eh ! quelle leçon plus sublime que la brouette du Vinaigrier roulant sur ce même tapis, que les pieds d'Alexandre et de César osoient à peine fouler il n'y a qu'un moment ? Où trouvera-t-on une figure plus hardie, et en même temps plus vraie, de la primitive égalité !

C'est être imbu d'une opinion insultante au peuple, que de penser qu'un honnête citadin, tel qu'un Menuisier ou un Forgeron, ne peut être admis sur la scène sérieuse et nous intéresser par les événements de sa vie privée. C'est pécher contre le sens-commun que de s'imaginer qu'une Tragédie doit intéresser autant par le rang des personnages que par les situations où ils se trouvent; qu'une Comédie doit faire rire par la peinture de quelque ridicule qui semble ignoré de l'acteur seul qui en est taché : car enfin qu'ont fait Corneille et Molière, et le petit nombre d'Ecrivains timides qui ont rampé sur leurs traces ? ils ont parlé au cœur, à l'esprit. Mais ces deux genres sont-ils exclusifs ? ne reste-t-il donc pas toujours des entrailles à émouvoir ? eh ! c'est précisément le troisième genre auquel M. Mercier a donné des règles,

et que son infatigable plume va justifier sans doute de tous les reproches qui lui ont été faits par l'Auteur de l'Année littéraire.

Ce ne peut être que par une inconcevable fatalité, que par un renoncement absolu à ses lumières, que M. Fréron s'est déchaîné contre les Drames : et l'on peut affirmer que s'il étoit encore, Madame la Comtesse de.... il éleveroit jusqu'aux Cieux ces productions du sentiment, qu'il s'efforce, mais en vain, d'avilir aujourd'hui. Qu'il se rappelle les principes : ce n'est point la dignité des personnages qui constitue la Tragédie : ce sont les poignards, les poisons, les supplices, vus et non crus sur la foi des récits, qui lui donnent la majesté qui lui convient. Dès qu'un Poëte est assez hardi pour employer ces sublimes moyens, fût-ce même en prose, il est sûr de réussir, pourvu qu'il soit assez adroit pour ne pas laisser aux spectateurs le temps de se demander : à quoi nous amusons-nous ? car l'amusement n'est pas son but, mais l'instruction.

S'il s'agissoit d'un jugement général sur l'excellence du Drame, il faudroit compter d'abord les suffrages de l'universalité du beau sexe. Il étoit dans l'ordre que le genre sensible fût accueilli par cette exquise portion du monde qui a la sensibilité pour partage. Aussi n'est-il jamais arrivé que des femmes assistassent à la représentation ou à la lecture d'un

Drame, sans ressentir des palpitations redoublées, des serrements excessifs de cœur, même des suffocations totales. On a même observé que lorsqu'il se rencontre des *Ariettes* dans ces Pièces, comme dans le *Déserteur*, elles éprouvent, par rapport aux mets les plus savoureux, un dégoût absolu, lequel est accompagné d'une violente migraine; et les Médecins de nos amis ne font point difficulté d'avouer que les vapeurs, devenues si communes de nos jours, sont l'effet direct de l'humeur mélancolique que la gaieté atténuoit, mais que les Drames et une multitude d'écrits sombres, ont remise en action.

Il n'a peut-être manqué au genre sombre que des Historiens de ses progrès. Tout le monde sait qu'une servante, peut-être jeune et jolie, pleuroit à chaudes larmes en lisant les *épreuves du sentiment*, hors les barrières de Paris; on sait encore que l'Auteur de cet attendrissant ouvrage fut témoin de cette scène attendrissante, et que sa sensibilité en fut déchirée; qu'il pleura pour guérir son admiratrice de la honte de pleurer dans les champs; qu'enfin il lui dit et lui fit tout ce qui pouvoit servir à consoler son humanité, qu'apparemment un barbare avoit inhumainement..... mais ce qu'on ignore, et qu'il seroit cependant essentiel de savoir, c'est ce que devint cette fille. A quelque temps de là, il y en eut une qui se pendit. Seroit-ce la

même ? mes recherches à cet égard ont été inutiles.

Il faut avouer qu'il y a peu d'Auteurs qui pussent se flatter d'un pareil succès. On dit bien que la servante de Molière rioit à quelqu'une de ses scènes; mais rire, est-ce pleurer ? et l'usage ne nous apprend-il pas qu'il est plus facile d'exciter les ris, que les larmes ?

Que M. Fréron cesse donc de décrier un genre qu'il chériroit, s'il étoit encore Mme. la Comtesse de.... qu'il revête de nouveau un sexe qu'il n'a dépouillé, ce semble, que pour s'affranchir des consolantes douleurs du sentiment; qu'il reprenne le cœur sensible de cette belle Comtesse, et qu'il nous juge.

Zélateur raisonnable de ces Ouvrages majestueux, où la sagesse en pleurs nous enseigne de sublimes vérités sur les malheurs de l'existence, on ne m'accusera pas d'avoir cédé au plaisir chatouilleux de parler de moi, si ce que j'en dis ne sert qu'à faire voir que j'ai été des premiers à sentir l'imperfection de mon art, et à tâcher d'y remédier.

Le goût inert de mes parents m'avoit dévoué à la Chirurgie, que mon père professe; mais un ascendant confus m'éloignoit des dissections de l'amphithéatre, et me portoit invinciblement à des opérations plus philosophiques. J'analysai l'humanité ; j'en vis les horreurs, et je crus dès-lors que je réussirois mieux, et plus utilement à émouvoir les en-

trailles des vivants, qu'à fouiller dans celles des morts. Ce qui se passoit dans ma famille, dans celles de mes amis, m'offroit des sujets abondants. Un accident qui arriva à ma sœur cadette me fournit, à l'âge de seize ans, l'heureuse idée de *l'Opération Césarienne*, Drame en cinq actes, en vers, mêlé de chants et de danses, avec la pantomime notée, et une échelle de soixante minutes, pour les silences. Cette Pièce eut tout le succès qu'on en devoit attendre, dans une représentation bourgeoise que nous en donnâmes. Les Dames qui y assistèrent ne voulurent jamais permettre qu'on l'achevât. Au moment où l'Opérateur alloit porter le scapel sur la patiente, quelques spectatrices jetèrent les hauts cris; d'autres prononcèrent de terribles interjections qu'on n'entendit pas, parce qu'elles étoient trop oppressées; toutes se précipitèrent vers la porte de la salle, en protestant qu'elles ne se marieroient jamais. En effet, de plus de trente filles qui firent ce vœu solemnel, aucune ne s'est mariée; et s'il leur est arrivé de courir le danger de la maternité, le souvenir de *l'Opération Césarienne* les en a préservées.

La réussite d'un premier Ouvrage ne m'en imposa point, parce que je m'apperçus que j'en étois redevable en partie à l'appareil du spectacle. J'avois rempli les deux principaux objets du Drame, excité l'horreur et persuadé la morale; cependant je n'étois pas content,

Je cherchai donc d'où pouvoit provenir un certain vuide qui régnoit dans ma Pièce, et qui m'affligeoit; je ne tardai point à le découvrir; et je vis avec satisfaction que ce vice dépendoit moins de l'Auteur, que de l'infertilité de la Langue françoise, et qu'un Drame écrit en Grec, ou mieux ençore en Chinois, auroit les plus effrayants succès.

Cette découverte tient plus qu'on ne pense à la perfection du Drame; puisqu'il est démontré que les critiques les plus outrées qu'on a faites jusqu'ici, ne roulent guère que sur les réticences, sur l'usage, quelquefois immodéré, d'une ponctuation sublime, dont l'ame chaude de l'Auteur peut saisir toute l'énergie, mais dont un Lecteur, dans le froid recueillement de son cabinet, ne sauroit pénétrer toute l'étendue. Comment, en effet, un Manœuvre, un Porte-faix, un Ramoneur, gens pour lesquels cependant l'humanité nous prescrit de travailler plus particulièrement, pourront-ils suppléer à l'esprit de la ponctuation, si nous ne pouvons nous-mêmes exprimer les idées qu'elle représente, ou que nous prétendons qu'elle doit représenter? .... Je n'en sais rien.

Il paroît donc qu'il est d'une nécessité absolue et pressante de diminuer le nombre des.... et des,,,, celui des???? et les !!!! qui, dans les Drames d'aujourd'hui, forment un quart, si ce n'est un tiers, du discours : en

soutenant néanmoins qu'il y a dans la prosodie accentuelle des sens si relevés, si profonds, qu'ils ne peuvent se rendre avec le secours des caractères usuels, à quelque degré d'exaltation que le cerveau soit parvenu ; je l'ai éprouvé moi-même, et c'est principalement dans la composition de mon *Opération Césarienne* que j'ai eu des difficultés à surmonter ; le plan en étoit ponctué, accentüé, admirativé, &c. &c. c'étoit mon propre Ouvrage ; et, malgré ces avantages réunis, je me suis vu forcé de laisser subsister avec la seule expression des .... certains hémistiches dont il m'a été impossible de remplir la forme intentionnelle.

Ces obstacles se rencontrent jusques dans le canevas du *Roué vertueux*, où une partie de la ponctuation résiste à l'emploi des mots, et présente souvent la carcasse d'un vers excédent la plus grande mesure poétique de France, qui, comme on sait, est composée d'une toise, ou six pieds, avec un crément de six pouces, en faveur du genre féminin. J'en citerois cent exemples, tous pris dans nos plus excellents Dramatistes : et lorsque par hasard ou par nécessité il se présente une interjection terminale, telle que *Euh !* comment trouver un mot qui y rime, et qui, sans prolonger le vers au-delà de ses limites, fasse le complément d'un sens droit et raisonnable ?

Mais si l'on peut une fois parvenir à se soustraire au besoin humiliant des .... des ? ? ? ? et des ! ! ! ! non seulement le Drame nouveau égalera l'ancien, il le surpassera encore, parce qu'il sera le pur langage du cœur, sans aucun mêlange d'esprit. Or il y a long-temps qu'on a dit que c'est dans le vin que se trouve la vérité ; ce qui, pour le remarquer en passant, fait voir combien est fausse l'opinion qui la place au fond d'un puits.

Sur ce principe incontestable, où chercherons-nous l'expression rembrunie de la douleur, si ce n'est dans le moment même où elle se fait sentir le plus énergiquement ? Et quel intervalle plus favorable pour en saisir toutes les nuances, que celui où un homme endure la torture ! Qu'il soit robuste ou foible, pathétique ou gémissant, ce sera toujours l'expression propre à sa situation qu'il proférera ; et lorsque les grands mouvements de l'ame, excités par l'action successive des coins, commencent à troubler la prononciation, quelle force ! quelle majesté ! quelle intelligence dans ces monosyllabes tout-puissants, dans ces voix sourdes et inarticulées que la nature emploie sans art pour peindre ce qu'elle souffre !

C'est à cette école qu'un Auteur qui veut intéresser et attendrir, doit aller prendre des leçons ; c'est en voyant l'humanité souffrante qu'il apprendra à la caractériser par des traits

propres à la faire plaindre et haïr. Les mêmes situations se reproduisant dans les Drames, ce qui arrive fréquemment, on ne sera plus obligé de recourir à ces *points* qui fatiguent le Lecteur, et qui ravissant à l'Auteur la meilleure portion de sa gloire, pourroient bien être pris par la postérité pour une preuve certaine de son impuissance, malgré l'attention qu'il a de l'instruire du contraire, dans de judicieuses Préfaces.

Outre l'avantage de recueillir de la bouche même de celui qui souffre un grand nombre d'expressions techniques, toutes neuves, et que les plus horribles illusions du Poëte ne sauroient lui inspirer, de combien de mouvements et d'attitudes la pantomime, et en général le jeu théatral, ne s'enrichiront-ils pas, lorsqu'on fera de la torture l'usage que semble en indiquer aujourd'hui l'humanité ? Car dans ces moments extrêmes, il se manifeste autant de différents symptômes sur le visage de celui qui souffre, qu'il y a de points dans la durée de la douleur. Or l'Observateur exact, pour peu qu'il ait des entrailles assorties au genre, peut créer des mots relatifs aux signes qu'il découvre; et s'il n'est qu'acteur, il lui suffira, pour être dans le vrai, dans le naturel exclusif de l'art, d'imiter ces changements gradués dont il est le témoin, toutes les fois que son rôle le mettra dans la position de son modèle,

Pour procurer la perfection à un genre qui fait les délices des ames sensibles, il n'est question de prodiguer ni l'or, ni l'esprit. Qu'il soit établi dans chaque chambre destinée à la torture, un ou plusieurs bancs, à l'usage des Amateurs et des Elèves, et qu'il soit enjoint à ceux qui administrent les tourments sous l'autorité de la Justice, de les avertir, sans faute, la veille au soir : voilà à quoi se borne toute la dépense; mais comme les moindres soins exigent de la gratitude, et que la reconnoissance est un devoir sur lequel nous avons trop imprimé, pour n'en pas être pénétrés, nous satisferons ces soins par un retour analogue à l'objet, en accordant les entrées *gratis* aux Questionnaires et à leur famille, toutes les fois qu'on donnera un Drame.

ARTICLE VI.

Du Chagrin.

AINSI que le plaisir, le chagrin est respectif; d'où il arrive quelquefois qu'il suffiroit de transporter les événements d'une personne à une autre, pour rendre tout le monde content. Les hommes ont la mauvaise habitude de déterminer leurs motifs de chagrin et de joie sur leur position; et cette position est souvent l'ouvrage de la fantaisie; de manière que la

nature, qui répand à pleines mains les biens et les maux, ainsi que nous les appellons, dans l'ordre où ils se trouvent rangés, et sans égard au point précis de situation où nous sommes actuellement, se trouve presque toujours en contradiction avec nos vœux.

Le bien que nous desirons est sans doute dans la nature; mais le mal que nous souhaitons éviter y est aussi. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les événements tombent d'en-haut, comme une rosée très-déliée, et que nous n'avons pas des yeux de lynx pour les appercevoir, les distinguer et choisir. Nous sommes avides, nous dévorons tout ce qui se présente, sauf à nous plaindre ensuite de la nature, que nous appellons injuste et aveugle; tandis que notre mauvais choix n'est que l'effet d'une foible perspicacité qui nous fait prendre ce qui, abandonné à d'autres, les mettroit au faîte du bonheur.

On a vu des hommes constamment gais et satisfaits au milieu des plus cruelles souffrances, dont la cessation sembloit altérer leur félicité. J'avoue qu'il est très-difficile de concevoir comment des douleurs physiques peuvent être surmontées par la satisfaction de l'esprit, objet purement moral; mais c'est là le triomphe de l'imagination; et fût-ce une chimère, il ne faudroit pas essayer de la détruire: car une opinion, de quelque qualification qu'elle paroisse susceptible au sens particulier, doit

être respectée par cela seulement qu'elle a pu et qu'elle peut encore faire le bonheur de certaines personnes universellement jugées malheureuses.

Le chagrin n'est point une affection naturelle, également sentie par tous les hommes, à raison des mêmes circonstances. Si cela étoit, nos Auteurs larmoyants n'atteindroient jamais la majorité ; ils seroient desséchés au second volume ; mais tel écrit en riant une très-lugubre brochure, qui fera verser bien des larmes à ses Lecteurs : et sans un fond inépuisable de gaieté, d'insensibilité même, pourroient-ils tenir au pénible emploi de peindre incessamment l'humanité en deuil, exposée à tous les maux qu'il leur plaît d'accumuler, sans aucun mélange de biens ?

Sans aller chercher au loin des preuves de l'influence qu'a l'opinion sur le chagrin, bornons-nous à celles que nous présentent les envieux. Qu'un homme s'élève, par son mérite, à quelqu'emploi éminent, ses amis l'en félicitent ; tous ceux qui le connoissent, même de nom, applaudissent au choix du Maître. Au contraire, celui dont le cœur est rongé par l'envie, s'en afflige réellement ; et, quoiqu'il ne puisse prétendre au poste qui vient d'être donné, quoique même il soit absolument incompatible avec son état, il ne s'en considère pas moins comme lésé

dans sa propriété ; et sans aspirer à le posséder jamais, il souhaite ardemment que celui qui l'occupe en soit éloigné.

Les qualités et les défauts qui découlent de la nature ont un objet plus fixe, plus relatif à l'être en qui ils se rencontrent; ils tendent toujours au bonheur de celui qui les a, soit que ce bonheur lui manque vraiment, soit que son imagination l'estime ainsi; et les desirs qui sont excités par les qualités naturelles, portent sur des jouissances au moins probables: caractère qui ne se retrouve point dans les desirs formés par l'envie.

La tristesse mine et détruit, même assez rapidement les individus qu'elle affecte. Elle n'est donc pas une qualité de la nature ; car il y auroit contradiction à supposer que l'Auteur de la nature eût joint à l'être des qualités destructives de l'être, étrangères à son essence, et qui n'en sont point une condition. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'individu est tel, qu'il peut être modifié par la tristesse, et qu'il peut l'être très-souvent avec ou sans motifs valables. Mais la tristesse a plus d'action sur les hommes que sur les femmes, sur les gens d'esprit que sur les sots : cela vient apparemment de ce qu'elle opère par voie de desséchement de la fibre. Or le volume d'humide chez les femmes est infiniment plus considérable que chez nous.

La tristesse est toujours causée par le desir, souvent par l'envie ; dans l'une et l'autre situation, l'individu se trouve dans une contention violente et prolongée au-delà de la force de résistance des corps tendus. On conçoit aisément que la durée de cet état dépend alors uniquement de la quantité d'humide qui se rencontre dans le sujet, et que l'instant fixe de la parfaite siccité, est aussi celui de la destruction de l'être qui l'éprouve.

On emploie les mêmes raisons pour spécifier les différentes impressions que font des motifs semblables de tristesse sur un homme d'esprit et sur un sot. Il y a beaucoup d'apparence que ce sont les diverses mesures de feu ou d'humide qui font que de deux individus supposés dans les mêmes circonstances, l'un est spirituel et l'autre stupide. L'excès des liquides s'oppose à l'exaltation du feu qui produit le génie, et d'ailleurs peut donner trop de mobilité aux surfaces destinées à recevoir les types des connoissances. En ce cas, l'éducation n'a que peu ou point d'influence ; car elle ne se borne guère qu'à apprendre à raisonner : elle ne s'étend pas à enseigner à juger. Or, pour juger, il faut connoître : faculté que ne peut avoir l'individu stupide, puisque les types, qui sont la base des connoissances, n'ont pu s'imprimer dans son cerveau, à raison de sa trop grande mobilité.

Je sais que si cette opinion a eu ses partisans, elle n'a pas manqué d'adversaires; mais elle étoit celle de mon ancien ami, et elle sera par conséquent la mienne. Pour la justifier, il alléguoit l'exemple de gens rustres, qui n'avoient jamais su lire, et qui étoient doués du sens le plus droit, et de personnes qui n'avoient manqué d'aucuns Maîtres, sans qu'on ait pu parvenir à donner le moindre degré de rectitude à leur esprit. J'ai connu une de ces espèces, dont l'éducation avoit été faite par les plus habiles Instituteurs que ses parents payoient avec profusion; il étoit riche, et avoit la manie de passer pour connoisseur; mais ce qui ne faisoit pas un mince obstacle à sa prétention, c'est qu'il avoit le malheur de voir tous les objets sous un aspect diamétralement opposé aux perceptions communes. Je n'assurerai pas si ses yeux ne distinguoient qu'un cercle dans un quarré à pans égaux; mais je suis certain que les opérations de son esprit auroient fait l'inverse de la plus parfaite logique.

Il paroît peu intéressant au surplus de savoir quelles sont les conditions de l'être qui le rendent plus ou moins susceptible de chagrin; il me semble qu'il l'est davantage d'examiner les causes qui le produisent. L'action de la tristesse agit puissamment sur le physique des individus; voilà le fait. Comment agit-elle? Peut-être comme je l'ai dit, peut-

être autrement. Mais ce qui n'est point un problême, c'est que, du nombre de ses causes, la majeure partie a sa source dans le moral. Ne parlons plus des envieux, mais de l'universalité des hommes, et voyons si, à l'exception d'un petit nombre de cas qui sont rares, ils ne sont pas eux-mêmes les promoteurs de la tristesse qui les dévore.

1°. L'individu accablé d'infirmités, souffrant par conséquent, ouvre un accès facile à la tristesse ; au moins pouvons-nous supposer qu'il n'est pas gai au moment précis où il souffre; car la douleur exclut la joie, si l'enthousiasme ne saisit le sujet qui souffre; et je pense qu'il est bien plus rare de trouver des hommes du caractère de Scarron, que de celui d'Epictète et d'Anaxarque. Etre tranquille au milieu des douleurs les plus aiguës, mais dont le terme est borné et connu, dénote de la fermeté, peut-être de l'orgueil; toujours une raison vigoureuse; mais conserver la joie en éprouvant sans cesse des douleurs, quoique moins violentes, c'est l'effort le plus sublime de la Philosophie. Finir est l'affaire d'un moment; l'idée seule d'une vive douleur prolongée pendant plusieurs années, fait frémir; qu'on y prenne garde de près, et l'on se convaincra que l'être répugne moins à sa destruction, qu'aux maux qui en attestent si cruellement l'existence.

Cependant ceux qui souffrent ne sont pas

absolument sans ressource pour éloigner la tristesse; car, outre la comparaison de leurs maux à des maux plus grands encore que souffrent quelques-uns de leurs semblables, une Philosophie simple leur devroit apprendre qu'il n'est pas raisonnable de s'affliger à l'excès d'un accident qui étoit nécessaire, puisqu'il est, et qu'il ne peut être considéré que comme une suite des conditions bonnes ou mauvaises qui accompagnent ou constituent l'être; que d'ailleurs on ajoute au mal, en remplissant les intervalles de relâche qu'il donne, par des réflexions chagrinantes; puisque la réminiscence de ce qu'on a souffert produit le même effet que le mal positif, c'est-à-dire, une nouvelle irritation additionnée à celle qu'on a déjà éprouvée.

2°. Parmi le nombre des personnes chagrines, une très-petite portion pourroit justifier des causes de leur chagrin dans l'ordre physique, où, tout compté, la masse des biens et celle des maux sont assez égales. Si la plupart de ceux qui se plaignent vouloient avouer de bonne foi le principe de leur tristesse, nous retrouverions le vice radical de l'envie dans presque tous les individus, quoique dans tous il ne fût pas accompagné de la volonté de détruire l'objet envié, ou seulement de lui nuire.

3°. L'intervalle qui se trouve entre les desirs et l'envie, n'est qu'un point; et si de bons

documents fortifiés par la réflexion, ne nous ont point appris à maîtriser souverainement notre volonté, nous ne tardons pas à devenir envieux. C'est ainsi que, par l'abus le plus criminel, des propriétés qui ne nous ont été données que pour la conservation de notre être, pour son augmentation, tournent à sa ruine, et que le desir, qui fait toute notre volupté tant qu'une volonté sage le régit, devient la source du plus cruel et du plus honteux tourment, aussi-tôt qu'on l'abandonne à son inconstante avidité.

4°. J'ai dit ailleurs ce que je pensois d'après mon ancien ami, des sources du caractère sombre des républicains; mais si l'excès du desir en tout genre produit la contention d'esprit d'où résulte la tristesse, il ne lui auroit pas été difficile de spécifier pourquoi nous voyons aujourd'hui tant de gens tristes au sein même des Gouvernements monarchiques; c'est que l'affaire personnelle y est devenue, pour chaque individu, ce que leur est la chose publique dans les démocraties ou dans les corps politiques mixtes; et il ne seroit pas rare de trouver dans certains Royaumes des personnes qui n'éprouvent pas une moindre contention d'esprit pour un nœud de ruban, que celle qu'éprouve un Anglois ou un Hollandois en ruminant aux moyens de faire pencher la balance du commerce en faveur de sa nation.

Au temps de ce digne vieillard dont je parle si souvent, le luxe commençoit à naître, et il en prévit les effets. J'aurai peut-être occasion de rapporter quelque jour une partie de ce qu'il en pensoit ; mais qu'il suffise ici de dire que celui qui a comparé le luxe à une bouffissure, a bien rencontré : en effet, nulle affection du corps ne porte plus à la mélancolie que celle-là ; et l'on peut aisément supposer que l'homme préoccupé de la satisfaction des desirs toujours renaissants, ne sera point gai ; car, on le répète encore, la contention d'esprit exclut la gaieté.

Ce seroit peut-être ici le lieu de mettre en question si les Souverains et les Particuliers ont trouvé leur avantage réel dans l'introduction du luxe. Il y a tant de termes connus dans ce problême, que je doute qu'on pût placer sa résolution au rang des choses difficiles. Il seroit plus délicat de spécifier précisément quel seroit le caractère du Lecteur, selon qu'il se détermineroit pour l'affirmative ou la négative. L'homme grave, modéré, qui commande à ses sens, qui borne ses desirs à ce qu'il possède, est, à coup sûr, un honnête homme ; celui dont la futilité convertit en besoin toutes ses fantaisies et celles des autres, quoique malheureux, peut quelquefois être un homme honnête.

ARTICLE

ARTICLE VII.

De la Mort.

QUELS gémissements ! quelles tristes exclamations ! quels cris perçants ! c'est un homme qu'on assassine. — Non ; c'est un homme qui se meurt. J'entre, et je trouve des voisins qui s'affligent par bienséance, en faisant des pronostics, et des parents qui sanglotent, en prononçant l'éloge du mourant. Je m'approche de son lit, et lui prends la main. Souffrez-vous ? — Hélas ! non.... mais je me meurs. – Pourquoi vous plaindre, si vous ne souffrez pas ? Avez-vous oublié que vous êtes né ? Vous flattiez-vous d'une exception ? — Ah ! mon ami, c'en est fait. — Je conçois cela; mais lorsque vous reçûtes un coup de feu à Steinkerque, quand votre rival vous perça de part en part sur le champ où il vous avoit appellé, vous éprouvâtes sans doute de violentes douleurs : cependant elles ne purent vous arracher un soupir. Allons, du courage. — Ah ! mon ami, l'éternité.... et il s'agitoit en bégayant ce mot.

Il y avoit là un honnête Ecclésiastique qui prit la parole, et dit des choses fort consolantes, dont tout autre qu'un moribond eût certainement profité. Il continuoit ses exhortations, quand une contraction sensible des

muscles m'avertit que le malade alloit finir; je lui serrai la main en signe d'affection, et il étoit déjà rentré dans l'ordre éternel des choses.

Après avoir satisfait aux devoirs de l'humanité et de la Religion, nous nous mîmes à causer, cet Ecclésiastique et moi. Nous éprouvons, me dit-il, les mêmes difficultés à l'égard de presque tous les hommes; mais je suis plus étonné de la répugnance de celui-ci. Ah! Monsieur, la belle ame! Si vous êtes satisfait de l'état de sa conscience, lui répondis-je, il a tout lieu d'espérer, car un homme aussi sincère dans le cours de sa vie, n'a pas, à coup sûr, dissimulé en mourant. Nous nous quittâmes, en nous souhaitant du courage, sans desirer pourtant l'occasion de le mettre à l'épreuve; et me trouvant seul, je me mis à réfléchir sur ce que je venois de voir et d'entendre.

La mort naturelle, c'est-à-dire la cessation de la vie, qui arrive lorsque les conditions de l'être sensible viennent à faillir, n'est que le passage imperceptible d'un état à un autre état. De toutes les variations auxquelles les corps sont soumis, il n'en doit être aucune dont ils reçoivent moins de douleur, dont ils soient moins désagréablement affectés, que de leur réduction à l'insensibilité, puisqu'elle ne s'opère qu'au moment précis où l'individu qui l'éprouve ne peut

plus rien sentir. Cependant que d'alarmes, que de terreurs n'inspire pas l'idée seule de la mort? Eh! qui les cause? La sensibilité. Et pourquoi donc répugnez-vous à devenir insensibles?

La mort n'est pas le seul sujet naturel sur lequel les hommes sont en contradiction, et l'aversion qu'ils ont pour elle paroît résulter d'abord de ce qu'ils réunissent sous une même idée deux notions très-diverses; ils la confondent avec la douleur, dont elle est assurément très-distinguée, et si distinguée même, qu'elles ne peuvent jamais se rencontrer en un même sujet, l'une étant l'exclusion de l'autre: car la douleur suppose le sentiment, et le sentiment suppose la vie. Mais la vie et la mort sont les deux modifications les plus diamétralement opposées, dont la matière soit susceptible, quoique des accidents les puissent rapprocher, et les faire se succéder avec plus de vîtesse, que la balle chassée par l'explosion rapide du salpètre, n'atteint son but.

La plupart des sages de l'antiquité n'ont point regardé la mort comme un mal, mais comme une nécessité d'ordre et d'économie. Un mal nécessaire ne se seroit point accordé avec la sublimité de leurs idées métaphysiques; ce n'est pas non plus sous ce point de vue que quelques Législateurs ont décernée la mort contre les coupables: ils ne l'ont considérée

alors que comme une précaution utile, qui met les scélérats dans l'impuissance de nuire; et, en effet, il eût été absurde de l'employer simplement comme punition et comme réparation du mal; puisque punir, c'est causer et continuer la douleur, et que celui qui subit la mort ne peut plus rien réparer. D'ailleurs si la mort étoit un mal, l'infliger aux criminels, seroit vouloir réparer le mal par le mal même; comme un Opérateur qui me couperoit le bras gauche pour réparer la perte que j'aurois faite du bras droit.

Ce n'est point non plus par un esprit de vengeance que la peine de mort est infligée; puisqu'alors on n'eût pas manqué d'expédients pour assouvir cette vengeance : la faim, la misère, le maltraitement journalier, la honte et la contrainte au travail, satisferoient bien mieux la vengeance des Loix et la vindicte particulière et publique; et en les subisssant, le coupable répareroit au moins en partie le mal ou le tort qu'il auroit causé (*a*).

C'est peut-être par humanité que les Législateurs ont condamné à mort; peut-être aussi ont-ils vu dans cette espèce de punition, quand il s'agit du meurtre, une sorte de compensation; ou bien ils s'y sont déter-

(*a*) D'anciennes Loix condamnoient le voleur à servir le volé jusqu'à ce que le dommage fût amplement réparé. En prenant l'inverse de ces Loix équitables, les vainqueurs ont imposé le joug de l'esclavage aux vaincus.

minés par la notion certaine de l'empire du préjugé, la mort étant ce que les hommes craignent le plus, quoique ce ne soit pas ce qu'ils ont le plus à craindre. En effet, nous voyons que dans les cas majeurs ils ajoutent à la mort, ou plutôt ils la font précéder par divers supplices, qui sont réellement une peine, puisqu'ils occasionnent la douleur. Qu'est la mort alors ? Un bien à l'égard de celui qui l'éprouve, puisqu'elle est le terme de la douleur.

La mort qui suit des douleurs excessives, prolongées au-delà du sentiment qui fait aimer l'être, ou du moins qui le rend supportable, est un bien ; on a vu des gens la demander comme une grace, pour éviter, non des douleurs physiques, mais purement morales, telles que la honte ou le déshonneur : Lucrèce se la donna dans l'appréhension seulement qu'on ne la crût capable de s'exposer, en continuant de vivre, à une seconde entreprise. Mais la mort survenant après une longue et minante maladie, ou dans un âge extrêmement avancé, ne peut être un mal, puisqu'elle ne fait que réduire à l'insensibilité absolue, après y avoir conduit graduellement. Ceux qui l'éprouvent de cette manière doivent même, ainsi que l'a essayé Montaigne, goûter une sorte de douceur, à mesure qu'ils approchent de leur fin ; et cette douceur naît du repos, qui est une propriété

de la matière sous certaine modification; et nous en jouissons vraiment, lorsque l'impression du mouvement, qui n'est qu'un accident des corps, ne nous contraint point à nous mouvoir.

Avant que la sagesse humaine fût éclairée par la révélation, on avoit déjà beaucoup philosophé sur la mort : les uns, et c'étoit le plus grand nombre, la regardoient comme un bien, en tant qu'elle délivre l'être qui la subit, de la douleur, qui est un mal ; les autres, comme un mal, en tant qu'elle le prive du plaisir de sentir, qui est un bien quand la sensation est agréable. Quelques-uns la considérant comme un simple changement d'état. soutenoient qu'elle est indifférente, qu'elle étoit un accident mixte entre le bien et le mal, puisqu'elle met l'individu à l'abri de celui-ci, et qu'elle ne le prive pas de celui-là ; priver n'étant autre chose que refuser au desir, et les morts ne desirant point. Cette opinion, qui étoit déjà vraie par rapport aux corps, a acquis un nouveau degré d'autorité par rapport à l'ame, dont l'immortalité pressentie par les plus anciens Philosophes païens, a été justifiée par la révélation. Dans nos dogmes, la mort n'est qu'une mutation d'état, qu'un point entre deux manières d'être, dont l'une est infiniment préférable à l'autre, puisqu'elle assure la possession d'une éternité de bonheur, sans aucun mélange de peines, sous

des conditions très-modiques et très-faciles à remplir, en comparaison de la félicité dont elles sont l'objet.

Mais les récompenses promises à la vertu supposoient nécessairement des châtiments réservés au vice. Cette alternative s'établit par la plus exacte de toutes les conséquences; et voilà sans doute le plus puissant motif de la répugnance invincible que les hommes ont pour la mort naturelle. Tant qu'ils sont, qu'ils existent, ils ont la certitude de leur situation ; l'état à venir leur en offre deux très-diverses; et comme les objets grossissent à mesure qu'on s'en approche de plus près, que le sentiment de la crainte l'emporte toujours sur celui de l'espoir, dans ceux qui ont de l'expérience, ils sont déchirés par d'horribles appréhensions, que les consolations les plus onctueuses et les raisonnements les plus concluants ne sauroient quelquefois dissiper.

Où vais je? Question terrible! qu'expriment chaque mouvement, chaque cri, chaque soupir de celui qui finit. La frayeur qu'inspire la mort ne rouleroit-elle donc que sur le défaut d'une démonstration qu'on a négligé de se faire? C'est peut-être le seul moment où l'homme a la bonne foi de renoncer à l'infaillibilité de ses propres connoissances.



ARTICLE VIII.

**Lettre de M. M.... à M. le Comte de S. E....*

Il y a quelques jours, Monsieur, qu'étant dans mon lit, occupé de rêveries dont le souvenir indifférent m'est échappé, j'entendis ouvrir la porte de mon appartement, et je vis entrer chez moi un inconnu qui portoit une grande figure blanche, un air embarrassé, un visage pâle et des souliers poudreux, enfin une de ces mines de mauvaise augure. Il m'appella familièrement par mon nom, et me dit de me lever promptement. Je pris ma robe de chambre en tremblant, et sans prévoir quels pouvoient être ses desseins. Il s'approcha de moi, et m'obligea, par ses gestes pressants, à me mettre sur un siége auprès de ma fenêtre. Dès que je fus assis, je sentis qu'il me saisissoit brusquement par le cou, et il me le serra fortement avec une espèce de hausse-col. Un instant après, il me couvrit la joue avec sa main garnie d'un boulet (a) capable de m'enfoncer les dents. Une sueur abondante se répandit

(a) *On pourroit croire qu'il s'agit là d'une de ces* POIRES D'ANGOISSES *dont parle le Conseiller Joly, dans ses Mémoires, Tom.* 1, *page* 24, *de l'édition de* 1718.

sur tout mon visage ; je sentis les gouttes en tomber de tous les côtés. Cet accident me saisit au point, que j'en perdis la respiration, et j'étois couvert d'écume, sans pouvoir proférer une seule parole. Il m'avoit défendu, avec menaces, de parler ou de crier. Au bout de quelques instants, je vis mon inconnu se saisir d'une arme blanche dont la lame étoit très-reluisante, et il me la porta sur la gorge, ensorte que je n'étois qu'à un demi-doigt de la mort. Je sentis, au bout d'un instant, couler mon sang, et, en bon Chrétien, je recommandois tout bas mon ame à Dieu.

Ma frayeur fit apparemment impression sur ce mortel phlegmatique ; il prit de l'eau et du vinaigre dont il m'arrosa le visage. La cuisson que je sentis me fit ouvrir les yeux ; alors mon homme me saisit par les cheveux, et il me lia. Je le vis ensuite s'emparer d'une autre arme, dont je crus qu'il vouloit me brûler la cervelle ; mais le feu ne fit que m'effleurer les oreilles. Il m'avoit empaqueté les mains sous une espèce de linceuil, pour que je ne pusse pas les remuer. Voyant que je respirois toujours, il m'arracha les cheveux, et me fit mordre la poussière. J'avois déjà fermé la paupière ; mais, pour consommer son ouvrage, il prit de nouvelles armes qui lui restoient encore, et qu'il tira de sa poche : c'étoit le ciseau de la Parque, avec

lequel il s'amusa à me couper les parties de mon corps qu'il jugea superflues. J'étois tout tremblant; mais mon bourreau apperçut ma bourse qui étoit sur ma commode; il s'en saisit, et me reprit au collet et par les cheveux. A ce dernier trait j'ouvris pour la seconde fois les yeux; je m'armai de courage, et me saisis brusquement d'un couteau que je trouvai sous ma main. Cet acte de vigueur fit disparoître mon aventurier.

Je m'essuyai le visage devant un miroir; et lorsque je fus de sang-froid, je m'apperçus que ma barbe étoit faite, et que mes cheveux étoient frisés, poudrés et accommodés. Je reconnus alors que l'illusion que je m'étois faite, n'avoit été occasionnée que par un nouveau Garçon Perruquier que son Maître m'avoit envoyé, et qui avoit profité de ma surprise pour m'avoir le poil. Je fus très-satisfait de cette vision, et je partis en riant pour aller à la campagne.

Votre amitié pour moi a sans doute été alarmée; mais le danger n'a pas été aussi fort que nous avons pu l'imaginer. Les gens qui portent la perruque se trouvent bien moins exposés; ainsi j'espère que vous ne mettrez jamais ma sensibilité à de si rudes épreuves. Vous couchez avec votre Barbier; votre bourse n'est point exposée aux regards des hommes blancs; vous avez d'ailleurs trop de vertus dans l'ame, et trop d'esprit dans la

tête pour être sujet à des visions ridicules. Je reste donc tranquille sur votre compte, et suis, &c.

OBSERVATION.

« En insérant dans *le Radoteur* divers
» articles qui nous sont adressés, nous n'ad-
» mettons point pour cela les sentiments qui y
» sont contenus : ainsi, soit que ces articles
» renfermassent des critiques un peu sévères
» de certains personnages ou de leurs écrits,
» soit qu'ils fissent l'apologie de certaines opi-
» nions, il ne faudroit pas conclure du soin
» que nous prenons de les publier, que nous
» approuvons ces opinions, ni que nous avons
» en vue de décrier les Ouvrages qu'ils cen-
» surent. Notre unique objet est de conser-
» ver des Pièces qui courroient risque de se
» perdre en restant manuscrites, ou qui étant
» imprimées, seroient d'une rareté et d'un
» genre capables de piquer la curiosité des
» Lecteurs.

» Pour distinguer notre propre Ouvrage
» et les articles qui seront rédigés exprès
» pour *le Radoteur*, d'avec ceux qui auroient
» été faits précédemment, et à raison de cir-
» constances qui nous sont étrangères, nous
» marquerons ces derniers d'une * au titre.
» Ce sera une indication qu'ils peuvent être
» déjà connus dans quelque partie de la So-

» ciété, où l'esprit communicatif et la
» malignité en ont peut-être multiplié les
» copies manuscrites. C'est précisément le
» cas de la Lettre qu'on vient de lire.

» Au temps où elle a paru, quelques per-
» sonnes l'ont regardée comme une raillerie
» impitoyable de cette espèce d'hommes,
» nouvelle et malheureuse, qui voit tous les
» événements dans le noir. C'est en effet la
» première idée qui se présente à la lecture
» d'un fait aussi trivial, rapporté sous les
» apparences de l'assassinat le plus horrible
» dans ses détails : et il faut convenir que
» c'est assez la manière de nos faiseurs de
» Drames et de Nouvelles ; mais cette opi-
» nion n'en exclut point une autre : car on
» on peut dire aussi que M. M....... voulant
» justifier les Auteurs qui se passionnent
» pour de très-petits sujets, et feroient vo-
» lontiers une Tragédie de l'enlévement
» d'une C.... par le Commissaire, s'est
» abandonné à l'illusion, qui est la Muse de
» ces Messieurs, pour convertir en assassi-
» nat la façon d'une barbe et une frisure ».



ARTICLE IX.

Du Mariage.

TROIS *choses me sont plaisantes*, c'est-à-dire, je me complais à les voir, disoit le fils de Sirac (*a*) : or l'une de ces trois choses étoit un bon ménage. Je le crois bien, et je paierois volontiers la moitié de l'écot pour partager ce régal.

Il m'est arrivé maintefois de parcourir dix maisons dans une journée, sans pouvoir me procurer ce plaisir. Ce n'est pas que je rencontrasse par-tout des gens qui se battissent, ni qui fussent sur le point de se séparer; l'un étoit retenu par la décence attachée à son état; l'autre, par la crainte de perdre une dot considérable; telle regardoit son mari comme une sauve-garde contre la médisance; telle autre, comme un souverain ecclésiastique qui peut bien légitimer des enfants, mais n'en pas faire. Sans s'abandonner à des excès toujours condamnables, ces époux eussent été très-fâchés de passer pour s'estimer. Pour prévenir donc cette opinion désavantageuse, ils se remboursoient mille petites tracasseries en public, et se prodi-

(*a*) Ecclésiastic. c. 25.

guoient le mépris en termes de madrigal; mais pour se battre, fi donc! ce seroit se manquer à soi-même. Cette conduite me donnoit de l'humeur; et je n'y pouvois plus tenir, quand je voyois des époux se passer la main sous le menton quinze minutes avant que d'aller violer mutuellement leurs serments mutuels. C'est alors que je me sentois disposé à soutenir la thèse de la corruption du genre humain.

C'est une grande et puissante raison que cette corruption, et je conçois qu'on tranche aisément sur une foule de difficultés en l'admettant. Nul effet, j'entends des mauvais, qu'on n'explique par cette cause banale; mais quand les hommes se tournent au bien, quand je jette les yeux sur cette innombrable multitude d'actions vertueuses qui se commettent journellement, je suis tenté de croire que, loin d'être corrompue, la nature humaine a encore toute la perfection dont elle étoit douée en sortant des mains du Créateur, sauf la tache du péché originel, que les gens de ma robe croient sans discussion, et qu'il ne tient qu'à nous d'affoiblir, même d'effacer, avec les secours de la Religion, secondés de la foi et des bonnes œuvres. On a beau dire, il y a plus de bien que de mal dans la nature, et je ne crois pas qu'on m'accuse d'être Manichéen en soutenant cette opinion, qui honore les deux plus excellents attributs de la

Divinité : la toute-puissance et l'infinie bonté.

Cependant il se commet de mauvaises actions dans le monde : il y a donc du mal ; et, sans prétendre en fixer la somme, je ne croirai point exagérer, en disant que le doux et pacifique hymen en produit la bonne moitié pour sa part. Mais le mal occasionné par le mariage dérive-t-il de la nature ? Non. Du mariage même ? Non encore. Il seroit assez singulier que les époux eux-mêmes n'en fussent que les instruments, et non la cause.

Comme la nature est partie dans cette affaire, il est convenable de la discuter avec attention ; car il est temps de mettre fin à l'injure permanente des hommes, qui, dans tout ce qui leur arrive, ou qu'ils voient arriver de mal, s'en prennent à la nature, à la fortune ; dans la combinaison desquelles on ne trouve assurément rien qui répugne à l'union amicale des maris et des femmes, mais bien plutôt toutes sortes de motifs pour affermir et entretenir cette union.

Quel motif plus puissant, par exemple, que le plaisir, que la jouissance du premier et du plus délicieux de tous les plaisirs ! C'est pourtant ce qu'une femme honnête et aimable procure à un homme ; et ce plaisir s'accroît, devient d'un prix inestimable, par l'idée qu'il n'est point partagé ; à laquelle nous ne manquons pas d'ajouter un degré de supériorité sur les voluptés qu'éprouvent d'au-

tres époux, dont notre amour-propre affoiblit le mérite en l'appréciant.

Toutes les saisons de la vie ne sont pas celle des plaisirs; mais l'habitude, qui succède à l'amour pendant la durée duquel elle s'est formée, devient sur le retour de l'âge, un lien plus fort encore, s'il est possible, et qui même a souvent besoin de plus grands efforts pour se briser. Cette habitude, que nous voyons naître si souvent entre des personnes d'un sexe semblable, et qui n'a sa source que dans un commerce de politesse et de bons offices, doit se rencontrer bien plus naturellement entre des époux, où le commerce embrasse les ames et les corps, où les services et les obligations sont plus personnels, plus essentiels, plus rapprochés, la confiance plus entière, parce qu'elle est plus motivée, où l'intimité exige moins de circonspection; où le droit de se reprendre doit à la longue ramener les esprits à l'unisson, où la supériorité de l'époux doit entretenir l'harmonie, et faire éclipser les disparates qui troubleroient ou altéreroient l'ordre; où enfin on s'est promis de vivre et mourir ensemble : promesse qui doit être, aux yeux des gens sages, d'un poids assez considérable pour n'être violée, que lorsqu'il est impossible de la tenir.

Ces motifs qui semblent devoir cimenter l'union conjugale, existent réellement dans

la nature et dans le genre de cette union; et le premier d'entr'eux, qui est le plaisir, asservit jusqu'aux brutes les plus farouches et les plus cruelles. Elles vivent en société, elles s'aiment sans contrainte et sans dissention, autant de temps qu'il est nécessaire que l'union dure selon leur espèce : l'homme seul a su intervertir cette société de paix, d'amour, de délices, et l'a changée en une association de troubles, de haine, et quelquefois de crimes les plus atroces.

Nous serons plus surpris de la différence qui se trouve à cet égard entre l'homme et la brute, si nous considérons d'abord que la durée de l'union est naturellement prolongée pour l'homme et la femme, par la nécessité où ils sont d'élever leurs enfants, par la satisfaction mieux connue, mieux sentie par un être raisonnable, de se voir revivre dans une postérité sortie de lui; ensuite par l'augmentation du plaisir qui résulte d'un plus grand nombre de sens, ou de leur plus grande délicatesse. Nous jouissons, par exemple, du tact, dont une grande partie des animaux sont privés; lequel de leurs plaisirs peut approcher d'un baiser desiré et surpris sur les lèvres brûlantes ou sur le sein palpitant d'une femme aimable et aimée? Enfin les époux se promettent de s'aimer, et nous avons naturellement de l'aversion pour le parjure; elle va même jusqu'à imprimer

le mépris sur ceux qui s'en rendent coupables, excepté le cas du mariage, parce qu'apparemment nous en sommes venus à ce point de subversion des principes, que la transgression des premières Loix nous inspire moins d'horreur, que l'oubli de quelques usages futiles, ou du moins de quelques Loix dont l'inobservation n'influeroit que sur des intérêts particuliers, sans préjudicier à l'ordre social.

Si l'on fixe un moment son attention sur ce que je viens de dire, on sera sur la voie pour découvrir la source des désordres qui règnent dans l'union conjugale; car n'est-il pas vrai que si le parjure des époux entraînoit autant de honte et d'infamie que les autres espèces de parjure, on ne hasarderoit pas si légèrement de le commettre? Mais pourquoi un mari peut-il tromper sa femme, une femme son mari, et presque toujours impunément? Pourquoi le transgresseur de la promesse la plus sacrée, n'est-il pas condamné sur le titre, comme on condamne un débiteur sur le vu de son obligation? Pourquoi? C'est que le Juge et le coupable ont des idées absolument différentes sur ces deux genres de fautes; et que le Public, qui forme son opinion sur celle des gens qu'il regarde comme mieux instruits que lui de la nature des délits, ne les considère plus en eux-mêmes, mais seulement

par rapport aux peines qui en sont les suites.

Voilà donc l'estime et le mépris devenus les résultats de la Loi locale, et encore de l'opinion de ceux qui en ont l'exercice; et les notions de la probité, de la fidélité, de la pudeur, désormais inutiles, ou du moins subordonnées au pouvoir humain, quoiqu'elles eussent une existence primordiale à tous les Codes sortis de la main des hommes.

Il nous est impossible de considérer, d'un côté, l'activité que mettent les Tribunaux dans le Jugement des intérêts de pure économie, la sévérité de leurs décrets contre ceux qui ont failli à remplir des engagements contractés devant des Notaires, en style souvent mal-entendu par les obligés, le préjugé qui s'élève ensuite sur une simple probabilité de manque de foi; de l'autre, le peu d'importance que donne la société aux infidélités des époux, le ridicule qu'elle jette sur l'innocent qui se plaint, et qui est une sorte d'approbation pour le coupable; et si les Loix ont à prononcer dans l'espèce, avec quelle lenteur, avec combien de ménagements pour l'infracteur, souvent avec combien de condescendance! Que de formalités à remplir! que de honte à essuyer! C'est, de tous les crimes, celui qui est le moins susceptible de preuves, et celui pour lequel on en exige le plus : la probabilité, la présomption, le soupçon vé-

hément n'y font rien ; il faudroit, pour ainsi dire, que le Juge et les témoins du délit en fussent complices, et sans doute, en ce cas, l'organe de la Loi seroit muet.

Cependant se parjurer est une action infame, nous en jugeons ainsi. Mais par quel principe avoué prouveroit-on qu'il est moins honteux de manquer à sa foi envers son mari ou sa femme, qu'envers un tiers quelconque avec qui l'on a contracté promesse? L'espèce du mariage semble devoir être d'autant plus privilégiée, que le tort est presque toujours irréparable, au moins dans ses effets, et qu'il est souvent impossible de s'en garantir, encore qu'on le prévoie : circonstances qui ne se rencontrent pas ordinairement dans les autres pactes, dont l'exécution peut être quelquefois différée sans de grands dommages pour l'obligeant, qui d'ailleurs n'a besoin souvent que de prudence, pour amener l'obligé à des termes raisonnables.

Ce qui est mauvais en soi, est toujours mauvais ; voilà la règle invariable des actions. Or les notions primordiales nous portent à détester le parjure. Mais si le mariage, accompagné de toutes les cérémonies civiles et religieuses dont il est susceptible, comporte en lui-même la tolérance des infidélités prohibées dans les autres pactes, et sur lesquelles la Loi conjugale prononce les plus

expresses inhibitions, cette Loi, et tout le rit extérieur et tous les serments exigés des époux, sont purement illusoires. Alors tous les décrets qui régissent la société intime du mari et de la femme ne peuvent plus être regardés, de quelque main qu'ils viennent, que comme des décrets irritants, qui imposent sans nécessité, et qui montrent dans leur inexécution le caractère indélébile de leur futilité.

Jamais rien de si absurde n'est sorti de la tête des hommes : ce n'est pas des principes de la Loi conjugale, ce n'est pas même de l'abus, c'est de l'ignorance de ces principes, que sont nés tous les désordres dont le mariage est frappé ; et ceux qui voudront prendre la peine d'observer ce à quoi se borne notre éducation publique et particuliere relativement à cet important objet, découvriront aisément l'origine de cette sorte d'indifférence et d'avilissement où l'état le plus saint et le plus utile aux corps politiques, est tombé.

Jusques dans la première enfance, des parents ou des Instituteurs font de sévères réprimandes à ceux qui manquent à leur parole, soit que leurs promesses portent sur des joujoux qui leur soient chers, soit qu'elles aient pour objet des choses auxquelles ils ne sont point attachés, ou des démarches indifférentes. Les mêmes leçons sur l'inviola-

tion de la parole donnée, se répètent dans les Collèges; et le principe en est si générique, que la classe du plus bas peuple y est soumise; mais dans aucune condition on n'en fait l'application au mariage. Eh! comment la feroit-on cette application, lorsqu'un préjugé impie intéresse la pudeur à taire jusqu'au nom de l'union conjugale? C'est donc, comme je l'ai dit, non l'abus, mais l'ignorance des principes constitutifs du mariage, qui fait que tant d'époux rencontrent le malheur, dans un état où toutes les circonstances sembloient leur promettre une félicité inaltérable.

ARTICLE X.

* *Lettre sans* A *de Mme. la P. le M. à Mme. L. L....* (Par M. M.)

VOICI une nouvelle invention, mon Cœur, pour exciter votre curiosité : nous voulons juger de l'inutilité des cinq voyelles. Lécriture seroit très-bonne, si l'on pouvoit se réduire et n'en conserver que deux ou trois: le tout fondé sur le principe, que c'est une folie que de multiplier les êtres, lorsqu'on n'y voit point de nécessité. Peut-être y viendrons-nous. Eh bien! ne serons-nous point glorieuses de l'entreprise? Tout homme qui invente mérite que le peuple lui décerne le

triomphe. Le prix que j'espère recevoir de mes longues recherches doit être votre cœur; jugez, si vous pouvez, de l'excès de mon zèle.

Vous devinerez cette voyelle que j'exclue ici : c'est celle que j'emploie si souvent pour vous expliquer les tendres sentiments que vous m'inspirez. Puisqu'elle me sert si utilement, pourquoi l'exterminer ? Je devrois plutôt lui dédier un Temple.

Le feu de mes nouvelles idées ne doit point me forcer d'oublier les remercîments qui vous sont dus de tous les soins que vous vous êtes donnés pour l'emplette de cette robe couleur de rose, où le goût domine; et comme le plus horrible des vices est celui qui empêche de reconnoître les services qu'on nous rend, n'oubliez donc point de remercier pour moi les deux jolies femmes qui veulent bien se donner tous ces mouvements pour contenter mon envie.

Que vous dire de plus, mon cher petit Roi? Figurez-vous combien je suis gênée et combien je peste de l'être. Une rime occupe moins un Poëte que notre chienne de voyelle ne me fournit d'épines. Je voudrois vous dire les plus jolies choses du monde, et elle se présente toujours pour empêcher l'exécution de mon projet. En bonne foi, rien ne me sied mieux que d'être libre; mon cœur déteste tous les liens qu'il ne reçoit

point de vous. Je suis bien simple de n'oser prononcer ce mot qui seul exprime dignement ce que je sens pour vous; celui de tendresse est si peu énergique, que je suis honteuse de l'employer. Qu'il dépeint foiblement les mouvements de mon cœur, lorsqu'il s'occupe de l'objet qui doit seul remplir ses vœux! Je suis votre.... quoique je ne puisse point vous le dire; on se permet de le supprimer, et c'est mieux.

Mon invention est une misère qui donne bien des peines pour dire des bêtises, ou ne rien dire : ne vous en servez point, si vous m'en croyez; pourvu que je sois sûre de recevoir de vos lettres, il n'importe comment.

Mille compliments, et puis c'est tout, puisqu'il m'est impossible de rien dire de plus.

OBSERVATION.

« Nous convenons avec M. M....... que » la suppression des voyelles, ou de quel- » qu'une d'entr'elles, donneroit une certaine » facilité au style. Si l'on parvient ensuite à » retrancher la dignité dans la Tragédie, et » la gaieté dans la Comédie, la fabrication » d'un Drame sera une chose aisée; l'Auteur » n'aura plus à craindre le fatal *hiatus* que » souvent il ne sauroit exclure qu'en sacri- » fiant tout ce que sa pensée a de gracieux, et

» il pourra aussi se passer de cette sorte » d'esprit qui suppose une grande connois- » sance du monde et de l'Histoire. Sur ce » dernier objet, nous ne manquons pas de » modèles : sur le premier, il ne s'agit plus » que de perfectionner l'idée de la lettre sans » A, et de l'étendre à E, I, O, U. Cette » entreprise est digne d'un siècle où tout se » perfectionne; et nous ne doutons pas qu'au » moyen d'une Poétique *ad hoc*, la manière » d'écrire sans voyelles ne devienne bientôt » aussi commune, que l'habitude d'écrire » sans génie ».

ARTICLE XI.

Du Jeu.

CE n'est point en invectivant contre les passions, qu'on parvient à les détruire. Il y a bientôt dix-huit cents ans que la Chaire tonne contre les joueurs, et les Moralistes ne se sont point épargnés : cependant on n'a jamais tant joué. Est-ce une raison pour laisser un libre cours au jeu ? Non ; mais soyons sûrs que ni les Sermons, ni les Livres de morale, ni les Loix réprimantes même, ne sauroient amoindrir le nombre des libertins ni celui des joueurs : tout cela est réservé à la Loi douce de l'exemple.

On a cru avoir trouvé le côté foible des joueurs, en essayant de rendre le jeu ridicule; quelqu'un a dit qu'il étoit la ressource des sots; et, comme il arrive ordinairement, cent voix ont répété que le jeu étoit une sottise. Ceux qui ont avancé cette impertinence, n'avoient vu que des tripots, sans doute; mais leur satyre n'a eu aucun effet, et les joueurs n'ont pas pris le change. Un usage, une mode, peuvent être anéantis par le ridicule: les grandes passions qui prennent leur source dans le cœur, ont infiniment plus de consistance; et marchant directement vers la satisfaction, elles se contentent souvent de repousser par le mépris, le mépris dont on essaie de les flétrir.

C'est une petite vengeance que s'attirent assez fréquemment les Moralistes, et qu'assez souvent aussi ils méritent. Ces Messieurs ne ménagent pas toujours les qualifications odieuses, et quelquefois sont trop exigeants. On diroit, à les entendre, qu'ils n'ont jamais eu de passions, puisqu'ils en regardent le sacrifice comme une chose si aisée. Se peut-il que l'expérience ne leur ait point appris qu'un Souverain rendroit en vain des Ordonnances contre l'amour et l'avarice?

Cette dernière passion est celle des joueurs. Mais l'avarice est-elle un caractère essentiel du jeu? lui est-elle assez substantiellement unie, pour qu'il soit impossible de l'en sé-

parer? Je ne le crois pas, et il me paroît au contraire que le premier qui a cherché le gain dans le jeu, lui a fait perdre son caractère primitif, et une grande partie de ce qu'il pouvoit avoir d'amusant pour l'esprit, et par conséquent de flatteur pour l'amour-propre.

Loin d'être l'occupation suppléante à l'oisive ignorance, à l'inutilité, à l'impuissance de fournir à des entretiens instructifs, le jeu, sans intelligence, combleroit d'ennui et les joueurs, et ceux qui les regarderoient jouer. Il réunit dans son objet la science des combinaisons, fondée tantôt sur le calcul réel de certains termes connus, tantôt sur des approximations, tantôt sur de simples probabilités; l'appréciation judicieuse d'une foule de possibilités que la volonté des tenants tâche de disposer en leur faveur, et que le joueur ramène à ses intérêts; et, ce qui est le fruit d'une sagacité peu commune, l'estimation des retours du hasard, dans les jeux où il a lieu. Dans ceux où les pièces ne se mêlent pas, où la situation des joueurs est la même en commençant, où il n'y a point de talon qui donne lieu aux spéculations, où, en un mot, tout se passe à découvert, comme aux dames et aux échecs (*a*), il ne faut peut-être pas

(*a*) De très-grands hommes, des Guerriers fameux, d'habiles Politiques, ont souffert que l'on comptât parmi leurs talents la science des échecs. Philippe II, Roi d'Es-

moins d'esprit et de prudence, de jugement et de cette résolution motivée sur l'expérience, qu'il n'en est besoin pour se déterminer avantageusement dans une affaire d'Etat de la première considération, lorsqu'on n'auroit qu'un moment pour délibérer. Les joueurs médiocres, et ce nombre innombrable de gens qui ne voient que la superficie des choses, ne savent pas qu'il y a souvent plus de merveilleux dans la solution d'un coup au jeu, que dans celle d'un problême, de quelque degré qu'il soit. Tandis que le Géomètre combine, aucun adversaire ne trouble son opération par des opérations contraires, qui le forceroient à de nouveaux arrangements et à de nouveaux calculs ; il est seul, rien ne le distrait tandis qu'il analyse, qu'il compare, qu'il déduit : ce qu'il ne peut faire en un jour, il le fait en six mois : s'il se trompe, il corrige et recommence, et chaque opération lui fournit quelques vérités partielles, mais sensible, et qui concourent à l'approcher de la vérité principale, qu'il tâche de saisir. Celui qui joue aux échecs, par exemple, est dans une

pagne, qui conquit le Portugal, et perdit la Hollande, fut si piqué de ne pouvoir vaincre à ce jeu un des Seigneurs de sa Cour, qu'il ne put dissimuler son chagrin. Celui-ci rentrant en son logis, dit à ses enfants : *Nous n'avons plus que faire à la Cour, il n'y fera jamais bon pour nous, car le Roi est offensé de ne m'avoir pu gagner aux échecs.* Il ne s'agissoit point là d'argent, mais de l'esprit, qui, comme le dit Gracian, est le Roi des attributs. Homme de Cour, Max. VII.

situation bien différente ; il ne lui suffit pas de combiner ses démarches d'après le plan qu'il se sera fait pour déterminer la partie à son avantage ; il faut encore que chacun de ses mouvements devienne la loi qui nécessite les mouvements de son adversaire ; et, ce qui paroît le dernier effort de l'esprit humain, c'est de parer à l'ascendant manqué, ensorte que l'influence que devoit avoir le jeu d'une pièce sur l'action du tenant n'ayant point eu d'effet, il reste une ressource qui soit telle, que le changement des situations respectives qui résulte d'un coup imprévu, n'en apporte point au fond du systême, qui est le gain de la partie Et quelle perspicacité ne faut-il pas pour créer à l'instant une foule de nouveaux moyens, et les assortir à ce systême, dans lequel ils n'entroient point d'abord ?

Ce seroit sans doute une puissante raison en faveur du jeu, qu'il fallût être bon Géomètre pour bien jouer ; mais les procédés de la Géométrie ont trop de lenteur pour être applicables au jeu, du moins formellement. Celui-ci exige infiniment plus de célérité dans les opérations, et des notions plus claires des objets sur lesquels on opère, puisque chaque problême qui s'y présente, et souvent chaque coup en offre un nouveau, doit être résolu en un clin-d'œil, sans le secours de la plume, quelque nombreux qu'en soient les termes, et quelque nombre qu'il y en ait d'in-

connus parmi ceux-là. C'est la raison pour laquelle de très-habiles Géomètres ne sont pas de très-habiles joueurs d'échecs. L'esprit de méthode et d'analyse ne s'accommode point avec l'impétuosité qu'exige un calcul fondé toujours sur l'à-propos et sur un à-propos continuellement diversifié par la volonté d'un adversaire, qui tire de la première situation du jeu le même avantage que vous, qui, comme vous, voit tout ce qui se passe, et dont la vanité, si ce n'est l'intérêt, n'a d'autre but que de rompre toutes les mesures que vous prenez pour le vaincre. Tout ce qu'on peut dire pour l'avantage de la Géométrie, c'est que les opérations du jeu n'ont pas souvent autant de précision que les siennes. Mais quelle prodigieuse différence dans les procédés, soit par rapport à la complication des problêmes, soit relativement au temps que les uns et les autres emploient à les résoudre? Je pense cependant qu'un excellent Géomètre auquel on accorderoit le loisir nécessaire pour appliquer ses principes aux événements du jeu, qui d'ailleurs le connoîtroit et l'aimeroit, l'emporteroit sur un tenant qui sauroit bien jouer, mais qui ignoreroit d'ailleurs la science du calcul.

Cet avantage, au reste, n'iroit pas au-delà des jeux de pure combinaison. Dans ceux où le hasard se mêle au calcul, où la puissance des pièces dépend de leur situation, où l'un

des tenants en a plusieurs à combattre, et dont il ignore les vues et le jeu, quelle série de raisonnements, quelle promptitude à en tirer les conséquences nécessaires pour subjuguer tant de volontés diverses, qui souvent se croisent, mais qui souvent aussi s'accordent, et pour les faire concourir au succès de la sienne ! Le gain alors, toute influence du hasard mise à part, est le fruit de la prudence, de l'adresse, du jugement, d'un certain tact qui fait deviner juste, quelquefois contre les vraisemblances, et d'un choix de préférence que le joueur même ne pourroit expliquer, quoiqu'il ait senti la nécessité de le faire.

Le jeu, considéré sous ce point de vue, qui semble être le seul qui lui convienne, et qui est pris de la nature même de la chose, ne peut passer dans l'invention ni dans l'usage pour l'ouvrage de la sottise. J'estimerois au contraire que des personnes d'esprit l'ont imaginé et l'ont employé pour se délasser de travaux très-graves et sérieux, sans cependant que cette espèce d'amusement les tirât trop du genre de leurs occupations ordinaires, et ne fît trop de diversion aux importants objets auxquels ils devoient toute leur attention. Ceux qui ont cru que le jeu devoit sa naissance à l'oisiveté et à l'ignorance, ont peut-être montré par-là qu'ils n'avoient pas du jeu une notion bien distincte : car bien jouer est

un travail; et pour jouer avec avantage ou même avec égalité contre un adversaire qui a de l'esprit, il faut en avoir assurément. J'aime mieux donc croire, par opposition à l'opinion commune, que des gens d'esprit, ennuyés de la conversation des sots, ont imaginé le jeu, et s'en sont servis comme d'un préservatif contre la stupeur où nous plonge non seulement l'entretien, mais encore la présence des sots, lorsque par malheur nous ne pouvons avec décence les faire taire ou nous éloigner d'eux.

Il est arrivé au jeu ce qui arrive à tous les usages: destiné à distraire de travaux laborieux, et à faire valoir l'esprit et l'adresse, il est réellement devenu la ressource des gens oisifs, des avares et des frippons; mais cet abus d'un innocent usage ne fait rien contre le jeu en lui-même, qui, dans son origine, n'offre que de paisibles combats de l'esprit, et des triomphes plus tranquilles encore de la vanité. On devoit s'en tenir là; c'en étoit assez. Aussi paroît-il certain que les premiers hommes qui ont joué ne se sont pas avisé de dire; je parie cent louis que j'ai plus d'esprit, plus de calcul, plus de prudence, plus d'adresse, enfin plus de bonheur que vous. C'eût été une impertinence: c'en est une encore aujourd'hui. Les objets qu'on met au jeu, l'argent à part, sont d'assez de valeur. Dira-t-on que l'amour-propre ne sait plus les apprécier? Tant pis.

On

On fait des loix, on prêche, on déclame de toutes parts contre le jeu : inutilement. Pourquoi ? Parce que l'or est un aimant auquel les hommes ne résistent pas. Mettez un monceau d'or au milieu de la place publique; défendez d'y toucher, sous peine de mort, et vous aurez tous les jours quelqu'un à envoyer au supplice. Il est un remède pourtant contre la fureur du jeu intéressé : c'est l'exemple. Quand un Souverain voudra y mettre un frein, il lui suffira de restreindre l'intérêt attaché au jeu, et qui lui est étranger. Le vainqueur aura ce jour-là une place distinguée à sa Cour, il sera régalé, &c. Le vaincu versera à boire, n'ira point à la chasse, au bal ; les femmes joueront l'agrément de leur donner la main, d'être leur cavalier de jour; enfin les enjeux seront de petits services que le vaincu devra rendre au victorieux, et on les variera avec des bagatelles sans valeur, mais précieuses à la vanité. L'exemple gagnera bientôt la ville; bientôt même on jouera plus qu'on ne joue, parce que l'esprit et le cœur trouveront leur compte dans la manière de jouer; mais les avares et les frippons ne voyant plus ni rouleaux d'or, ni châteaux, ni équipages sur le tapis, ne joueront plus. Et les sots ? que deviendront-ils? Ce qu'ils sont.

ARTICLE XII.

Du Publicisme des femmes.

CHAQUE société est en possession d'un certain nombre de maximes triviales qui servent de règle à la conduite des membres de l'association ; ils s'y soumettent sans examen, par une habitude machinale, et sans en rendre aucune raison, sinon qu'elles ont dirigé leurs grands-pères, et qu'apparemment elles dirigeront leurs petits-fils. Il en coûte trop à la plupart des hommes pour penser ; ils préféreront toujours de suivre la route applanie des idées déjà reçues ; et semblables aux moutons de Dindenau, aussi-tôt qu'une douzaine d'entr'eux a sauté par-dessus une absurdité, on doit être assuré qu'elle ne heurtera le pied d'aucun. Que Dieu préserve donc le monde d'un sot à qui il prenne fantaisie de ne plus marcher avec ses pieds !

Nous affoiblissons ce caractère moutonnier, par l'expérience des usages opposés aux nôtres, que nous voyons constamment pratiquer dans d'autres pays, et qui impriment d'autant plus sur notre esprit, que nous en saisissons mieux les rapports et les conséquences. Les hommes cazaniers sont rarement frappés de ces différences, parce qu'ils ne savent qu'elles existent, que comme ils sont

instruits du quantième du mois par la lecture de leur calendrier. Cela vient sans doute de ce qu'il ne suffit pas à la plupart d'entr'eux d'être avertis par un seul sens pour être mus à penser; or c'est à quoi se réduit la lecture chez le plus grand nombre. Mais plutôt ne seroit-ce point l'ouvrage de la prévention? Ce sont les Auteurs que le commun des hommes en croit, et il est assez ordinaire aux Auteurs d'ajouter l'épithète de ridicule ou de singulier aux usages étrangers qu'ils décrivent. En faut-il davantage pour les faire mépriser?

J'ai été jeune et routinier comme mes Maîtres. Je me souviens à ce propos d'avoir lu dans un Auteur Espagnol que les Hollandois avoient poussé l'indécence jusqu'à établir des latrines publiques dans leurs villes; et des latrines publiques me parurent en effet fort indécentes. J'étois lors à Hispahan, et je me promenois dans un superbe jardin du Sophi, que le Zenderouth baigne au sud-ouest, réfléchissant sur les prodigieux écarts où l'esprit d'hérésie avoit conduit les Hollandois. De quel moyen le Diable s'est-il servi pour leur inspirer le projet de construire des latrines publiques? Plein de cette idée, j'enfile une belle allée qui régnoit au-bas d'une terrasse masquée d'ifs. Je n'eus pas fait vingt pas, que me voici dans un tourbillon de petits morceaux de papier, de formes très-

variées, mais qui n'offroient à l'odorat qu'une odeur assez monotone; l'un s'attachoit à mon pourpoint, l'autre à ma perruque, celui-ci m'ôte l'usage d'un œil, celui-là vient se fixer sur le bout de mon nez. Ce dernier trait me parut une insulte dont je devois tirer raison. J'avançai quelques pas vers les ifs dans ce dessein; mais n'y rencontrant que des hommes qui rendoient paisiblement le *caput mortuum* de la digestion, je m'éloignai. Traversant pour sortir, je vis des femmes qui faisoient en petit sur des gazons, ce que les hommes faisoient en grand sous les ifs; et des jeunes gens plaisantoient ces femmes sur la circonstance. Dès-lors je pensai que mon Espagnol pourroit bien avoir tort; et quand je passai en Hollande, je vis et j'usai avec plaisir des latrines publiques, dans l'intérieur desquelles un homme officieux vous présente un carré de papier pour un creutzer; je conclua que les Hollandois, errant en matière de foi, avoient de justes notions de police, et que l'Espagnol étoit une preuve que des qualités contraires peuvent se réunir dans le même individu; c'est-à-dire, que le même homme peut être un Docteur et un sot.

En écrivant ceci sur mon Mémorial à Amsterdam, je pensois qu'un jour à venir quelqu'autre grande ville pourroit adopter les latrines publiques : et j'avois ajouté en note, on nourrit mal des gens inutiles dans les hô-

pitaux, qui vivroient mieux et deviendroient utiles, en desservant ces commodes établissements.

Mais presque tous les hommes ressemblent aux Citoyens de Troye : nos pères, disent-ils, ont satisfait leurs besoins dans la *rue du bois*, et nous y satisferons les nôtres. Cela me rappelle qu'en parlant un jour avec un Siamois du publicisme, je hasardai de lui dire qu'il étoit nécessaire dans les villes florissantes et peuplées, pour épargner l'insulte aux femmes honnêtes. Sans doute, me répliqua-t-il, que vous croiriez rendre à l'air sa salubrité, en défendant pendant la peste qu'on enterrât les cadavres pestiférés. Cette maxime de la nécessité du publicisme est fausse, en ce qu'elle opère certainement un mal réel pour les hommes, dans la vue de prévenir un accident incertain, un mal purement moral à l'égard des femmes.

Si vous supposiez, continua-t-il, que dans un Etat où le numéraire d'hommes l'emporte assez sur le numéraire des femmes, pour former une masse immense de célibataires, il faut admettre le publicisme, nous serions d'accord; et ce seroit pour éviter la violence, non l'insulte, si toutefois les femmes étoient revétues de marques distinctives : autrement votre publicisme produit un effet contraire à celui que vous en espérez. Car la classe qui y est dévouée ayant la faculté de se produire

dans les Spectacles, dans les Temples et dans tous les lieux publics, même dans les assemblées particulières, et n'étant point distinguée par un caractère extérieur, met toutes les femmes dans le cas d'être attaquées. Il suffit que celui qui attaque soit instruit qu'il y en a d'entr'elles qu'on peut attaquer avec succès, ou du moins impunément. S'il se trompe, on ne peut rejeter son excuse, puisque sa témérité n'est fondée que sur une erreur, et qu'il n'a fait que donner trop à la probabilité.

La chose change, si en tolérant le publicisme vous contraignez celles qui le professent à garder l'obscurité, si conforme à leur état. Alors toutes les femmes pourront aller, venir et se promener librement, seules ou accompagnées; toutes seront sacrées, parce qu'elles seront toutes honnêtes, et la Loi pourra décerner les peines les plus rigoureuses contre celui qui les attaqueroit, parce qu'il ne pourroit plus alléguer l'erreur pour excuse.

Le publicisme, ajouta le Siamois, s'est introduit et a pris son accroissement parmi nous, comme tous les abus, par d'insensibles degrés; les femmes honnêtes ne l'ont point ignoré, et cependant ne s'y sont point opposées, parce que quelques-unes d'entr'elles ont cru pouvoir se laisser attaquer par fois, et que les plus sévères ont pensé qu'elles

ne devoient pas se dépouiller du droit de l'être.

Mon fils, me dit encore le Siamois, puisque vous aimez les maximes, souvenez-vous, je vous prie, de celle-ci : c'est que le mal est toujours mauvais, et qu'en tant que mal, le bien n'en peut jamais tirer aucun avantage. Je lui répartis qu'on m'avoit cependant assuré que le vice étoit nécessaire à la vertu, comme l'ombre au tableau. C'est là, me dit-il, l'expression d'un Rhéteur : la vertu est assez belle, et n'a pas besoin du sombre coloris du vice pour briller. Celui qui le premier a inventé cette maxime, étoit apparemment un de ces hommes qui damneroient volontiers tous leurs semblables pour le plaisir d'être Saint.

Tous ces échecs donnés à des maximes que j'avois apprises par cœur dès mon enfance, rabattoient un peu de l'idée que j'avois de leur véracité ; et je disois en moi-même : ô mes Maîtres ! vous étiez de grands sots, ou de grands fripons !



ARTICLE XIII.

De la Corruption.

CERTAINS Bonzes au pays de Boutan s'asseyent sur des siéges hérissés de pointes de fer, et y demeurent jusqu'à ce que les dévots les aient toutes achetées : chaque classe de cette espèce parasite se livre à différentes austérités ; et la raison qu'ils donnent de cette étrange conduite, est qu'ils expient par-là les péchés du peuple. Ce systême d'expiation par un tiers désintéressé, me parut absurde et même dangereux : absurde, en ce qu'il répugne à l'équité naturelle, et, à plus forte raison, à la Justice divine ; dangereux, en ce qu'il excite dans l'esprit l'idée d'une compensation trop facile.

Si les gens employés à l'éducation infatuent leurs Elèves de ce préjugé, si ceux qui dirigent l'âge avancé entretiennent cet esprit de paresse qui ne laisse à l'homme que le soin de faire le mal, se reposant sur d'autres de la peine de satisfaire pour lui ; tout est perdu. Celui qui possède cent mille roupies sera un monstre de méchanceté et de débauche ; & par gradation, le dernier Citoyen commettra pour deux mesures de mahiz, une faute qu'il rachetera pour une écuellée de riz.

Ces mêmes Bonzes s'égosillent à prêcher la vertu ; mais ils croiroient avoir mal rempli leur objet, qui, à ce qu'ils en disent eux-mêmes, est de la rendre aimable, s'ils se contentoient de dire simplement combien elle est belle ; ils procedent par voie d'opposition, et font des peintures fort techniques des vices. J'ai vu souvent des Mandarins très-attentifs à ces naïves descriptions ; mais j'ai remarqué sur-tout qu'elles faisoient une profonde impression sur le peuple, et principalement sur le cœur des jeunes personnes du sexe ; et j'étois dans l'admiration en considérant comment il se pouvoit faire que l'on conduisît les hommes à la chasteté, en leur remplissant la tête de tant d'objets lascifs.

Il faut pourtant convenir que ces Prédicateurs idolâtres ajoutoient à ces dangereuses peintures une énumération bien frappante des délices préparés aux gens vertueux et charitables, et des supplices qu'éprouveroient immanquablement ceux qui satisferoient leurs passions, et ne donneroient rien aux pagodes. Mais comme nous avons la faculté de séparer les idées, que d'ailleurs celles qui renferment la notion du plaisir sont continuellement réveillées en nous par la présence des objets palpables qui nous environnent, il arrive que celles des peines réservées à la satisfaction de nos sens, s'effa-

cent faute dêtre renouvellées, ou ne conservent qu'une débile existence, que l'éloignement et l'impalpabilité des sujets dont elles sont les images, ne sauroient entretenir.

Les premières fautes d'une jeune personne sont presque toujours l'effet de la curiosité ; mais que sera-ce, si aux dispositions naturelles que nous apportons à savoir et à connoître, se joint encore l'instruction auriculaire ? On me dira que la même phrase qui décrit les plaisirs défendus, exprime aussi le châtiment réservé à ceux qui les goûtent : je répondrai que si cette phrase contient vingt mots, les dix qui parlent du mal font la plus vive impression ; que les idées dont ils sont les signes se rangeront simmétriquement dans la mémoire où elles trouveront des traces déjà disposées à les recevoir ; que même si elles trouvoient ces places occupées par des idées moins flatteuses, quoique plus vraies, elles les en délogeroient ou se jucheroient sur leur tête, et trouveroient enfin le moyen de les empêcher de se reproduire à l'imagination ; et que quant aux mots qui traitent du remède, les idées qu'ils représentent pourront voltiger pendant quelques moments sur la table rase ou spongieuse destinée à les recevoir ; mais ne trouvant point dans le naturel de l'individu de sentiment qui prolonge et fortifie leur action, la durée de celle qui

leur est propre n'excédera guère la durée du son qui les a transmises.

Nous convenons assez généralement que les premières impressions sont les plus durables, et cependant nous n'hésitons point à corrompre l'esprit de la jeunesse par des lectures, des discours et souvent même des actions. Lorsque dans la suite la nature emploie le langage éloquent des besoins pour en demander la satisfaction, les traces des premières impressions se renouvellent, et c'est alors que l'on trouve le mot de l'énigme. Le souvenir des défenses accompagne quelquefois les desirs qu'elles proscrivent; mais balance-t-on entre des choses palpables qu'on regarde comme un bien, et qui en sont un actuel, puisqu'elles procurent le plaisir à l'être qui en fait usage, et un mal qui, quoique réel, n'acquiert qu'un foible degré de probabilité par son éloignement? Un homme respiroit le parfum des plus suaves odeurs dans un jardin spacieux; quelqu'un vint lui dire d'en sortir, attendu qu'à six mille lieues de là, il y avoit un cloaque infect où il ne manqueroit pas de tomber, s'il continuoit sa voluptueuse promenade. L'amateur remercia celui qui l'avertissoit, et continua de se promener.

Un autre homme qui avoit vécu d'une manière peu réglée, fut conseillé par le Fakir qui le dirigeoit, de faire peindre les divers

objets de ses passions, en y joignant les emblêmes des châtiments terribles portés par le Zend contre ceux qui succombent à leurs penchants. Je fus frappé d'horreur en entrant dans cette galerie. Le Possesseur de ce sombre traité de morale me regarda en soupirant, et me dit : ô mon ami ! j'ai toujours cru ces affreuses vérités, mais je ne fais que commencer à les suivre : il étoit plus que septuagénaire.

Tout ce que je voyois m'affligeoit. Seroit-il possible que le cœur de l'homme ne cessât d'être corrompu, que quand il est prêt de cesser de se mouvoir? et ne sommes-nous propres aux vertus morales qu'après l'entière extinction des vertus physiques? Mes Maîtres avoient donc raison, quand ils me disoient que l'homme est de sa nature méchant et corrompu. Je le croyois ainsi sur leur autorité; mais j'étois fâché d'être obligé de le croire, et je me tourmentois pour trouver une preuve qui détruisît ou du moins affoiblît mon opinion.

ARTICLE XIV.

* *LETTRE en monosyllabes à M. de C...... par M. M.......*

NON, je n'ai point dit de mal de vous, ni ne vous ai fait de tort. Ce sont des sots et des gens plats que ceux qui vous font tant de peur. Je suis sans fiel : ne vous fiez pas à de vains

bruits. Le grand P... est faux et fou : vingt fois par jour on lui dit tout net qu'il est plat, mais il n'en croit rien : il ne voit ni ne sent. La B. . a le ton vain, et ne craint pas les coups de dents. Je lui fais peu ma cour. Elle m'en veut et me haît, mais je le lui rends bien : ils sont trop sots pour vous et pour moi ; ils vont à leur but ; mais je ne crains rien de leurs vues ni de leurs traits. Mon cœur est franc, sans art ; et quand il est pris, je m'y tiens. Je vous dois tout ; mais l'or seul n'a pas fait le nœud qui nous a joints. Je vous vis, je vous crus bon, doux et sûr. Je vous plû, et dès-lors tout fut dit, tout fut fait, je n'eus plus rien à moi, tout fut à vous. Mon sort est beau quand je vis près de vous en paix. Mes fers n'ont rien de dur, et cent fois je vous ai vu sous mes loix plus fier qu'un cocq, et plus gai qu'un Roi. Si ce temps n'est plus, la mort est mon lot, et j'y cours ; mais le trait seroit fou. Non, je sens qu'il vaut mieux pour vous et pour moi de nous être chers de plus en plus. Oui, je vis pour vous ; la clef de mon cœur est dans vos mains. Je vis pour vous voir, et je le veux bien, je m'en fais une loi, et je suis pour la vie, &c.



ARTICLE XV.

De l'Esprit.

Dès le siècle passé on commençoit en France à avoir beaucoup d'esprit; dès-lors on commença donc à perdre un peu du côté du bon-sens. Cette particularité n'avoit point échappée à mon vieil ami, et il s'en courrouçoit. Qu'eût-il fait, s'il eût vécu quelque soixante ans de plus?

Qui peut vous fâcher si fort contre l'esprit, lui disois-je? Il me semble qu'il fait le charme de la société, et qu'elle doit gagner infiniment à ses progrès. — Vous raisonnez comme un jeune homme. Une société composée uniquement de gens d'esprit, ne subsisteroit pas huit jours: celle de gens de bon-sens seroit perdurable. Toutes les actions des hommes tendent, ou du moins doivent tendre au bien de la société; il suit de là très-naturellement l'utilité du bon-sens par préférence à l'esprit; car l'un fait des choses merveilleuses, que l'autre se contente de dire.

Il ne faut pas d'ailleurs s'étonner du grand nombre de gens d'esprit qui se voit aujourd'hui, puisque rien n'est plus facile à acquérir; et je ne doute pas qu'il ne soit encore

plus commun dans la suite, puisqu'il s'établit dans tous les recoins de l'univers des Sociétés où l'on enseigne à se procurer de l'esprit à très-bon marché, c'est-à-dire, à exprimer de très-petites choses avec de très-grands mots, à traiter avec dignité des sujets fort minces, et, en un mot, à substituer des expressions sonores à la peinture simple des vérités solides.

Voulez-vous, mon ami, continuoit le vieillard, voulez-vous avoir de l'esprit? Lisez les Poëtes, les Romanciers et les Dictionnaires, répandez-vous dans le monde: sur-tout cultivez votre mémoire. Vous vous appercevrez bientôt que l'esprit n'est autre chose, pour la plupart des hommes, qu'une réminiscence de ce qu'ils ont lu ou entendu, avec l'assurance de le répéter, et la facilité de le faire quelquefois d'une autre manière. Voilà donc le génie exclu; et parce qu'on vous louera pour une chose qui vous aura coûté si peu de peine, vous n'irez pas plus loin.

A mesure que la mode d'avoir de l'esprit se répandra, quand la nécessité d'en mettre dans tout sera généralement reconnue, les hommes n'ayant toujours qu'un même fond d'idées, à moins que de nouvelles découvertes n'en fassent naître de nouvelles, il faudra nécessairement, pour se distinguer de la foule, contourner ces idées primitives et souvent

triviales, et suivant, sans le savoir, la méthode des Sophistes, les présenter sous de nouvelles faces, les étendre, les tordre, les défigurer et tomber dans le jargon, pour avoir l'air neuf. C'est alors qu'on verra paroître de nombreux Ouvrages, dont l'analyse exacte ne produiroit qu'un pur néant, des Ouvrages dans lesquels on déchirera l'ame du Lecteur pour l'égayer, où l'on retracera des crimes aussi absurdes qu'atroces, pour inspirer la vertu; où l'on peindra la nature avec les plus horribles couleurs pour la faire aimer: c'est alors enfin qu'on parlera sans s'entendre, et que, par un renversement total dans le système des conceptions, on sera forcé de reconnoître l'horreur du vuide que nos pères ont si démonstrativement anéanti.



ARTICLE XVI.

De l'Éducation.

§. I.

MON ancien ami croyoit que les hommes naissent avec un sens droit, et quelques-uns d'entr'eux avec du génie ; il se fondoit sur ce que la plupart des découvertes utiles ne sont pas dues aux Savants : ils ont perfectionné, voilà tout. Le hasard et les rustres nous ont mieux servi que les sciences. Ce qu'on appelle esprit aujourd'hui, ajoutoit-il, n'est qu'une chose acquise au prix de l'or et de l'application : d'où il arrive nécessairement une infinie diversité ; les uns ayant les moyens d'acquérir sans en avoir la volonté, et les autres, la volonté sans les moyens. Le bon-sens est plus uniforme dans les hommes dont l'éducation n'a été confiée qu'à la nature : quel que soit leur but, ils y vont droit ; tandis que l'Ecolier qui sait le nom substantif et l'adjectif, qui connoît le verbe neutre et le déponent, qui vit familièrement avec Horace et Virgile, ne sait rien d'utile au commerce de la vie, et débute presque toujours dans le monde par un faux-pas. Nos femmes, disoit-il encore, n'en ont tant fait, que depuis qu'on leur a sophistiqué l'esprit,

sous prétexte de l'orner: elles gouvernoient leur maison, faisoient des enfants, les allaitoient, les élevoient: elles avoient enfin l'esprit convenable aux détails dont la nature semble les avoir exclusivement chargées; et tout autre sorte d'esprit que celui de son état, n'est qu'une sottise, et conduit toujours à en faire..... Quand le vieillard en étoit là, il se fâchoit: jamais homme ne fut moins tempérant.

Ce n'est pas assurément que mon ami blâmât les soins qu'on prend de cultiver l'esprit : il desiroit seulement que les Instituteurs s'appliquassent d'abord à former le jugement, et à donner des mœurs; et il ne croyoit pas qu'il fût impossible, non seulement d'ajouter ces deux branches importantes au grand tout de l'éducation publique, mais encore d'en inculquer les leçons par préférence à toutes celles qui n'ont pour objet que l'ornement de l'esprit.

L'éternel inconvénient dans l'éducation publique, est l'esprit de systême; et la paresse des Maîtres ne leur permettra jamais de s'en écarter. Il y a une route battue, une marche générale : quelles que soient les dispositions de l'Ecolier, il faut qu'il la suive. Le précepte est roide, inflexible même : c'est à l'Eleve de ployer sous le joug. Une pente secrète, résultat nécessaire du cours des fluides, de la contexture des organes, l'entraîne vers la contemplation des mer-

veilles de la nature, ou porte ses vues sur des objets encore plus relevés qui n'y sont pas compris; son inclination le conduit aux combats, à la navigation, aux voyages, ou peut-être à la tranquille Philosophie : on l'assujettit à conjuguer un verbe. Je suppose que les dispositions de cent Ecoliers peuvent se diviser pour le moins en vingt espèces: tous néanmoins reçoivent une même leçon. C'est ainsi que tel qui eût été un excellent Géomètre, devient un méchant Orateur; et que tel autre qui auroit égalé Archimède dans la méchanique, ne devient qu'un faux savant.

Un plan routier d'éducation, en forçant les caractères très-divers de ceux qui y sont soumis, met les hommes hors de la place que les combinaisons fortuites de la nature leur avoient assignée, et produit une multitude de gens superficiels, qui ne sont de mise qu'avec leurs pareils. Un peu plus ou moins d'aptitude ou d'insuffisance, de nonchalance ou de vivacité, varie les effets des enseignements, et par conséquent la conduite de ceux qui sont enseignés.

C'est cependant de la conduite particulière des personnes, que se forment les mœurs générales d'une nation. La superficie des sciences, un savoir plausible, un esprit de jargon, peuvent bien faire un homme aimable; mais ces connoissances élémentaires ne

feront jamais un grand homme, dans quelque genre que ce soit.

Dans les siècles de dépérissement, les principes s'obscurcissent peu-à-peu par les paradoxes : alors point de question, si triviale quelle soit, qui ne devienne un problême. C'en est un aujourd'hui que l'utilité ou l'inutilité des grands hommes au sein des sociétés. Pour moi, je tiens pour l'affirmative. Laissant à part l'opinion favorable à la servitude, et celle qui donne la préférence à la vie sauvage sur la vie civile, je chéris une liberté créatrice des Beaux-Arts, et l'état social dans lequel seul ils peuvent se perfectionner. Je regarde comme malheureuse une nation qui n'a point d'hommes à citer; et sans essayer de fixer le degré d'influence que de beaux et solides esprits peuvent avoir sur le bien-être des corps politiques, ce qui entraîneroit de trop longues discussions, je me contenterai d'appuyer mon sentiment d'un exemple puisé dans la lie des événements. Or, n'est-il pas vraisemblable, ou, plus exactement, n'est-il pas vrai que si le même génie qui animoit Corneille, Voltaire et Molière dans les beaux jours de Cinna, d'Alzire et du Misanthrope, eût inspiré les successeurs de ces hommes célèbres, on ignoreroit encore ce genre moyen, participant de la Tragédie et de la Comédie sans être ni l'un ni l'autre, qui avilit la scène et déprave le goût du Public? L'idée que l'on

prend d'une nation, se forme néanmoins sur ce qu'ont fait et sur ce qu'ont écrit un petit nombre de Citoyens. On calcule aussi les succès des actions et des ouvrages; et si ces succès n'ont point été mérités, on en conclut la corruption du goût et de l'esprit dans l'universalité de la société.

L'application d'un systême général d'éducation à des dispositions particulières infiniment variées, ne peut produire que des talents manqués, semblables à ces fruits qu'un art bizarre contraint la nature de donner hors de leur saison et de leur climat: ensorte qu'en moins d'un siècle, l'effet d'un pareil systême doit être le déplacement absolu de presque tous les individus, si le hasard le plus marqué n'a fait tomber les semences de l'éducation générale dans une tête parfaitement assortie à leur genre.

Il y auroit trop de rigueur à soutenir que le déplacement de quelques individus pût altérer l'harmonie dans une grande société; mais lorsqu'après un long espace de temps, ces déplacements se sont multipliés au point d'offusquer les moins clairvoyants; quand la disparate est toujours continuée et toujours frappante entre l'homme et sa condition, entre l'emploi et l'employé, entre la dépense et la fortune; quand celui qui me prêche devroit m'écouter, celui qui commande, obéir; quand ma Blanchisseuse revêt la simarre de

Zaïre, et mon Cordonnier la veste d'Orosmane, &c. &c. &c. alors l'ordre est anéanti.

Cependant si nous ramenons les choses à leurs vrais principes, à ces règles dont l'expérience de tous les siècles garantit la stabilité, nous serons convaincus que si le bien, soit général, soit particulier, naît de l'ordre, le mal a nécessairement sa source dans la confusion. Presque toujours l'homme déplacé est inutile au corps politique et à lui-même: c'est une roue hors de son essieu. Eloigné de sa sphère, il erre à l'entour, rampe, plane, s'élève et tombe enfin, sans avoir trouvé un centre de gravité dans lequel il pût conserver l'équilibre.

Dire que le mal ou presque tout le mal vient du déplacement des hommes, seroit-ce une assertion téméraire? Elle le sera, si les causes que nous venons d'assigner au mal et au bien leur sont étrangères; mais s'ils tirent uniquement et nécessairement leur origine de ces causes, c'est-à-dire, de la confusion et de l'ordre, la proposition deviendra absolue.

S'il étoit question d'établir un corps de preuves sur cet objet, toutes tirées de la commune expérience de ce qui se passe journellement dans les sociétés, on ne pourroit éviter une ennuyeuse prolixité: d'ailleurs ces longs détails seroient en pure perte, comme tous ceux dans lesquels entrent les Moralistes dogmatiques. Ce ne sont point les consé-

quences qu'il faut attaquēr dans la conduite des hommes ; ce sont les principes qu'il faut réformer. Le jeune Elève dans l'oisiveté du Collège s'enivre l'imagination des voluptueuses délices de Capoue, des festins somptueux de Luculle ; sa fantaisie échauffée partage avec Antoine et le fils de Priam la jouissance de Cléopâtre et d'Hélène ; avec les Dieux, celle de toutes les Déesses, de toutes les beautés de l'antiquité : son ambition confuse encore, se développe, fermente et s'accroît avec Catilina. Ensuite il retrouve dans des histoires plus récentes, et sur-tout dans les Romans, une foule de traits assortis, qui caressent ses penchants, qui les justifient et qui feront d'autant plus d'impression sur lui, que les personnâges en seront plus rapprochés de sa condition. Mais peut-on se persuader que le fils d'un Menuisier, la tête et le cœur remplis de ces images riantes et magnifiques, ne reverra pas l'attēlier de son père avec un mépris mêlé d'horreur ? S'il est forcé d'y demeurer, cent fois par jour les premières traces de son cerveau se r'ouvriront ; il donnera à des illusions qui le flattent, un temps précieux pour son Art, qu'il négligera. L'amour, l'intrigue, des demi-talents, ont élevé certains personnages : notre Ecolier se livre à ces fainéantes occupations : le hasard, qu'il n'avoit pas fait entrer dans son plan, vient à lui manquer ; la misère l'ac-

cueille. Parce qu'il n'a pu être Menuisier, il n'est rien; parce qu'il a été une fois déplacé, l'entrée de tous les états, de toutes les professions, lui est interdite. Mais, qui lui a fait subir ce déplacement, dont la conséquence est si funeste pour lui? son éducation, qui a été la même que celle du fils d'un Feld-Maréchal. Et que deviendra-t-il, sans Art, avec quelques bribes d'une science stérile? Le voici : si l'éducation n'a pu intervertir en lui le caractère primitif, c'est-à-dire, s'il a la force d'être honnête homme et malheureux, il sera un objet de pitié. Si l'horreur du vice et la crainte des châtiments ne le retiennent pas, il sera un monstre que la société sera contrainte d'étouffer.

Tous les états, toutes les conditions dans chaque corps politique, offriront de semblables exemples du danger de déplacer les hommes, et encore des risques que l'on court dans l'ordre moral, en commençant leur éducation par des connoissances qu'ils ne devroient acquérir qu'à l'époque à laquelle leur raison est mûrie. Or chez le plus grand nombre des hommes cette époque est très-éloignée de l'enfance, et plusieurs n'y arrivent jamais : d'où il suit bien naturellement que l'instruction doit être combinée sur les dispositions et sur la qualité de chaque sujet.

Il existe une contradiction bien singulière entre l'institution de la jeunesse, con-

fiée pourtant à des Moralistes, et la morale qu'ils débitent. Jusqu'à ce que les choses changent, nous serons toujours surpris de voir les soins que prennent les mêmes hommes, d'inculquer aux enfants des notions, qu'ils s'efforcent d'éloigner des personnes raisonnables.

L'opinion défavorable que nous avons du systême général d'éducation, ne perdroit assurément rien à l'examen rigoureux de cette contradiction : cependant nous l'abandonnons aux réflexions de nos Lecteurs. Notre objet est de proposer, non de résoudre ; et si nous nous permettons quelqu'observation, ce n'est que pour mettre sur la voie, ou pour rappeller des idées qu'on a eues, et que le temps a effacées. Nous nous contenterons donc d'ajouter que l'effet ordinaire de la contrariété des préceptes, est de jeter l'esprit de celui qui les reçoit dans une perplexité, dont il n'est guère possible de se retirer qu'à l'aide du doute. Mais sera-ce sur les premiers enseignements ou sur les seconds, que le doute portera? N'est-il point à craindre qu'étant fortifié par les passions, il ne devienne absolu?

Parcus Deorum cultor, et infrequens,
Insanientis dum sapientiæ
Consultus erro (a).

(a) Horat. lib. 1, od. 34.

Il y a peu d'hommes qui n'eussent un pareil aveu à faire, s'ils vouloient être vrais; mais ce sage retour d'un des plus excellents génies de l'ancienne Rome, ne sera pas imité, du moins par le grand nombre : et quand il le seroit, pourquoi employer tant de temps et de soins à enseigner et à apprendre des choses qu'il faut ensuite oublier? Ne seroit-on pas tenté de croire qu'il y a connivence entre l'institution et la morale, si l'on n'étoit pas certain d'ailleurs que le vice est inhérent au systême, et non à ceux qui le suivent dans l'enseignement?

Soit habitude, soit respect pour l'ancienneté de ce systême, les Moralistes se contentent de le combattre dans ses conséquences; mais, comme nous l'avons déjà dit, c'est au principe qu'il faut s'attaquer; c'est lui qu'il faut réformer, et les conséquences disparoîtront. A quoi aboutissent tant de déclamations contre les mœurs, si l'on néglige les seuls instants favorables pour former le cœur à la morale? Il vaudroit peut-être mieux essayer de le rendre vertueux, que de perdre ses peines à lui reprocher sa corruption.



ARTICLE XVII.

De l'Éducation.

§. 2.

JE divise les passions de l'homme en deux classes, que je nomme, les unes propres et immédiates; et les autres, accidentelles ou médiates. Les premières sont un résultat de l'organisation, ou de ce que vulgairement on appelle tempérament. Les secondes naissent à l'occasion des impressions qui nous viennent du dehors; et lorsque ces impressions sont fortes, soit à raison de la puissance de l'agent, soit à raison de la foiblesse de celui qui souffre l'action, elles n'exercent pas moins d'empire sur le cœur, que les passions naturelles, dont elles ne diffèrent quelquefois que par la durée. Les gens oisifs sont sujets à une troisième espèce de passions, qu'on pourroit appeller factices. Elles sont formées de l'assemblage de quelques velléités éparses dans le naturel, et du souvenir vrai ou falsifié de quelques impressions antécédemment reçues, ou des débris de plusieurs impressions dont les traces se r'ouvrent par le secours de l'imagination qui ajoute fantastiquement à l'objet qui les excite

les qualités qui lui manquent pour plaire ou pour affliger.

Je vois dans tous ces cas l'homme mu par des passions; je conçois que par l'usage qu'il fera de ces passions, elles mériteront la dénomination d'honnêtes ou de déshonnêtes, et le seront en effet; mais je ne vois rien là qui me résolve la question du naturel vertueux ou vicieux; rien qui me démontre que l'homme naît méchant et corrompu, dans l'ordre physique s'entend; et je suis charmé de ne point rencontrer cette maudite démonstration qui répugneroit infiniment à l'estime mêlée de tendresse que je me ressens pour mes semblables, de quelque couleur qu'ils soient.

Cependant je vois le mal sourdre de tous côtés; le meurtre, le vol, le poison, la calomnie que j'aurois dû placer la première; la séduction, la violence, la fourbe et l'hypocrisie, la confiance trompée, la simplicité flétrie par le ridicule, l'impiété dont se décore un fat ignorant; tous ces effets d'une volonté corrompue ne me permettent pas de douter qu'il y a de la corruption; mais sa cause est toujours un mystère pour moi. En vain j'analyse le cerveau d'un scélérat, et celui d'un homme de bien; l'examen des humeurs me donnera bien quelques notions des qualités physiques de ces deux individus, comme la force ou la foiblesse, &c.

mais les causes qui agissent sur la volonté, cet être moral dont les effets sont souvent si funestes dans le monde physique, ces causes, dis-je, où les découvrir? Les fibres d'un scélérat ne sont pas couchées dans une direction opposée à celles de l'homme vertueux. Qui donc les a déterminés, celui-là à devenir l'objet de l'exécration, celui-ci, de la vénération publiques? J'ignorois comment tout cela se faisoit, mais je ne pouvois me dissimuler que les choses n'arrivassent ainsi; et j'avois besoin de toute ma raison pour affoiblir en moi certains mouvements de misanthropie, dont je ne pouvois me défendre. Sans craindre absolument la fin, j'ai toujours fait un très-grand cas de la prolongation de la vie, et c'est, à mon gré, un bien qui devient plus précieux à mesure qu'on en a plus d'usage. Voyageant donc, et presque toujours seul, je ne rencontrois guère de figure humaine sans me dire tout bas, si pourtant cet homme étoit né avec des dispositions assassines, et qu'avec ce penchant cruel il fût encore plus fort que moi? ....

J'étois dans cette perplexité, quand j'arrivai dans la Principauté de Galles, où les merveilles que j'entendis raconter d'un Curé du Flintshire, me firent naître l'envie de le voir. Je ne l'eus pas plutôt abordé, que je lui proposai mon problême de la corruption à résoudre. Oh! oh! me dit-il, êtes-vous

Théologien ? — Hélas ! non. — Cela étant, nous ne parlerons point du péché originel, par le moyen duquel tous les hommes naissent pécheurs. — Je sais cela; mais je pense qu'on peut naître pécheur, sans vivre et mourir frippon. — Assurément; mais il arrive si souvent que la disposition au mal est fomentée par l'éducation et par l'exemple, qui est une éducation permanente, qu'il n'est pas étonnant qu'un très-grand nombre d'hommes soient de très-malhonnêtes gens. – Monsieur le Curé, je suis ravi de trouver un homme de mon opinion. Vous aimez vos semblables, vous croyez qu'ils entrent bons au monde, mais qu'ils peuvent y devenir méchants : si cela est, il ne paroît pas impossible de les retenir dans leurs premières dispositions, et je suis persuadé qu'aimant votre profession, vous vous êtes occupé des moyens qui y peuvent contribuer : daignez me faire part de ce que l'expérience vous a appris sur cet important objet; car je ne voyage que pour m'instruire.

Le Curé reprit la parole, et dit : Quand je m'établis dans le Flintshire, je trouvai que les hommes y ressembloient à ceux d'ailleurs; c'est-à-dire, qu'ils étoient aussi corrompus qu'on peut l'être à cinquante lieues de la capitale; mais ce qui fixa le plus mon attention, c'est que je crus retrouver tous les types de leurs vices ou de leurs défauts,

dans l'exemple, dans les premiers éléments de leur éducation, et dans les lectures dont ils s'étoient nourris. La cause découverte, je courus au remède.

Je ne pouvois opposer que l'exemple à la génération actuelle; je m'efforçai de le donner. Je n'ai peut-être pas réussi à faire haïr le vice à des gens qui y avoient croupi; mais je les ai contraints à rougir des actions déshonnêtes. S'ils ne chérissoient pas la vertu, du moins les avois-je amenés à lui rendre les respects qui lui sont dus : les plus corrompus ne lui dénient point un hommage dont la source est dans le cœur. Mes Paroissiens étoient fort adonnés à l'ivrognerie ; un d'eux se cassa la jambe dans la rue, et la commune s'assembla autour de lui : je profitai de l'occasion ; et après avoir secouru le blessé, je prêchai sur l'ivresse : la vue du malheureux, dont le Chirurgien désespéroit, me seconda : on s'enivra moins fréquemment dans la Paroisse. Je n'ai jamais manqué aucun de ces moments heureux, pour moraliser. J'ai parlé en Chaire, des dangers des liqueurs fortes, de la vapeur du charbon, et de tous les sujets qui peuvent intéresser la santé. Ceux de mes discours que des faits ont appuyés, en excitant la confiance de mes Paroissiens, les ont portés à croire également ceux dont la vérité n'étoit point encore confirmée par de funestes expériences. En général, je leur

parle peu de l'enfer, mais je m'efforce de leur faire pratiquer les œuvres qui mènent en Paradis.

Je me suis conduit différemment à l'égard de la jeunesse : il est plus facile de donner des principes, que de corriger ceux qu'on a reçus. Loin de crier aux enfants qu'ils sont nés méchants, je leur ai constamment insinué qu'ils étoient formés pour la vertu ; j'ai tâché qu'ils ignorassent jusqu'au nom du vice, et je me suis plus appliqué à leur faire sentir les suites que pourroient avoir les fautes que je leur voyois commettre, qu'à leur expliquer la nature de ces fautes : ayant même l'attention, lorsqu'ils agissoient par ignorance, de me contenter de leur faire goûter le bien opposé au mal qu'ils avoient fait. On peut sans doute retenir des enfants par la peinture effrayante du mal ; mais j'ai craint qu'à force de leur rebattre les oreilles du penchant qu'ils y ont, ils ne donnassent, par des conséquences toujours fausses puisque ce sont les passions qui les tirent, dans un systême de prédestination qui peut conduire un héros à faire de grands exploits, et un Particulier à l'assassinat.

Pour remplir mon plan, j'ai écarté des études de la jeunesse tout ce qui pouvoit ajouter aux notions naturelles relativement au mal : ainsi commençant par nos livres saints, je n'ai pas laissé échapper le beau

trait

trait de David, lorsqu'il trouve Saül sans défense, et qu'il respecte ses jours, quoique Saül le persécutât injustement; mais je me suis bien gardé de leur laisser seulement entrevoir la conduite de David avec Urie, avec Betsabée. Je peux citer Judith à de jeunes filles, comme un exemple de courage ; mais je tairai le moyen qu'elle employa pour s'approcher d'Holophernes, et sauver Béthulie : son âge, sa mission la justifient; mais toutes les femmes n'ont pas les mêmes titres pour tenter une pareille entreprise. La ruse et la force s'emploient légitimement contre un ennemi pendant la guerre; mais l'action de Sisara ne peut être autorisée qu'à l'égard d'un Général dont la perte étoit décrétée. Je ne dérobe point à mes Elèves les beaux exemples de sagesse et de courage qu'offrent Salomon et Samson; mais je suis persuadé que dès l'âge le plus tendre, des filles sentent assez l'empire qu'elles auront sur nous, sans leur retracer l'ascendant que prit Dalila sur le vainqueur des Philistins.

C'est principalement dans le Nouveau-Testament que je trouve des points de morale : mépris des richesses, patience, sobriété, compassion, modestie, et, ce qui est l'effort de la vertu, pardon des injures, amour pour ses ennemis; tout ce qui constitue le parfait honnête homme, le Chrétien, en un mot, s'y trouve consigné en caractères d'onction

et de feu. J'aime à faire considérer le Sauveur du monde appellant à lui les plus petits, guérissant également la belle-mère du Prince des Apôtres et le Valet du Centenier idolâtre, et porter sa tolérante bonté jusqu'à dîner chez Simon; mais je tais l'histoire de Magdeleine, dans la crainte que sa seconde vie ne fît moins d'impression que sa première, et je supprime l'absolution de la femme adultère, dans l'appréhension qu'une fille innocente ne m'interrogeât sur la nature de son crime.

J'élague avec plus de soin encore l'histoire profane. Alexandre, vainqueur de Darius, respectant la femme et les filles de ce Prince, devenues ses prisonnières, est un modèle à suivre: ce même Alexandre s'enivrant avec ses Courtisans, et tuant son Favori, brûlant une ville pour satisfaire sa maîtresse, est un monstre qu'il faut détester.

Vous concevez mon plan: je ne permets à mes disciples de lire l'histoire des vices du genre humain, que lorsqu'ils connoissent assez la vertu, pour lui donner la préférence.

Je remerciai le Curé de sa complaisance, et le priai de vouloir bien me permettre de jeter un coup-d'œil sur ses cahiers; ce qu'il m'accorda. Ils étoient tous intitulé *Cours de Morale*. Et les Belles-Lettres? — Vous les trouverez ensuite; c'est par où je finis. Je commence par la morale, parce qu'il faut, selon moi, former le cœur avant l'esprit:

et même avant d'orner celui-ci, j'ai la précaution de lui donner de la rectitude par des éléments de Mathématiques. Je vous avouerai que personne n'admire plus que moi les Poëtes célèbres de la Grèce et de Rome; mais je doute fort qu'ils aient été Maîtres d'Ecole. Ajoutez à cela que par ma méthode, en défendant mes Elèves de la contagion des mauvaises mœurs, je les garantis encore de se laisser séduire par des pensées brillantes, mais fausses, dont les Anciens ne sont point absolument exempts, et dont fourmillent les Modernes.

Que je vous ai d'obligations! dis-je au Curé. Vous m'avez résolu le plus important problême. En reconnoissance, je vous promets de me marier, d'avoir des enfants, et de les élever selon votre méthode. Fasse le Ciel qu'ils ne soient pas ingrats, et que dans vingt ans ils viennent vous remercier! au moins, je le leur recommanderai bien.

ARTICLE XVIII.

Erreur politique.

DES Politiques impies ont avancé qu'il importoit à la tranquillité des Etats, que le peuple fût sot et superstitieux. Si cette maxime absurde et barbare pouvoit trouver son application, ce seroit tout au plus dans quelques Souverainetés tyranniques de l'Afrique ou de l'Asie.

En effet, l'honneur étant le ressort constitutif des Monarchies d'Europe, il seroit impossible que ce mobile des actions de tout genre, ne fût constamment altéré et bientôt détruit chez des hommes, je ne dis pas ignorants, mais disposés à une crédulité aveugle, qui ne feroit pas moins varier les objets de leur soumission, que ceux de leur croyance.

Je voudrois qu'on calculât les révolutions arrivées dans les différents points connus de l'univers, et qu'on les comparât ensuite avec les progrès de l'esprit humain, aux mêmes époques et sous les mêmes points où ces révolutions se sont faites; je suis persuadé qu'il résulteroit de cette opération une preuve convaincante que les malheurs du monde sont toujours en raison d'égalité, avec l'ignorance des hommes.

Quand une fois l'esprit d'un peuple est tourné à la crédulité et à la superstition, il n'est plus nécessaire de créer des objets inouis et de plus en plus merveilleux, pour captiver son attention; il suffit presque toujours de varier sa chimère, et d'y ajouter une dose d'absurdité; et plus l'imposture a d'invraisemblance dans son tout et dans ses détails, plus l'effet en sera marqué, et le succès certain.

La superstition porte avec soi une insatiable avidité pour les choses qui sont hors des limites de l'ordre commun; et celui qui

en est infatué, se trouve continuellement dans la situation d'un homme qui a bien dîné, mais qui est inquiet de son souper. Il sent qu'il peut subsister encore quelques heures sans de grands besoins, mais il prévoit l'instant prochain de l'inanition, et cette crainte excite en lui une faim anticipée sur la disette, qu'il n'éprouve pas encore.

Une société d'hommes de ce caractère ne peut, comme on l'a très-sensément observé, être gouvernée que par la crainte; mais les traits de la crainte, ce terrible mobile qu'emploient les tyrans, ne vont frapper la multitude que pour revenir assaillir le Trône d'où ils sont partis. Comme il n'est point question d'enlever à des principes fixes l'autorité qu'ils ont acquise et le respect dû à leur véracité, mais seulement de nuancer des fantaisies, le tyran ne doit pas se flatter qu'aucun des individus qui respirent ou plutôt qui gémissent sous sa domination, ne l'emportera sur lui en fait d'absurdité. Il faudroit qu'il se supposât l'homme le plus faux et le plus ridicule qui soit sous son hémisphère : ce qui n'est ni agréable, ni vrai peut-être, de supposer.

Au reste on n'a jamais vu une caste d'hommes un peu nombreuse, mais ignorante et crédule, adopter une forme de gouvernement, et s'y soumettre par le mouvement d'une volonté libre. On l'y asservit par le fer

et le feu, ce qui est bien différent : aussi, comme il subsiste, indépendamment des accidents, un germe de liberté dans le cœur de l'homme, lequel fermente sans cesse, et peut-être plus violemment même dans l'état d'esclavage absolu, il n'est pas rare de voir, dans les pays dont nous parlons, l'usurpateur renversé sur les débris encore fumants du Trône qu'il vient d'ensanglanter, et le plus abject des sujets lui ravir à son tour le fruit de ses crimes, avec la vie.

C'est principalement dans les vastes et très-indigents Etats de l'Afrique et de l'Asie que le retour de ces funestes catastrophes est fréquent; et si l'Empire Ottoman commence à être moins orageux qu'il ne l'a été dans les siècles passés, c'est aux premières lueurs du savoir, que le Commerce des nations instruites y a répandues, que la Porte est redevable du calme dont elle jouit.

Mais dès qu'une fois l'esprit de superstition s'est emparé d'un peuple, tous les efforts du Gouvernement sous lequel il vit, ne sauroient parvenir à le détruire; car le Plébéien crédule et ignorant, est dans une perpétuelle défiance sur la conservation de ses préjugés; et plus l'autorité qui l'exhorte à les abandonner, est élevée, plus il est récalcitrant, parce qu'il la soupçonne d'intérêt, et qu'il craint que le changement qu'elle veut apporter dans sa façon de penser, ne soit le prélude d'une

mutation qui altéreroit ce qu'il regarde comme son bonheur dans l'ordre physique. La Puissance souveraine n'a d'autre ressource alors que d'ouvrir ses portes aux étrangers, de les engager par un bon accueil à séjourner dans ses Etats, et d'exciter dans ses propres sujets la curiosité et la cupidité, qui sont les motifs déterminants des longs voyages.

De cette conduite politique il résultera deux effets qui, agissant par des voies diverses, concoureront au même point; à la destruction du préjugé. Le peuple inepte, et qu'une cuirasse d'ignorance rend impénétrable aux traits du raisonnement, n'en est pas moins susceptible d'une sorte de pudeur. Il n'osera se livrer à certaines pratiques extravagantes, aux yeux malins de l'étranger, dont le rire amer et satyrique agit plus efficacement que les démonstrations, parce qu'il humilie, et que le plus grand nombre des hommes sont faits de manière, que la crainte du ridicule l'emporte toujours sur le respect qu'exigent les objets fantastiques de leur crédulité.

Le type d'un usage qui n'est plus pratiqué, s'affoiblit dans la mémoire, et s'en efface bientôt. Tout ce qui favorise la paresse de l'homme, tout ce qui rompt les entraves qui l'asservissent, trouve en lui un facile accès. Ce n'est point par conviction que le peuple agit; il vivoit par habitude dans l'erreur, et il ne

demeure attaché à la vérité que par ce motif, qui est le modérateur de toutes ses actions.

La guérison des préjugés s'opère d'une autre façon dans les voyages; et il n'est pas absolument nécessaire que celui qui fréquente les pays étrangers soit un parfait Logicien, pour trouver dans les pratiques superstitieuses des autres peuples, des arguments de comparaison qui réduisent les siennes propres à l'absurde.

Le premier et le grand principe de chaque sectaire, le plus puissant de ses motifs de crédibilité, porte sur la fausseté et la vanité des motifs qui fondent les opinions différentes de la sienne. Plus les systêmes sont rapprochés, plus il y a de connexion entr'eux, et plus ils lui inspirent d'horreur et de mépris; la pitié n'étant réservée que pour des cultes trop disparates, pour pouvoir jamais s'allier : telle est la prudence des Prêtres dans toutes les fausses Religions. On doit présumer qu'un homme dans ces dispositions, n'a pas besoin d'une observation fort pénible, pour saisir le foible des motifs qui fondent les usages qu'il voit pratiquer, et le ridicule du cérémonial qui y est attaché. Il étoit déjà intimement prévenu de leur extravagance : ce qu'il en voit par ses propres yeux, achève de le convaincre; et si par hasard quelque point l'arrêtoit, et qu'il fût as-

sez impie pour oser se sentir mu de respect à l'occasion de certain mystère ou de la pompe qui l'environne, ses premiers enseignements, le reproche de sa conscience et les arguments viendroient bientôt le tirer du doute, et il ne seroit pas singulier qu'il fît hommage à sa raison, d'un triomphe qu'il ne devroit qu'à sa superstitieuse ignorance.

Les premiers combats affermiront le dévot de Sommonocondom; l'esprit de comparaison s'emparera de lui dans les secondes disputes; il ne sortira pas des troisièmes, sans tomber dans le scepticisme. S'il est un sot, il demeurera dans l'état de confusion, où tous les objets sont louches; s'il a du génie, il est sur le grand chemin qui conduit à la vérité; mais toujours son opinion éprouvera une mutation défavorable aux préjugés qui captoient précédemment son imagination.

Rien n'est plus cher à l'homme que ses opinions; il y sacrifie son bonheur et souvent sa vie, ce qui est le comble de l'opiniâtreté, lorsqu'elles sont fausses, puisque la mort détruit tout ce qui pouvoit intéresser l'individu à les soutenir, et le plaisir qui lui en revenoit. Cependant, pour effacer les traces reçues dès l'enfance, d'une croyance nationale, et que trente ans d'exhortations, d'enseignements et de pratique ont constamment approfondies, il ne faut quelquefois qu'un trait de ridicule, lâché au hasard peut-être, ou

qu'un instant de lumière pendant lequel l'absurdité d'une cérémonie étrangère aura frappé. Mais si la destruction du préjugé religieux dépend de circonstances aussi légères, que sera-ce de l'opinion politique, chez les hommes ainsi disposés à suivre le vent de toute Doctrine ? Quelque sacrée que soit la source du pouvoir civil, la notion d'indépendance en affoiblira l'estime, et les devoirs qu'il exige, n'occuperont que le second rang dans l'ordre de la conscience. Si un usurpateur ou un factieux qui en veut à l'ordre établi, forme le dessein de changer le systême actuel, il lui suffira de substituer le paralogisme aux principes, et d'avancer quelques paradoxes sur la liberté. Toutes les girouettes de la superstition se fixeront vers le phantôme. Le peuple ne verra plus dans son ancienne constitution que d'énormes abus, qui seront tous corrigés par la nouvelle, et quoique dans une multitude immense d'hommes qui le composent, il n'y en ait qu'un très-petit nombre en état de juger, tous assureront que les avantages du dernier plan sont des objets démontrés. On n'a presque jamais disputé sur les premières vérités, ou sur les choses substantiellement vraies : aussi ces choses sont-elles aussi indifférentes que si elles n'existoient pas, pour la plupart des hommes ; mais ils sont tout de feu pour un paradoxe métaphysique ou politique. Il

est si beau de s'égorger pour ce qu'on n'entend pas ! On croiroit qu'après une sanglante défaite, le parti vaincu avoueroit que la vérité est du côté des vainqueurs : point du tout. L'esprit humain a bien plus de ressources. Protection divine ! s'écrie-t-on d'un côté. Punition divine, disent tout bas les battus. Les chefs savent bien qu'en penser; mais on ne dit pas tout ce qu'on pense; et le calcul des forces et de la conduite pourroit bien réduire à zéro, tout ce que la fourbe voit de surnaturel dans de pareils événements.

Il faut plus que des probabilités pour ébranler un peuple éclairé; il pèse ses pratiques actuelles et les avantages de son régime présent, avec non seulement ce qu'on lui promet, mais avec la certitude et la possibilité même de ce qui lui est promis. Certain qu'il n'y a point de systéme qui n'ait ses inconvénients, il ne se dissimule pas ceux qui se rencontrent dans les deux objets de son examen ; mais ce qui exige de sa part la plus scrupuleuse attention, c'est de comparer le bonheur tel quel, dont il jouit présentement, sous un régime qui n'est pas exempt d'imperfections, avec la situation où il se trouveroit, si le vaste projet d'un bonheur complet venoit à échouer par quelque revers inattendu, mais toujours très-possible. Le sage, quand il conclut sur une affaire ma-

jeure, calcule les probabilités, et ne croit pas se rendre ridicule en faisant entrer dans son compte, des dangers qui semblent ne devoir jamais arriver. Sa timidité, ou, si l'on veut, sa pusillanimité, vient de l'expérience. Il est convaincu que le succès des plus hautes entreprises dépend des plus frèles moyens, que le ressort moteur du plus célèbre événement est presque toujours inconnu à cause de sa petitesse, et qu'un grain de sable introduit dans le soulier d'un soldat du premier rang, peut devenir la principale cause de la perte d'une bataille.

Au reste, quand je parle d'un peuple éclairé, je ne prétends pas parler d'une nation où tous les individus soient savants, depuis le Prince jusqu'au dernier Plébéien; il suffit qu'il s'y trouve un certain nombre de gens instruits, qui aient de l'esprit et sur-tout du bon-sens. L'esprit peut faire le charme de la vie : il en peut faire aussi le supplice. Le bon-sens a le bonheur solide pour objet, et il atteint son but sans éclat, mais infailliblement.

Les facultés humaines, de quelqu'ordre qu'elles soient, gagnent de proche en proche, comme les maladies se communiquent par la circulation de l'air. Le Porte-faix jouit du bien et souffre le mal, sans être en état d'approfondir ce qui produit ces effets divers. Mais si dans la graduation des différentes conditions qui se trouvent entre le Souverain

et lui, il existe une masse de lumières, les rayons divergents de cette masse, poussés du centre à la circonférence de chaque espèce d'hémisphère, l'éclaireront assez pour lui faire connoître que s'il n'est pas précisément bien, il courroit risque d'être encore plus mal, s'il vouloit tenter de sortir de l'ordre. Pourquoi ce mal? pourquoi ce danger d'un plus grand mal encore? Il n'en sait rien. Ces résultats dépendent de trop de combinaisons; il sait seulement que des gens mieux instruits que lui, le savent; et que s'ils ne font point augmenter la félicité publique, ou cesser ce qui y est opposé, c'est qu'ils ne le veulent ou ne le peuvent pas pour des considérations très-graves. Réduit par sa condition à être simple imitateur, il s'agite, ou demeure en repos, selon qu'il remarque que ceux qui sont et doivent être ses oracles, sont dans l'action ou dans la tranquillité.

On peut donc s'assurer en politique que, tant que les personnes dont la conduite et les actions servent de modèle à la multitude, seront soumises aux loix, le surplus de la nation y sera soumis aussi. L'Histoire peut bien nous apprendre qu'on a vu des Bouchers et autres gens de cette trempe à la tête de factions; quand on lit ces faits dans l'Histoire, on doit être persuadé que l'impulsion venoit de plus haut, et que c'étoient des machines dont le mouvement étoit dirigé par quel-

qu'un qui tenoit en main la barre de direction.

Lorsque la superstition forme le caractère d'un peuple, il suffit que l'intérêt ou même la fantaisie remue les passions d'un seul homme, de ceux que je regarde comme modèles. Comme l'ignorance est à-peu-près égale dans tous les ordres, et partant l'inquiétude et l'avidité des choses nouvelles, l'enthousiasme saisit alors toutes les têtes ; on s'arme sans savoir pourquoi, sinon que c'est un changement dont il s'agit; et dans cette multitude de fanatiques, celui qui demanderoit le temps de réfléchir avant d'agir, passeroit pour un fou, si on ne lui faisoit pas l'affront de le regarder comme un traître.

Le grand Lama étoit obligé autrefois de paroître tous les jours en public, et d'y rester pendant un certain espace de temps. Si dans cet intervalle assez long, il ne donnoit aucun signe de mouvement, le peuple imitateur s'en retournoit tranquillement à ses occupations ordinaires; mais s'il lui arrivoit de laisser échapper le moindre geste, l'alarme étoit générale, et malheur à ceux que la superstition pouvoit regarder comme les causes des calamités, qu'elle croyoit avoir à redouter. Rien n'étoit sacré: on commençoit par s'égorger, sauf à s'expliquer ensuite et à considérer si la crainte étoit, ou non, fondée. Il y avoit toujours quelqu'ambitieux tout prêt,

lequel ensuite d'un froid examen, se mettoit à la tête des plus forts, et usurpoit la puissance civile, pour en jouir jusqu'à ce qu'une émeute subséquente lui donnât un successeur.

Chaque classe, chaque société et même chaque famille a son Lama, dont le mouvement incline tous les mouvements particuliers de ceux qui la composent. Aujourd'hui on se contente, dans le pays dont nous venons de parler, d'exposer aux regards du peuple une Couronne dont la richesse frappe les yeux, et dont l'immobilité fixe la tranquillité de cette imbécille multitude.

Ce seroit un travail inutile de prouver par raisonnement ce que nous disons ici, puisque la vérité de ce sentiment résulte d'un fait évident : à mesure que les hommes sont plus éclairés, les révolutions, sur-tout celles dont les catastrophes sont sanglantes, deviennent plus rares. J'ose mettre encore en fait que des Souverains qui feindroient d'autoriser un massacre tel que celui de la S. Barthelemi ou des Vêpres siciliennes, ne trouveroient point de complices; et que venant au point de s'oublier assez pour les ordonner, ils seroient ou mal exécutés, ou ne le seroient point du tout. Ces sortes de désobéissances, au reste, feroient l'éloge de l'humanité.

On ne concluera pas de ce que j'ai dit, qu'un peuple ignorant est sans vertu : ce se-

roit aller trop loin ; je soutiens seulement que la superstition que cause l'ignorance, peut recevoir l'impression du vice beaucoup plus facilement, que la fermeté qui naît de la Philosophie, même du doute modeste. Il n'est pas sans exemple qu'une multitude d'hommes, tous vertueux dans l'ordre civil, se soit portée aux plus grands crimes, quand l'enthousiasme les a réunis. Tel égorge son frère de sang-froid dans une sédition excitée par la superstition, qui sauveroit son ennemi personnel dans une guerre motivée sur l'intérêt ou l'honneur de sa nation.

On n'en inférera pas non plus que j'entende qu'il suffise à un Etat d'avoir un certain nombre d'hommes éclairés, tandis que le surplus seroit dans une ignorance profonde. Il faut que celui qui est placé au dernier rang, sache et connoisse assez, pour sentir et comprendre que dans les rangs intermédiaires, il y a des gens qui voient le ressort, et qui sont assez instruits pour juger s'il faut accélérer ou en retarder la vîtesse, continuer ou changer sa direction; il faut qu'il sache en un mot qu'il n'en sait pas assez pour prononcer; et que si la machine ne va pas justement aussi bien qu'elle pourroit aller, il en augmenteroit le désordre, et en causeroit même la destruction totale, s'il osoit y mettre la main.

L'existence d'une République telle que Platon l'imagina, est sans doute une chimère;

un peuple nombreux ne sera jamais composé uniquement de Philosophes. Cela n'empêche pas qu'on ne puisse soutenir que plus 'il y aura de Philosophie dans une nation, plus elle sera tranquille. La Philosophie incline doucement les hommes au bonheur, les met en état de sentir ce qui le constitue; et c'est la tranquillité. De nombreuses classes de Philosophes adopteront à coup sûr des opinions très-diverses; et parmi ces opinions, il n'est pas moins certain qu'il y en aura d'impertinentes. Ceux qui les soutiendront mettront bien de la vivacité, de la brusquerie, de l'emportement même dans leur défense; mais ils ne s'armeront point : ils inviteront bien les autres hommes à penser comme eux, mais ils ne les égorgeront pas, parce que leur gloire ne se borne point à affoiblir le parti contraire, mais à grossir le leur. Dans quelques écarts que donne la raison du Philosophe, comme au sein de l'erreur même, la vérité est son but, c'est à la persuasion qu'il s'attache, et cette nécessité de persuader, l'éloigne des voies rigoureuses. Il appellera sot celui qui dispute contre lui; mais il flattera celui qu'il entreprendra d'instruire. En un mot, les créateurs des différents systêmes de Philosophie n'ont point été des chefs de brigands : les chefs de sectes tant soit peu nombreuses, ont inondé la terre de sang. Si Luther et Calvin, et les Hérésiarques de tous

les temps eussent trouvé des peuples instruits, les prétendues réformes ne se seroient point faites, ou n'auroient agité que les cabinets politiques. Les questions de la prédestination, du libre arbitre, de l'impanation et autres de cette nature, si elles sont solubles, ne le sont que par écrit ; et vingt mille coups de canons qui renversent soixante mille hommes, ne forment pas la plus imparfaite démonstration. Lorsque des millions d'hommes s'entr'égorgeoient dans le Brabant, dans l'Allemagne, dans la France et ailleurs, pour se procurer ou pour s'interdire la lecture de la Bible, il eût été raisonnable, ce me semble, de faire retirer de part et d'autre ceux qui, ne sachant pas lire, combattoient pour la chimère.

D'après ce que je viens d'exposer, on ne sera pas surpris du conseil qu'un Philosophe donna autrefois au Roi de Boutan, qui lui fit l'honneur de le consulter sur les moyens de rendre tranquilles et heureuses quelques-unes de ses Provinces, turbulentes et pauvres. Instruisez-les, dit-il. On y députa des sages et un grand nombre de Maîtres d'Ecole très-instruits, bien payés et sur-tout bien protégés. Ces Maîtres indépendants du peuple, choisis dans une classe plus relevée, en furent d'abord respectés ; ils firent du bien, donnèrent de bons avis, et ils obtinrent la confiance. Les Bonzes prêchèrent fréquem-

ment sur les devoirs de la vie civile; les sages écrivirent sur tous les points de l'Agriculture, du Commerce, &c. Les peuples devinrent en effet heureux, parce qu'ils furent appliqués et tranquilles. Plus un peuple a de physique, moins il s'enivre; il est moins paresseux, à mesure qu'il connoît l'avantage du travail; et plus il sait se procurer de plaisirs honnêtes, moins il a de vices, &c. &c. &c.

ARTICLE XIX.

LETTRE du Radoteur à l'Auteur du Journal de Politique et de Littérature.

D'Amsterdam, le 10 Novembre 1775.

VOUS êtes exigeant, Monsieur; je vous aimois sans contrainte, et vous m'en faites un devoir, en m'honorant du titre de *Confrère* (a). Je vous avoue que je ne croyois pas qu'il fût suffisant de distribuer un Ouvrage par cahier, pour parvenir au rang de Journaliste : ce nom me paroissoit réservé aux Juges du champ, et j'entre à peine en lice. Vous me détrompez bien agréablement ; et il sera toujours flatteur pour moi d'avoir

(a) Journal de Politique & de Littérature, &c. &c. &c. du 15 Octobre 1775.

été admis, sans brigues, sans y penser même, au nombre de ces Savants dont les décisions fixeront celles de la postérité. Votre amitié pour moi ne vous en a-t-elle point imposé? Me croyez-vous susceptible, à mon âge, de prendre l'esprit du Corps?

Je serois peut-être plus sensible aux avantages que vous me procurez, si j'avois à me venger de quelqu'un; mais une heureuse obscurité m'a jusqu'ici dérobé aux traits de l'envie : et qui oseroit me provoquer, à présent que je suis armé Chevalier?

Par l'épithète d'*intolérant* que vous avez ajouté au beau nom de Confrère, vous ne prétendez pas assurément éprouver le courage de votre Novice. M'auriez-vous pris pour un familier de l'*Inquisition*, ou de *l'Economie*, que vous ne détestez pas moins? Non, sans doute. Il ne s'agit là que d'un surnom, qui dépend du choix ou du caprice du parrein. Tel qu'il est, je l'adopte, et vous supplie d'en donner un au Confrère Turpin : tâchez seulement qu'il soit plus analogue au caractère.

Je n'ai pas cru devoir me fâcher non plus d'une prétendue épigramme qui se trouve à la fin de mon inauguration, dans votre Journal. Des malins dont votre pays abonde, m'ont voulu faire prendre la mouche; mais je leur ai répondu : *Extat adhuc nemo saucius ore meo*; ma bouche n'a encore blessé

personne, et je ne commencerai pas par mon ami. D'ailleurs ce que vous prenez pour une épigramme, n'en est point une : ce n'est que le refrein d'une chanson âgée de plus de soixante ans :

Je sais bien une chose,
Mais
Je ne la dirai pas.

Mon Confrère a trop d'esprit pour n'avoir point entendu l'épigraphe de mon Livre ; j'y veux dire des choses, et non des mots ; et si j'étois tombé dans l'erreur sur des principes ou sur des conséquences, il est trop charitable pour ne m'en avoir point averti ; mais en secret et conformément aux loix de la confraternité.

Ne perdons point de vue, mon Confrère, ce qui arriva à celui des enfants de Noé, qui plaisanta sur la situation où le Patriarche s'étoit endormi. Essayons de nous corriger, et couvrons les fautes de nos frères, afin d'éviter la malédiction. Un Ordre aussi peu nombreux que celui des Journalistes, ne devroit pas être agité sans relâche par une guerre intestine. Nous ressemblons aux Juifs qui s'entr'égorgeoient pendant le siège de Jérusalem par Titus : j'ai rougi plusieurs fois, même avant mon agrégation, de ces combats indiscrets que nous nous livrons en présence de l'ennemi. Que n'imitons-nous plu-

tôt ces vagabonds qu'on appelle Bohëmes : si le champ de l'étranger est pour eux un pays de conquête, jamais l'union et la fidélité ne sont altérées dans l'intérieur de leur société.

Le Public, et sur-tout le Public auteur, est assez attentif à nos sottises; il est plus qu'inutile de le prévenir : c'est travailler à détruire l'idée d'infaillibilité qu'il doit avoir de nous : c'est au moins faire soupçonner nos jugements. Quelle foi pourra-t-on ajouter désormais à ce que M. de la Harpe et vous, direz des Ouvrages des autres, après ce que vous venez de dire de vous-mêmes? Etes-vous donc persuadés qu'on ne vous croira ni l'un ni l'autre? Vous auriez peut-être mieux réussi, en faisant réciproquement votre éloge.

Tel est l'esprit de ce Public, et vous deviez le connoître. Aviez-vous des motifs de ressentiment? il falloit les étouffer, ou bien se donner quelques gourmades, et finir. Par votre éclat, vous gâtez tout. Les suffrages du Public sont souvent l'effet de ses doutes : et vous les avez levés. Je vois arriver le moment où la profession de Journaliste sera une profession stérile, méprisable même. On se lassera à la fin de la petite supercherie dont vous usez pour donner de vos nouvelles, sous prétexte d'instruire de ce qui se passe dans l'Europe et sur le Parnasse : et il faut convenir qu'un Danois ou un Russe doit être pi-

qué au vif, lorsque vous le faites sauter inopinément de l'affaire importante de Boston à celles de M.es Linguet et de la Harpe; lorsqu'au lieu de l'analyse de quelque bon Ouvrage qu'il voudroit connoître, vous lui donnez l'histoire de deux hommes qu'il ne connoîtra jamais. Avez-vous donc conçu le dessein de faire éternellement voyager vos Lecteurs dans les terres australes ?

Devenu le Confrère de M. de la Harpe et le vôtre, je ne veux point vous juger; je souhaiterois seulement vous concilier. Vous avez tous deux de l'esprit : c'est une raison pour être amis ; et le plus ou le moins ne doit point faire un obstacle. Je veux que la faveur ait part au triomphe académique de votre adversaire : mais vous ne deviez pas le lui envier, ce triomphe, puisque, selon vous, les aigles de votre Littérature le dédaignent. Le célèbre Voltaire a échoué dans cette carrière : il semble que c'en est assez pour consoler la vanité des vaincus. Et puis ne savez-vous pas que les hommes se décident par un sentiment qui ne dépend de personne, pas même de celui qu'il anime. Enfin M. de la Harpe avoit pour lui les suffrages d'une Compagnie dont les décisions sont toujours respectables, soit qu'elle accorde, ou qu'elle refuse.

A l'égard de M. de la Harpe, je suis fâché de voir qu'il ressemble aux aveugles de

l'Evangile, et qu'il soit tombé dans le gouffre de l'égoïsme, en voulant vous aider à en sortir. Voilà ce qui arrive quand on s'enflamme pour des misères.

Cessez donc un scandale, dont j'ai peine moi-même à me garantir; cessez, vous dis je, il est temps : sinon tout l'état périodique va être en combustion. Las déjà de vous dire des injures, vous en dites aux autres : vous vous reprochez comme un outrage de ressembler à M. Fréron. Avez-vous donc oublié la fable de l'Ecrevisse et sa fille ?

J'ai souhaité cent fois d'être à Paris pour pacifier vos troubles : mon grand âge ne me permet pas d'y aller; mais j'imagine que tout ce que nous sommes de Journalistes en France, en Angleterre et en Hollande, pourrions nous réunir mardi-gras prochain à Bruxelles, pour y dîner ensemble. Les haines littéraires ne tiennent point contre un dîner, et vous n'aurez pas trinqué six fois, M. de la Harpe et vous, que tout sera concilié. Sans le vin, les Maquignons ne seroient jamais d'accord.

Votre querelle terminée, il faudra s'occuper de la paix générale; et pour la rendre perpétuelle, j'estime qu'il convient de faire prononcer solemnellement, par chaque Membre du Corps, ce pacte irrévocable à jamais :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

J'ai l'honneur d'être, mon cher Confrère, &c.

LE RADOTEUR.

ARTICLE XX.

La Confession du Marquis de P....

Je ne suis plus dans ces temps orageux,
Où de la chair le Démon indocile,
Usant sur moi d'un droit victorieux,
Asservissoit ma nature fragile.
Tyrannisé par l'empire des sens,
J'ai payé cher l'avantage d'être homme.
Plus reposé, je vois que les tourmens
De mes plaisirs ont surpassé la somme.
Libre de corps, mais esclave d'esprit,
Je n'aime plus, et personne ne m'aime.
Je bâille en l'air, j'arpente mon réduit,
Et tristement je cause avec moi-même,
En maudissant ma sécheresse extrême.
Les jeunes gens me trouvent ennuyeux,
Et leur gaieté ne me fait plus d'envie.
Ils sont bruyants, sujets à la manie,
Et je gémis d'avoir été comme eux.
Triste jouet de l'humaine folie,
Dès que je veux réfléchir sur ma vie,
Je me déteste et je me sens honteux.
J'étois hautain, persiffleur, petit-maître,
Et je cédois à mon premier desir;
Je m'empressois à tuer le plaisir,
Sûr qu'à l'instant je le verrois renaître;
Je répondois avant que d'écouter,

Je décidois de tout à l'aventure,
Je disputois, j'aimois à me vanter,
Et j'étois fat par art et par nature;
J'étois toujours duppe sans m'en douter,
Et j'étalois sottement ma figure.
De mes travers fidèle admirateur,
Au moindre mot j'exhalois ma colère:
Chaque incident me donnoit de l'humeur;
Et confiant dans mes talents pour plaire,
Je me croyois capable de tout faire.
Une beauté, pour de vils intérêts,
Me prodiguoit ses trompeuses caresses:
Je m'épuisois auprès de ses attraits,
En m'excédant d'amour et de largesses.
Sans m'occuper ni de biens ni d'honneurs,
Je me livrois à ses desirs avides;
Et quand j'ouvris les yeux sur mes erreurs,
Où j'avois eu trente Compétiteurs,
Mon cœur, ma tête et ma bourse étoient vuides.
L'ambition vint remplacer l'amour,
Et ranimer les ressorts de mon ame;
Je projetai d'intriguer à la Cour,
Et j'y parvins par une honteuse trame.
J'y vis bientôt la noire trahison
A la vertu n'opposer que la brigue,
Pour l'immoler à l'odieux soupçon
Que fomentoient la bassesse et l'intrigue.
De ces noirceurs mon cœur fut révolté:
De l'impudence abjurant l'étiquette,
Et trop heureux d'avoir ma liberté,

Je me crus propre à goûter la retraite.
A la morale espérant me former,
Des Livres saints je pris la quintessence;
Je m'ennuyai de la haute science
Que leur format me parut renfermer;
Je les crus beaux, mais mon indépendance
A leur rigueur ne put s'accoutumer.
Je me remis dans le torrent du monde,
Et le Spectacle amusa mes loisirs;
Mais les travers dont le Théatre abonde,
Mirent bientôt un terme à mes plaisirs.
Je fus tenté d'un ménage champêtre,
Et près Paris je pris une maison;
Je me piquai d'y chanter sous le hêtre
Près de Philis en nouveau Coridon;
Mais j'étois neuf dans l'art de me connoître.
L'ennui sur moi distilla son poison;
Je fus forcé bientôt de reparoître,
Sans oser même en dire la raison.
Tantôt modeste et tantôt petit-maître,
Par le hasard j'étois toujours conduit;
Je balançois ce que je voulois être,
Sans consulter mon cœur ni mon esprit.
Je contractai le goût de la Musique;
J'en fus guéri par les Musiciens.
La même ardeur me prit pour la Physique,
Et j'employai mes moments à des riens.
Je m'enflammai pour une femme honnête;
Je fis brûler vainement mon encens;
Et trop heureux de conserver ma tête,
Je ne perdis que mes soins et mon temps.

Je cultivai les Nymphes de Cythère :
Le changement piqua d'abord mon goût ;
Je n'y puisai qu'un souvenir amère ;
Et sans vouloir ni revanche ni tout,
J'employai l'art d'un cuisant ministère.
Un uniforme est un passe-par-tout :
J'acceptai donc un Emploi militaire,
Et je ne pus l'exercer jusqu'au bout.
La table alors prit sur moi de l'empire ;
Boire et manger partagèrent mon temps ;
Mon estomac ne pouvoit y suffire,
Et j'essuyai de fâcheux accidents.
Tyrannisé par un nouveau caprice,
Le jeu devint mon occupation ;
Pour mon malheur j'étois riche et novice.
L'on fomenta mon indiscrétion ;
Je payai cher la secrète avarice,
Qui nourrissoit ma folle passion.
Pour endormir ma frivole inconstance,
La chasse vint m'obséder à son tour ;
Dans les forêts je courois nuit et jour ;
Je m'excédai pour faire la dépense
Dont se piquoient les Seigneurs de la Cour,
Et j'empruntois à des gens de finance,
Sur qui souvent j'atachois en retour
Des traits mordants et pleins d'insuffisance.
Je me jetai dans le bal et la danse
Avec fureur ; j'y consumai les nuits :
Faute de soins, de mon intempérance
Des maux aigus furent bientôt les fruits.
Je me piquai d'aimer l'Architecture ;

Pour m'y former, je voulus voyager.
Trois mois après, le goût de la Peinture,
Sans nul objet, me fit encore changer.
J'aimai les fleurs, et fis un potager.
Je cultivai l'Histoire Naturelle :
Les papillons, les mouches, les oiseaux,
Le coquillage et toute la sequelle,
Vinrent en foule assiéger ma cervelle.
J'y renonçai pour avoir des métaux,
Des vis-à-vis d'une mode nouvelle,
De beaux habits, des chiens et des chevaux.
Des doctes sœurs je devins idolâtre;
Et subjugué par la fureur des vers,
Avec grands frais je fis faire un théâtre,
Où j'ânonnois en jouant de travers.
Pour signaler l'effort de mon génie,
Dans l'hypocrène on me vit absorbé;
Je fis un *Drame*, et j'eus la fantaisie
De devenir Auteur, et même Abbé.
Prenant toujours mon caprice pour règle,
En insensé je prodiguai mon bien :
Un bon parent me légua tout le sien ;
Mais un escroc vint fondre comme un aigle
Sur mon château, qui fut réduit à rien,
Par les secours d'un bon Praticien.
De nos Seigneurs telle est la fantaisie;
Leur grande affaire est de se fuir toujours:
Courir, errer, est une frénésie
Qui sert de base à l'emploi de leurs jours.
Se captiver en bonne compagnie,
Et s'observer dans l'air, dans le discours,

Est un tourment dont le poids les ennuie;
A leurs défauts, à leur impéritie,
Ils aiment mieux donner un libre cours.
Effleurer tout est pour eux une gloire,
Et décider flatte leur vanité.
Un plat encens aisément leur fait croire
Que les talents suivent la dignité,
Et que l'on croit à leur capacité.
Sur ces abus mon ame est éclairée;
Je ne vis plus ni ne pense au hasard;
J'ai retrouvé ma raison égarée;
Mais ce bienfait m'est accordé trop tard.
J'ai parcouru mon cercle d'inconstance,
Sans m'appliquer ni jamais rien prévoir;
Mais aujourd'hui, vieux et sans opulence,
Je ne suis plus qu'un lugubre miroir,
Où tristement l'œil dessillé peut voir
Mon ridicule et mon insuffisance.
Ce tableau vrai me met au désespoir.
Près de mon feu je rêve, je végette,
Et par l'ennui je me sens abattu;
Au moindre mal mon ame est inquiette,
Et mon esprit sans cesse est combattu.
Foible et tremblant, à la mort qui me guette
Je tâche en vain d'opposer la vertu.
Je suis resté sans ami et sans femme;
Aucun parent ne vient m'entretenir.
Quand je suis seul, je trouve dans mon ame
Un vuide affreux que rien ne peut remplir.
A m'appliquer je n'ai nulle aptitude,
Et je ne puis être un quart d'heure assis;

Je vais, je viens; et dans ma solitude,
De ma foiblesse en secret je rougis.
Lire et penser n'est point mon habitude,
Et je gémis de n'avoir rien appris.
Si la morale eût été mon étude,
J'en jouirois, j'en obtiendrois le prix.
Je n'ai jamais fait de bien à personne;
En vanités mon bien s'est dissipé.
Ce souvenir dont le poids m'aiguillonne,
Me suit par-tout, et j'en suis occupé.
J'ai déjà peine à conserver l'usage
De ma raison, de mes ressorts usés.
En m'observant, je redoute l'image
Et les remords de mes sens abusés.
Quand on est vieux, rien ne nous dédommage
Du mauvais choix de nos plaisirs passés.
Un Moribond peut s'armer de courage,
C'est un bonheur, mais ce n'est pas assez,
Si la vertu ne le guide en voyage,
Pour soutenir ses pas embarrassés.
Elle applanit les chemins hérissés,
Et seule doit acquitter le péage.

Vous qui pourrez parvenir à mon âge,
Adolescents, lisez, réfléchissez;
Je n'aurai point regret à mon Ouvrage,
Si dans mes vers vous vous reconnoissez,
Et d'après moi, si, devenus sensés,
Vous réformez un naturel volage.
Marquis charmants, qui nous éblouissez,
L'on vous voit faire un triste personnage,
Ainsi que moi, lorsque vous vieillissez.

OBSERVATION.

« Cette Pièce nous a été adressée par un » de nos Souscripteurs, et ne pouvoit arriver » plus à propos pour répondre à ceux de nos » Critiques qui nous reprochent d'être trop » moral. Nous ne craignons pas d'ailleurs que » l'on dise du Marquis de P.... qu'il est un » original sans copie : si les Confessions pu- » bliques étoient encore d'usage, la sienne » pourroit servir de formule, et sans doute » qu'elle aidera la mémoire de plus d'un Pé- » nitent.

» Bien des Lecteurs font le plus grand cas » des *caractères*, parce qu'ils croient y retrou- » ver ceux des personnes de leur connoissance. » Ce n'est cependant que le hasard ou l'aveu- » gle malignité qui les fait cadrer ; et la clef » donnée à ceux du fameux la Bruyère, est » l'ouvrage d'un imposteur.

» Depuis cet Ecrivain célèbre par la pureté » de sa diction, plusieurs ont tenté vainement » de faire des *caractères* ; l'essai n'a point » réussi ».



ARTICLE

ARTICLE XXI.

Des Mœurs.

C'EST un grand et excellent livre que le monde; et quiconque néglige de s'y instruire, est un mal-avisé. Quoique le style en soit un peu inégal, quelquefois obscur, et souvent plus que gaillard, je le préfère aux phrases arrondies, lucides et chastes à l'œil, que des Libraires font faire à la toise, pour nous les revendre ensuite au prix de l'or et de l'ennui. Pour moi, je n'ai guère laissé échapper l'occasion d'y puiser des leçons, et j'y trouve tant de charmes, que, malgré l'usage que j'en fais depuis près d'un siècle, je me sens encore le courage de le recommencer par la Préface. Mais la force ne répond pas toujours au desir : la finesse des caractères de cet inestimable livre, échappe à ma vue débile, et j'ai été obligé de charger mon fils puîné d'y lire, et de me rapporter tout ce qu'il croit pouvoir intéresser ma curiosité : c'est un garçon qui ne manque pas de pénétration pour son âge ; cependant il faut qu'il ne lise pas bien, ou qu'il y ait beaucoup de fautes dans la nouvelle édition.

Quoique ce livre fourmille de défectuosités, je n'en conseille pas moins à nos jeunes

gens d'en faire leur principale étude ; ils seront plus fermes ayant vu, qu'ayant lu ou oui dire : non seulement ils y trouveront des règles de conduite plus sûres que toutes celles des Pédagogues, mais ils s'éviteront des peines infinies dans la composition de leurs Ouvrages ; car on raconte plus aisément qu'on n'imagine, et je n'eusse jamais essayé de faire un Ouvrage, s'il m'eût fallu prendre la peine de penser au titre. C'est ainsi qu'il ne m'en coûtera que les frais de la réminiscence pour traiter la matière du présent Article.

Quand j'arrivai à *Daca*, les mœurs y étoient dans un tel délabrement, que la corruption étoit parvenue à se procurer une sorte de considération. L'affluence des gens inutiles dans les Cités, la disette d'Ouvriers dans les campagnes, le dépérissement général de l'espèce humaine, constaté par la difficulté de lever les milices, firent sonner si haut cette affligeante vérité, qu'elle vint frapper l'oreille gauche du Monarque bengalien. Il ouvrit les yeux, et il vit que le mal étoit plus grand encore que la clameur. Alors, sans perdre de temps, il assemble son Conseil, et dit : je ne vous ai point mandé, Messieurs, pour résoudre un problême de politique, mais pour m'informer si quelqu'un d'entre vous possède un remède sûr contre la gangrène ; s'il est connu, j'en veux avoir la recette tout à l'heure, et j'ordonne qu'il en soit fait un million

de tonneaux. A ces mots tous les Conseillers s'entreregardèrent, en se demandant : êtes-vous Médecin ? Tous assurèrent que non. En effet, dans leurs domaines c'étoit toujours un esclave qui prenoit soin de la santé de ses compagnons, et il les traitoit comme le Jardinier traite les arbres, en retranchant tout ce qui s'endommageoit, sans songer à corriger la nature de la sève.

Cependant un génie lumineux dont les avis avoient souvent la prépondérance, éleva sa voix, et dit : Puissant Prince, on n'a pas tous les talents ; le calcul du revenu fixe de mon Office, et infiniment plus encore du casuel qui y est immuablement attaché, m'a trop occupé jusqu'ici, pour avoir eu le loisir de me livrer à l'étude de la physique, que j'aime néanmoins, et dont j'ai un cabinet complet. S'il s'agissoit d'établir une proportion entre ce que ta brillante Majesté exige de ses sujets et ce qui lui en revient de net, je ne la laisserois pas dans l'attente : ce qu'elle perçoit est à ce qu'elle reçoit comme six est à quatre, à-peu-près ; sa dépense est à ce qu'elle a, comme douze est à huit ; d'où il suit qu'il subsiste dans sa richesse une valeur négative qui égale moins quatre : rien de plus clair. Quant à la gangrène, je me souviens qu'un de mes parents en fut affligé, et voici comment on procéda à sa guérison : d'abord on lui coupa la main, puis de tran-

che en tranche, cherchant toujours le vif, on lui amputa l'avant-bras, et enfin le bras tout entier, jusques dans l'articulation. Que le Ciel efface le Conseil, et que la peste étouffe le Conseiller, s'écria le Monarque : veux-tu donc que je fasse mutiler tous mes sujets ? Et qui défendra, qui repeuplera alors mes Etats ? qui préviendra la révolte de tout un sexe ?...

A cette expression chacun tourna les yeux sur soi, et demeura la bouche ouverte, mais sans prononcer une seule parole. Je vois bien, reprit le Prince, que vous commencez à m'entendre : il s'agit des mœurs ; comment les restituer ?

Comme avec la meilleure volonté du monde, un homme qui n'a pas le sou, ne sauroit payer cent mille francs, les Conseillers élevèrent leurs mains, et gagnèrent la porte, en assurant qu'il n'y avoit que le Roi qui pût trouver dans les replis de sa haute sagesse un remède propre à la gangrène des mœurs.

Le Monarque ne tarda pas à s'appercevoir qu'il étoit seul contre tous ; cependant il ne perdit point courage. Il lui falloit des coopérateurs : il réforma son Conseil ; la vertu devint un titre pour y être admis ; et si son choix honora des sages, la conduite de ceux-ci fit placer son règne au rang des événements aussi rares qu'heureux, dont l'humanité se plaît à conserver le souvenir.

Un Prince et des Ministres vertueux sont un exemple frappant pour un peuple, et s'il n'a point de mœurs; il est certain qu'il prendra celles du Trône; mais l'exemple sera impuissant, contre des mœurs déjà corrompues, à moins que des loix réprimantes ne fassent une nécessité de le suivre. Le Monarque dont nous parlons comprit cette vérité, et fit parler le pouvoir législatif dont il étoit la source.

Par un premier rescrit, il défendit à tout homme, de tel âge, qualité et condition qu'il soit, de faire violence à une femme, sur peine de confiscation des biens, &c. Ce fut une rigueur inutile : les femmes en convinrent.

Par le rescrit subséquent, la séduction fut soumise aux plus terribles châtiments. Toutes les jeunes filles de l'Empire s'accordèrent pour représenter au Prince qu'elles n'étoient pas des sottes.

Un troisième défendit les assemblées, les chants, les danses au-devant des Pagodes, après les Sacrifices. La gaieté publique en souffrit, et la corruption propagea dans l'ombre du mystère : un Iman avoit conseillé cette loi. La dépravation alla si loin, que les carrefours de Daca étoient infestés de créatures qui invitoient les hommes à venir se souiller avec elles. Il leur fut défendu d'appeller les passants, elles les sifflèrent. Ce signal leur fut interdit; elles employèrent les éclats de rire. On supprima les paroles et les gestes; elles

jetèrent des adresses : les enseignes y succédèrent, et elles se substituèrent elles-mêmes aux enseignes. On ne put les priver du droit de respirer le frais sur une terrasse.

Un nouveau rescrit enjoignoit aux femmes dissolues de subir une inscription infamante : les plus crapuleuses obéirent ; mais la multitude continua d'exercer sans qualité, et les plus jolies ne manquèrent pas d'éluder cette flétrissante corporation, par la faveur de quelque Mandarin qui attestoit de la décence de leur état.

Le Monarque s'irritoit, en voyant ses mesures déconcertées, quand on lui fit observer qu'un affront secret étoit aisément digéré par des lâches, et que pour imprimer sur des ames de boue, la honte avoit besoin d'être continuée et publique ; qu'en conséquence il eût peut-être été bon d'ajouter au dernier rescrit que le numéro du registre fût appliqué d'une maniere indélebile sur le front de la femme registrée. A quelque temps de là, il mit cette idée en œuvre, en l'adoucissant néanmoins, pour ne pas fermer la porte au repentir.

Tous les succès dépendent d'un point, qu'il faut saisir. Le Prince voulut que les Bonzes tonnassent contre les mauvaises mœurs ; ils dirent de très-belles choses à ce sujet : du moins ceux qui entendoient parfaitement leur langue, les trouvèrent telles ; mais on ne se corrigea point. Un jeune Iman

eut un jour la témérité d'analyser le penchant à la volupté, et entreprit de démontrer que l'homme ne pouvoit y succomber sans rougir de honte, puisqu'il avoit sous la main tous les moyens nécessaires pour le vaincre. Une Musulmane charmante lui décocha du milieu de l'auditoire un coup-d'œil ravissant : l'Iman rougit, se troubla, et fut obligé d'interrompre son discours.

Pendant que ceci se passoit dans une Mosquée, un autre déclamateur faisoit retentir la Pagode des châtiments réservés à l'adultère et à la fornication. Malheureux ! s'écria une femme, tu m'as donc perdue. Les Orateurs des deux sectes résolurent de ne plus se commettre, et c'étoit le bon parti ; car inutilement prêche-t-on qui n'a cure de s'amender : d'ailleurs ils étoient sûrs de ne point s'exposer à la rétorsion, en ne parlant que de la jument blanche qui porta Mahomet au Ciel, et des épiphanies monstrueuses de Wistnou.

Ces tentatives infructueuses auroient dégoûté un Souverain fainéant, content de son propre bonheur, qu'une politique barbare lui fait considérer distinctement de celui de ses peuples ; mais le Roi de Daca vouloit le bien, et sa volonté étoit ferme. Certain qu'il viendroit à bout de corriger les effets quand il auroit acquis la connoissance des causes, il ne se rebuta point. Les Instituteurs de la jeu-

nesse furent appellés par son ordre. Savez-vous la morale, leur demanda-t-il? Tous répondirent qu'oui. Il les questionna, et s'assura que non. Il leur ordonna de l'apprendre, et ils obéirent, parce que le Prince ajouta à cet ordre l'alternative du Mandarinat, ou de l'insertion d'une paire d'oreilles d'âne, à la place des leurs propres.

Quand les Maîtres furent instruits, le Monarque les rassembla encore, et leur dit: écoutez ma volonté suprême, et songez que des peines plus cuisantes que la mort seront le partage des infractaires: vous emploierez dix années à former vos Eleves à la vertu, et dix mois tout au plus à leur expliquer votre inconcevable théogonie et les hiéroglyphes sous lesquelles sont enveloppées les amours incestueuses de Wistnou.

Il se forma dès-lors moins de prosélytes dans la corruption; mais la gangrène séjournoit dans la génération actuelle. Pour en arrêter les progrès autant qu'il étoit en sa puissance, le Roi donna un nouveau rescrit duquel nous avons conservé quelques dispositions que nous publierons, peut-être, un jour.



ARTICLE XXII.

Le Nécrologe des Vivants.

La plupart des Auteurs se rendroient immortels, s'ils acquéroient le privilège d'assigner au Public la façon dont on doit penser sur leur compte, et de déterminer dès à présent le jugement que la postérité doit porter sur leurs talents ou sur leurs vertus.

L'on seroit tenté de croire que notre siècle perd en modestie, ce qu'il s'efforce de gagner en esprit. Il sembleroit que l'éloquence moderne s'est fait une étude de se louer soi-même, en invoquant les loix de la pudeur, si recommandée par nos Anciens. *Laudet te alienus et non os tuum; extraneus & non labia tua* (*a*). *Nec tua laudabis studia, aut aliena rependis* (*b*).

Cet Art peut avoir son mérite; mais il doit être exercé avec une souveraine délicatesse. On n'ose encore en faire usage, sans un sujet apparent; mais l'amour-propre est ingénieux à se fournir des prétextes. Celui qui paroît le plus commun, est de supposer qu'on a reçu une égratignure dont on exa-

(*a*) Prov. 27.
(*b*) Horat. L. 1, Epist. 18.

gère la profondeur. L'on gémit de se voir forcé à sortir de l'état de patience et de douceur où l'on vivoit avec complaisance; et faisant violence à son caractère, l'on se sent obligé de prendre les armes, pour repousser les attaques d'un adversaire audacieux.

En qualité de défenseur provoqué, l'on se permet de faire sa propre apologie, par antithèse avec le poison humiliant qu'on verse à pleines mains sur ses rivaux; l'on fait voir une sensibilité passive pour un légère excoriation, et l'on s'aveugle sur la gravité des blessures dont on perce sans pitié ses antagonistes. Le Public malin s'amuse à voir ce genre de combats où les athlètes n'intéressent que foiblement sa sensibilité, et les lutteurs échauffés oublient qu'une seule blessure qu'ils reçoivent, leur fait plus de mal, qu'ils ne retirent de bien de cent coups qu'ils distribuent à droite et à gauche.

Le bénéfice réel de ces dissentions, est l'occasion, saisie par l'Auteur, de publier son éloge complet; l'un vante ses talents, ses mœurs, son caractère; l'autre préconise sa bonhommie et ses excellentes qualités; un troisième fait valoir ses vertus: il feroit de même valoir sa naissance et sa fortune, s'il en avoit: enfin c'est un champ où l'on moissonne à son aise. L'emploi de l'ingénieux stratagême est d'élever des trophées à sa

propre gloire, et d'ériger des monuments d'après lesquels la postérité jugera sûrement du mérite de l'Apologiste.

Cet usage, qui seroit ridicule dans des mains ordinaires, est devenu une espèce de triomphe pour les Ecrivains doués de beaucoup d'esprit; nos plus fameux Auteurs anciens en ont ignoré l'emploi, et l'on doit sans doute en attribuer l'origine au *Nécrologe* des hommes célèbres, qui, depuis quelques années, s'est établi en France, et qui se distribue annuellement avec succès.

Tous les gens d'esprits, jaloux de passer à la postérité, ont entrepris de se faire inscrire dans ces fastes littéraires; ils ont craint que des Rédacteurs prévenus ou infidèles, ne rassemblassent mal les matériaux destinés à composer leur éloge; ils ont redouté l'ignorance ou le peu de soin de ceux qu'on chargeroit de faire des recherches sur leur compte: et pour les instruire à fond, ils ont cumulé eux-mêmes toutes les fleurs oratoires qui devoient entrer dans la composition de leur Oraison funèbre. C'est à cet amour de la vérité qu'on doit sans doute attribuer cette brillante rhétorique que beaucoup de nos Auteurs emploient avec art, pour se complimenter eux-mêmes.

Leurs ouvrages deviennent journellement une ample bibliothèque, destinée à prévenir et fixer le jugement des siècles à venir sur

l'estimation de leur valeur. Il seroit cependant à craindre que des Ecrivains mal-adroits n'abusassent d'une telle précaution, et n'affadissent leur âge, pour éclairer l'âge subséquent; mais cet inconvénient n'est point à redouter de la part de ceux que leur célébrité appelle au Temple de Mémoire : nous aimons tout ce qui leur appartient, jusqu'à leurs foiblesses : nous leur permettons de se citer, de s'invoquer eux-mêmes, sur-tout lorsqu'ils sont mus par de grands intérêts; nous nous plaisons, en un mot, à les voir tels qu'ils sont, ou tels qu'ils doivent être, et nous nous prêtons volontiers à les admirer avec eux et d'après eux.

C'est cette indulgence qui a multiplié l'épidémie, et l'abus est devenu si commun, qu'on a vu jusqu'à des Novices s'élever des autels, pour s'y parfumer de leur propre encens. La vapeur de cette gomme enivre aussi fortement que celle du vin : quand la tête en est prise, l'on ne sait plus ni ce qu'on dit ni ce qu'on fait. Tâchons donc de prévenir l'ivresse qu'occasionne une exhalaison qui, n'étant qu'un élixir dans certaines mains, devient un poison affadissant dans d'autres.

L'on pourroit rapporter une infinité de citations personnelles, auxquelles nos Ecrivains se sont abandonnés; plusieurs d'entr'eux, qui ont du goût, seroient peut-être étonnés en lisant de sang-froid ce que la chaleur de

l'enthousiasme leur a arraché ; ils seroient comme ces gens qui, rendus au calme de leur ame, ne reconnoissent plus, et désavouent ce qu'un emportement aveugle leur a fait faire. Ceux-là assurément seroient les plus sages : il est bon de s'estimer soi-méme ; mais la modestie ne permet pas qu'on mette des acffihes dans toute la capitale, pour annoncer qu'on se prise et qu'on s'estime plus que tous les autres. Les talents ne suffisent pas : il faut avoir quelques vertus, et la noble simplicité en est le piedestal.

La gaieté est encore un assaisonnement pour accréditer les tableaux qu'on fait de soi-même : le Public passe tout, pourvu qu'on l'amuse. Les panégyriques enjolivés de pompoms et des couleurs de l'enjouement, font naître le desir de connoître l'original d'un portrait qui se préte agréablement à la société; mais ce même Public est souvent ingrat: il plaisantera également sur vos maux et sur vos biens; il court après le plaisir du moment, et cesse de se passionner, dès qu'on cesse de le faire rire. En vérité, son suffrage momentané ne vaut pas la peine qu'on lui fasse des sacrifices essentiels.

Il est cependant certain qu'un infortuné que l'on accuse ou que l'on soupçonne, a le droit, pour sa justification, d'invoquer les faits de sa vie passée, comme des garants de sa fidélité dans le commerce de la vie ; mais

les expressions d'un cœur ulcéré, ne doivent paroître que la suite de la violence qu'on fait à sa probité. Il faut réclamer ses principes, sans parler de ses talents, qui parlent d'eux-mêmes.

Dès que l'honneur est attaqué, l'on est à plaindre : cent voix indiscrètes s'élèvent pour la condamnation ; cent autres s'expliquent pour le soupçon, et deux tout au plus inclinent à la justification. Il n'est donc point de moyens qu'on ne doive employer pour contrebalancer le poids que l'envie, la méchanceté et la fureur de parler inconsidérément s'efforcent de mettre dans un des bassins de la balance. C'est moins l'amour-propre qui agit alors, que le cri d'un sentiment légitime : c'est dans une position aussi critique, que l'on doit faire exception à la maxime qui porte qu'on ne doit parler de soi ni en bien ni en mal (*a*) : l'honneur outragé ne sauroit réclamer vengeance avec trop de véhémence. Il doit être permis de dire hautement ce que les autres devroient publier eux-mêmes, s'ils n'étoient pas aussi paresseux à s'expliquer sur le bien, qu'ardents à soupçonner et à répandre le mal ; mais avant que de s'abandonner au feu de la vengeance, il faudroit peser justement le poids de l'atteinte

(*a*) Nec te laudaris, nec te culpaveris ipse.

dont on a à se plaindre. Il ne faudroit pas la considérer dans un microscope, et faire un crime capital d'une légère critique, ou d'un reproche qui ne porte que sur l'esprit. Ce n'est plus alors l'honneur qui se venge; c'est l'orgueil qui prépare une Comédie dont le Public brocarde les Acteurs. Les gens chatouilleux se font des monstres et des querelles de tout; la perfection de leurs Ouvrages leur paroît une vérité à laquelle on n'ose attenter; et par une confusion ridicule, ils veulent toujours justifier leurs productions, sous prétexte de venger leur honneur personnel qu'on n'a point attaqué. C'est cet abus qui bannit de l'empire des Lettres, l'urbanité, la bienséance et la concorde. Fontenelle eut des rivaux et des jaloux : il n'attaqua ni ne se défendit; il vécut paisible, admiré et heureux. La nécessité d'une justification publique est une infortune à laquelle la circonspection et la bonne Philosophie sont rarement exposées. L'on ne jette les hauts cris que pour faire parler de soi, et l'on n'y gagne pas toujours.

En effet, la plupart des gens sensés ne sauroient se persuader qu'un homme essuie cent querelles, sans avoir aucun reproche à se faire. Un athlète qui, les armes à la main, se produit tous les jours dans l'arêne, ne peut passer que pour un Prévôt de salle, querelleur, prêt à faire assaut contre tous les combattants qui se présentent; l'on craint à

chaque instant que, confiant en son état, il ne vienne nous attaquer. Qu'il se nomme, on ne se nomme pas, on invite les passants à s'en défier : sa voix unique, fût-il doux, seroit étouffée par la multitude qui le redoute. Vainement après dix combats feroit-il, la trompette en main, l'éloge de sa douceur et de sa patience : l'on croiroit toujours que les faits sont plus convaincants que les paroles.

Les actions parlent d'elles-mêmes, et lorsqu'elles ont élevé un cri universel, chacun se croit dispensé d'examiner. La réputation après laquelle nous courons, est l'ouvrage des autres plutôt que le nôtre; et c'est une foible ressource que celle de vouloir détruire l'opinion publique par les efforts du tyran audacieux qu'on nomme L'ÉGOÏSME.

La Renommée est scrupuleuse, quoiqu'elle coure toujours; elle craint les violences qu'on lui voudroit faire, et il faut de la dextérité pour la captiver; ses Courtisans lui deviennent suspects, quand ils lui offrent leurs portraits peints par eux-mêmes. Elle sait que l'illusion fascine leurs yeux, et les entraîne souvent au-delà des bornes prescrites; elle se révolte quand un Auteur, en s'annonçant pour modeste, dit en confidence au Public qu'il a l'esprit brillant, des graces séduisantes, les charmes du caractère, les qualités du cœur, l'amour et la pratique de la solide vertu; elle grimace, si elle lui entend dire encore qu'il réunit

réunit tous les avantages, tous les talents, qu'il triomphe par sa prudence, par son courage, et qu'il est un modèle accompli de perfections. La Déesse fugitive veut que ces éloges ne lui soient transmis que par ses échos; elle sait que la voix générale est toujours jalouse de parler la première, et elle se sauve quand elle croit qu'on veut lui prescrire ce qu'elle a à dire.

On obtient plus de succès auprès d'elle par la voie de l'insinuation; et la même glace qui fascine nos yeux, éclaire ceux des autres, pour les rendre plus perçants et plus attentifs sur notre valeur intrinsèque. Ne fournissons donc pas à leur vanité humiliée un prétexte de vengeance.

Un Auteur se peint, dit-on, dans ses Ecrits, et c'est sur l'emploi de ses talents, que les Lecteurs aiment à se former eux-mêmes une idée de ses mœurs et de son caractère. Ils ont tous des yeux, et voient différemment. Chacun digère sa propre présomption, et se formalise de celle de son voisin. Il faut donc tâcher, lorsqu'on se couronne des fleurs de son jardin, de choisir celles qui frappent le moins fortement l'odorat, pour ne point entêter ceux qui ont le genre nerveux délicat. Il ne faut pas non plus prendre les plus apparentes, dans la crainte d'offusquer ceux dont la vue est sensible. C'est un assortiment qui exige beau-

coup de discernement ; et, par malheur, l'esprit est un flambeau qui pétille, et dont la lueur, en nous éblouissant, nous trompe souvent sur l'assemblage des couleurs. Croyons donc que la vraie façon de s'établir une réputation au-dessus de tout reproche, est de la cimenter sans clameur, sans intrigue, sur la base d'une continuité d'actions simples (*a*), méritoires, et dépouillées d'ostentation. Les envieux même sont alors forcés de se taire, et les gens de bien sont les premiers à leur imposer silence. Nombre d'Auteurs s'imaginent avoir le privilége de la sensibilité. Assis sur un monceau de pierres, ils les lancent à droite et à gauche, sur ce qui les environne ; ils harcelent, ils meurtrissent, et, semblables aux enfants, ils jettent les hauts cris en frappant les autres : croient-ils donc avoir le droit de faire continuellement des plaies, sans en recevoir ? Qu'ils s'examinent sans prévention, et qu'ils s'imputent souvent à eux-mêmes d'avoir soulevé contr'eux une armée de combattants. Les talents ne font taire ni le cri de la douleur, ni le murmure de l'indignation. Rarement la voix unanime préconise-t-elle un Auteur dont la multitude croit avoir raison de se plaindre. Les hommes se servent de la même mesure pour commercer

(*a*) Noli esse justus multùm : neque plùs sapias quàm necesse est, ne obstupescas ?

entr'eux. Si vous exigez d'eux de l'indulgence, ayez-en pour eux : s'ils vous trouvent doux, honnête et poli, ils le seront également envers vous. La réciprocité des bons et des mauvais traitements est par-tout d'un usage habituel.

Au reste, il faut convenir que la présomption qui a son principe dans la nature, est commune à tous les états ; et nous lui devons sans doute la gloire des succès de ceux qui s'y distinguent : mais il seroit juste qu'au lieu de devancer les talents et les connoissances acquises, elle ne marchât qu'après. Elle devroit obéir, et ne pas commander.

Tous les Arts sont frères, et se tiennent par la main : ceux qui les professent ont tous un droit égal au nécrologe, qui excite l'ambition générale; et ils se flattent tous d'y arriver, les uns en se faisant vanter par les autres, et beaucoup en se préconisant eux-mêmes.

Or, pour aiguillonner encore l'émulation, ne seroit-il pas plus commode que chaque état, chaque profession eût son Nécrologe particulier, dans lequel on exalteroit les qualités éminentes, les dispositions, les traits d'esprit de ceux qui se seroient distingués dans chaque genre? Les Gens de Lettres ont leurs fastes; chaque profession auroit également les siens, qui resteroient consignés dans les archives communes, pour l'instruction de

ceux ou de celles qui aspireroient à l'exercice du même Art. Chacun ambitionneroit l'avantage de se rendre un modele pour la formation du goût présent et futur.

L'on ne peut pas se dissimuler que l'amour-propre a placé les trois quarts de ses fonds dans la main des gens d'Art, qui lui en paient la rente au plus fort intérêt : l'on verroit donc bien-tôt se multiplier les efforts de ceux qui cherchent à fonder leur réputation sur le mépris des autres, sur leur propre confiance, et sur les louanges dont ils se gratifient journellement.

Un jeune Architecte, qui n'a encore bâti qu'un poulailler à la Nouvelle-France, s'imagine déjà qu'il est un Vitruve. Mis élégamment, vous le verrez s'étaler, se répandre et se mesurer à tout indistinctement. En s'écartant des formes anciennes, il cherche à vous surprendre par la nouveauté. Les monuments établis par les Perrault et les Mansard ne sont pour lui que les vestiges d'un savoir antique et sauvage ; il inventera des pompons et des formes capricieuses qui atteindront le point de perfection aux yeux des gens aussi frivoles que lui. Cependant il a acquis le mérite de son siècle : il faudra le placer dans le nécrologe de la confraternité.

L'on doit accorder la même faveur à un Chanteur qui se croit un Apollon; à un Danseur qui figure le Dieu de la danse; à un Mu-

sicien, à un Peintre, à un Sellier, à un Tailleur, à un Apothicaire, à un Maquignon, et à tous ceux généralement qui contribuent aux délices de la société. Ils donnent le ton, ils se rendent créateurs; et quoique leur mérite ne soit que l'art de nous ruiner, en nous faisant adopter les enfantements bizarres de leur caprice, ils ont les qualités propres à leur temps: ainsi leur industrie doit être célébrée, abstraction faite de leur valeur personnelle. Il est bon qu'il en reste des vestiges, pour les consulter en temps et lieu.

Chacun des prétendants sera le maître d'administrer lui-même les matériaux qui doivent entrer dans l'édification de son panégyrique. La collection la plus volumineuse dans ce genre sera sans doute celle de ces Nymphes dont les jours sont filés par les Graces, les Arts et les Plaisirs.

Mademoiselle Javotte, née dans un galetas, élevée dans un bouge, et tirée par l'intrigue de la poussière du vice, apprendra à la postérité par quel art, par quel charme elle s'est produite dans le monde, s'est mise à la mode, et a recueilli une ample moisson du débit de ses premières faveurs toujours renaissantes. C'est le vent de la présomption qui a enflé ses voiles, et qui lui a fait épuiser tous les genres de luxe. Elle fait assaut avec les premières têtes de l'Etat: ses équipages, ses plumes, ses livrées la confondent avec

les Duchesses ; elle méprise ses égales, et déchire ses supérieurs. Or, on ne parvient point à un si haut degré de richesse et d'opulence, sans un grand fonds d'industrie. Il sera donc bon qu'elle fournisse des Mémoires, pour former des Elèves dans sa politique. Ses principes, ses anecdotes égaieront le nécrologe de nos Circés, et l'on pourra mettre l'ouvrage imprimé à la suite de la description des Arts et Métiers.

La modestie n'est plus parmi nous une vertu de mode : ouvrons donc à tout le monde un champ libre, où l'on puisse se complimenter, se vanter, se louer et se caresser impunément et sans ridicule. L'amour de soi-même, ou la *suité* (suitas), sera toujours la souveraine de l'univers, et le conseil fidèle de chaque individu particulier, sans distinction d'état ni de rang.



ARTICLE XXIII.

* *Lettre d'Adam Bickerstaff au Radoteur;* traduite de l'Anglois.

De Lincoln, le 22 Octobre 1775.

J'ai été très-satisfait, mon Cousin, d'apprendre par votre première Feuille, qu'il nous reste encore des parents hors des trois Royaumes; mais ce n'est pas tout; vous avez mis le comble à ma joie par ce que vous y dites de vous-même et de votre grand âge. L'habitude de vivre long-temps s'est perpétuée dans les diverses branches de notre famille, et il faut l'attribuer au bon esprit qui y est héréditaire. L'optimisme n'a jamais rencontré parmi nous d'adversaires ni de zélateurs outrés. Si nous ne prenons pas trop sérieusement les accidents de la vie, nous ne forçons pas non plus la nature des événements, pour en faire les objets d'une éternelle plaisanterie.

Au reste, il n'arrive pas dans le monde tant de choses qui méritent qu'on s'en afflige, ou qu'on en rie, que bien des gens se l'imaginent; avec un peu plus d'attention on y trouveroit peut-être plus de motifs d'indifférence. Pour moi, j'essaie en vain de me donner l'idée d'une scène plus uniforme.

En effet, ce que le vulgaire en appelle les variétés, a des retours si répétés et si rapprochés, que presque rien ne diffère dans l'ensemble, et qu'il y a lieu de croire que les deux siècles, très-distants l'un de l'autre, de la naissance et de la fin du monde, se ressembleront.

Je ne sais s'il faut en accuser ma froideur, ou le mauvais choix des moyens employés pour m'émouvoir; mais je puis vous assurer que la lecture d'une foule d'Ouvrages faits depuis quinze ou vingt ans en çà, dans la vue d'attrister ou de réjouir, n'a pu m'arracher une larme, ni ouvrir ma bouche au sourire. Je m'apperçois bien des efforts que font leurs Auteurs, pour m'amener à leur but, et même je leur en sais gré. Mais parce qu'un homme s'afflige de gaieté de cœur sur des malheurs de son invention, dois-je l'imiter ? L'incident très-ordinaire, s'il n'est pas très-fréquent, d'un cocher de place qui reconnoît sa sœur dans une fille du monde, doit-il me faire pâmer de rire, parce que celui qui l'a imaginé le croit comique, sur la foi des peines qu'il a prises pour le rendre tel ? La tranquillité que j'éprouve à la description de petits événements journaliers, ne fait point la satyre de l'enthousiasme qu'ils causent à ceux qui les ont décrits. Que les cheveux leur dressent d'horreur, ou que leur cœur s'enivre de joie sur

la situation où ils ont mis leurs personnages, il n'y a pas le mot à dire. Mais moi, suis-je donc obligé d'avoir des entrailles paternelles pour tous les enfants estropiés?

S'il me falloit, comme Héraclite, pleurer sur tout ce qui arrive, ou rire à tout propos, comme le Philosophe d'Abdère, je préférerois, Dieu me pardonne, d'être Stoïcien. Je suis d'ailleurs assez content d'être Bickerstaff: un ridicule rare et bien caractérisé m'amuse; l'ingénieuse saillie m'égaie: je ris d'un événement unique et bizarre, s'il place les acteurs dans une situation comique, et je compatis aux maux d'autrui, s'ils sont réels. Telles ont été les heureuses dispositions qu'ont apportées dans le monde tous les Bickerstaffs possibles, et avec lesquelles ils s'en sont allés; et telle est la force du sang, qu'il ne semble pas s'être démenti en vous, mon Cousin, quoiqu'il vous ait été transmis par les femmes.

Je suis, &c.

ADAM BICKERSTAFF.



ARTICLE XXIV.

Des Voyages.

J'AI oublié de dire que mon vieil ami, cet homme aux *j'ai vu*, avoit beaucoup voyagé dans son temps, et que suivant la mode d'alors, il n'avoit quitté ses foyers que dans cet âge où sa raison, mûrie par l'expérience, pouvoit pénétrer les vrais motifs des usages pratiqués chez les peuples qui étoient l'objet de sa curiosité. Aujourd'hui la raison est apparemment plus précoce, car un enfant de bonne maison n'attend guère qu'il ait atteint dix-huit ans, pour parcourir le monde. Il est vrai qu'on lui donne un *Mentor*, savant pour l'ordinaire dans la Géographie; quelquefois un Secrétaire, ou un complaisant instruit dans le Dessein. L'un de ces compagnons de voyage, expert dans la police du collège & dans les mœurs des écoliers, ne manque pas de faire observer à son élève les disciplines & les usages qui peuvent sans trop de violence s'assimiler à ce qu'il a vu, parce qu'il prétend justifier ses pratiques en les trouvant établies ailleurs, ne fût-ce qu'à-peu-près? Quant au second compagnon, un bout de muraille, le pan d'un pignon, une vue de deux tiers de lieue, une vallée coupée par des eaux, & terminée par une

montagne, le jettent dans l'admiration : rien d'aussi beau ne s'eſt offert à sa vue ; il tire ses crayons, en prend l'esquisse. Après deux ans de courses, le jeune homme revient chargé de plans qu'il auroit pu lever à cinq cents pas de ſon château, la tête remplie des connoissances qu'il avoit déjà, auxquelles cependant il aura pu ajouter certaines notions sur la nature & l'usage des chevaux d'Angleterre, & de Frise, des chiens de Boulogne, des ânes du Mirebalais, des femmes d'Italie, & de quelques petits péchés dont il n'avoit qu'une théorie confuse.

Je me garderai bien de blâmer ceux qui voyagent ainsi ; car enfin on ne s'expoſe aux fatigues des voyages que pour en rapporter des connoissances qui puissent être d'usage dans la société où nous devons vivre, & qui soient propres à nous y faire valoir. Or, dans le recit d'un voyage, ce qui s'ajuſte le plus aisément au costume de notre nation, est ce qui intéresse davantage ceux qui nous écoutent, sur-tout s'ils y trouvent de quoi justifier leurs travers. Ne seroit-il pas plaisant qu'un jeune homme de qualité eût été ballotté durant sept à huit cents lieues dans une chaise de poste, sans avoir monté les meilleurs coureurs anglois, sans avoir perdu ou gagné cinq cents guinées contre le meilleur homme de cheval qui soit dans les trois Isles, sans savoir au juste les dimensions des salles de spectacle d'Italie,

les diverses issues de leurs foyers ? Que diroit-on de lui, s'il restoit à court ſur une question concernant l'ajustement des Italiennes ou des Hollandoises, & la dispoſition & l'ornement de leurs boudoirs ? Le but du voyageur, quel est-il ? d'acquérir de l'expérience : il doit donc parler disertement sur la manière dont les femmes traitent l'amour dans les pays qu'il a traverſés, & il en doit parler *ex professo*, & comme un homme pour lequel la carte du cœur feminin n'a plus rien d'inintelligible.

De quoi serviroit à un voyageur en pareil cas, de s'attacher à connoître les loix & les mœurs des peuples qu'il a occasion de fréquenter ? La peine qu'il prendroit de s'instruire des motifs & des principes qui ont déterminé les législateurs, des cauſes qui ont maintenu ou altéré les institutions, seroit en pure perte. Jamais il ne ſera interrogé sur ces articles ; ou du moins, avant que les circonstances propres à faire valoir ce qu'il sauroit à cet égard, se présentassent, un siècle entier pourroit s'écouler : ce qui est bien désespérant.

Chaque âge a ses maximes, qu'il ne faut pas s'aviſer de contredire, parce qu'on seroit accablé par l'usage. J'ai vu naître cette manie de voyager pour faire du chemin, pour se ruiner, pour rapporter de dispendieuses collections de choses futiles qui, deux jours après le retour, rentrent dans l'obscurité d'où une sotte pro-

digalité les a tirées. Notre sevère vieillard s'en étoit apperçu des premiers, et comme il s'intéressoit fort à moi, à cause de mon aïeul, du pere de mon aïeul et du mien qu'il avoit connus, il craignoit que je ne pusse me garantir de la contagion. Ne voyagez-pas, disoit-il, que vous n'ayez acquis assez d'expérience et des connoissances assez sûres, pour juger par vous-même, et pour discerner les pratiques absurdes des peuples, d'avec les opinions des sages de chaque nation. Lisez beaucoup avant que de partir, ajoutoit-il, et ne vous bornez pas aux Auteurs de votre pays, qui, prévenus en faveur de leurs préjugés familiers, de leurs coutumes, de leurs usages, ne voient que le ridicule dans les usages étrangers, ou font tous leurs efforts pour l'y attacher lorsqu'il ne s'y rencontre pas.

C'est principalement sur les opinions religieuses qui ont cours dans les régions lointaines, qu'il faut prendre garde d'adopter trop légèrement le sentiment de quelques écrivains qui n'ont pas voyagé : un oui-dire les détermine, et ils vous assurent qu'un pays de très-vaste étendue est habité par des Athées, sur la foi d'un Moine obscur et souvent ignorant, qui n'y a peut-être jamais pénétré, ou qui n'a conversé qu'avec des esclaves.

La chose arriva ainsi au commencement de ce siècle. Une femme malabare ayant entendu parler assez long-temps un Missionnaire Da-

nois, que sans-doute elle comprenoit très-mal, lui dit : vous étiez apparemment un homme fort pieux avant votre derniere naissance, puisque vous avez à présent de si beaux talents & un esprit si éclairé. Voilà aussi-tôt mon Missionnaire qui écrit en Danemarck que les Malabares sont des Athées.

Il se confirma de plus en plus dans cette pensée par les entretiens que lui et ses compagnons eurent avec les Brachmanes. L'un lui disoit : nous avons parmi nous trois cents soixante Sectes, et vous êtes à coup sûr aussi divisés ; mais convenez qu'il n'est pas impossible que mille chemins puissent conduire à la même ville. L'autre ajoutoit : pourquoi voulez-vous qu'il n'y ait pas ici pour l'ame, des remèdes aussi différents de ceux d'Europe, qu'il y en a pour le corps ? et le Missionnaire écrivoit, les Malabares sont des Athées.

Ce n'est point aux Bonzes de Tanjour ni aux Ministres d'un Culte étranger, qu'il faut s'adresser pour acquérir la connoissance des principes qui le fondent. Malheur à la nation qui est dans l'erreur, et qui n'a que ses Ministres pour l'en tirer ; elle a son habitude à combattre, et leur intérêt à vaincre : c'en est trop de moitié. Les Malabares les moins stupides ne font pas difficulté d'avouer que les exhortations de leurs Brachmanes se réduisent à deux objets, dont le

principal est d'apporter aux Pagodes de riches offrandes, et d'en apporter souvent; et le second, de vivre en paix avec tous les hommes. Le premier de ces deux points d'enseignement pourroit s'ajuster à d'autres Doctrines qu'à la Malabare; mais le dernier pouvoit extrêmement répugner à tel Ministre luthérien qui avoit signé la condamnation des Arminiens, au Synode de Dordrecht (*a*). Quoi qu'il en soit du vice de cet enseignement, on en peut conclure cette vérité, que celui qui vit de choses offertes à l'idole, ne la renversera pas. On peut bien enseigner aux autres la pratique des mortifications, en se mortifiant soi-même : mais je ne me souviens point d'avoir vu aucun Prêtre qui prêchât la nécessité de se ruiner, en en donnant l'exemple.

La vraie opinion d'un peuple, non celle où vous le trouvez actuellement, mais celle qu'il tient de ses législateurs primitifs, dégagée des absurdités que l'oubli des premiers Symboles y mêle, et de l'extension qu'une fourbe intéressée lui donne; ce sentiment,

(*a*) Quand les Protestants veulent prendre la liberté de s'égayer sur des Conciles dont ils n'admettent point les décisions, à cause de certaine empreinte d'humanité qu'ils prétendent y découvrir, il faut les renvoyer à l'histoire de leur Concile de Dordrecht, comprise dans celle *De la Réformation des Pays-Bas*, par Gerard Brandt, Ecrivain aussi intelligent qu'exact & impartial.

dis-je, qu'inspire l'ordre admirable de la nature pour celui qui l'a établi, ne se retrouve distinctement que chez les Philosophes de chaque nation. Semblable au feu soigneusement conservé par les anciens Sectateurs de Mythra, les vapeurs de la superstition le concentrent dans l'intérieur du sage; mais il s'exalte aux approches de la raison, et deux hommes, nés sous les pôles opposés, sont surpris, en se rencontrant, de s'accorder sur ce point important de la Religion naturelle, sur lequel on n'avoit pas manqué de leur assurer que tous les autres hommes étoient dans l'erreur.

Pour moi, j'avouerai que, malgré les leçons de mon ancien ami, il m'étoit difficile de croire qu'il y eût au-delà de notre continent, des peuples qui eussent de saines notions de la Divinité. Je les croyois Païens, et je l'aurois parié, sur le rapport des Auteurs et des Missionnaires. Les voyages m'ont désabusé. Il est vrai qu'il ne faut pas s'adresser à la populace, pour obtenir des éclaircissements sur une matière si fort au-dessus de sa portée, et que cette populace s'étend bien avant dans tous les ordres d'un Etat. On doit examiner les hommes pendant quelque temps, et cet examen indiquera bientôt ceux de qui l'on peut tirer d'utiles lumières. Un homme qui s'appliquoit à l'Histoire-Naturelle, et qui professoit la Médecine,

fut

fut celui dont je fis choix parmi les Malabares. Il écouta mes questions avec une tranquillité qui me fit bien augurer de ses réponses.

Si l'on nous voit, dit-il, entrer dans les Temples, et y observer les ridicules cérémonies du vulgaire, cela est sans conséquence; car nous ne nous y rendons en effet que pour adorer en toute humilité l'Etre suprême qui a créé toutes choses. D'ailleurs, ce culte, qui vous paroît être rendu aux idoles par un peuple stupide qui peut-être n'est pas assez raisonnable pour distinguer ce qu'il sent, d'avec ce qu'il voit, se termine à la majesté du Dieu souverain : du moins c'est l'intention du Fondateur; et la tradition nous apprend que Witsnou ne s'est avisé de se donner une origine divine, que lorsqu'il a désespéré d'amener l'ignorant vulgaire à l'adoration de la plus sublime des causes, sans le secours d'un objet intermédiaire qui fût sensible et palpable. Encore a-t-il fallu bien des Witsnou dans le laps immense des temps, pour entretenir dans le commun des hommes cette foible connoissance de l'Etre des êtres.

Au reste, ajouta-t-il, ces sages que les peuples regardent comme des Dieux, parce qu'ils ont enseigné qu'il y en avoit un, ne cherchoient point à en imposer aux gens raisonnables. Aux yeux des Philosophes de leur temps, ils ne vouloient passer que pour

des hommes, et vivoient et conversoient avec eux sur ce pied-là.

Au sortir de cette conversation, je corrigeai le mot *Païen* dans une infinité d'endroits sur mes livres, et je me promis bien fermement de ne plus croire qu'un tel peuple ou même un tel homme, fût Athée, sur la foi des Auteurs qui ne les avoient pas connus.

ARTICLE XXV.

Anecdote.

L'ÉVÊQUE de Fréjus, devenu Cardinal de Fleury, avoit une tournure d'esprit agréable, et une grande aménité dans les mœurs. Il étoit Précepteur de Louis XV, dont le Maréchal de Villeroy étoit Gouverneur. Ce dernier ayant à communiquer au Cardinal quelque chose de relatif au Prince, lui écrivit une lettre pour s'expliquer avec lui : mais le Maréchal écrivoit si mal, que son Correspondant ne put déchiffrer un mot de ce qu'on vouloit lui dire. L'Evêque manda en réponse à M. de Villeroy, qu'il n'avoit pu démêler ses intentions, et qu'il le prioit de les lui communiquer d'une façon plus lisible.

Le Maréchal écrivit une seconde lettre en caractères plus corrects, et le Prélat lui manda qu'il étoit parvenu au point de l'entendre;

mais que pour leur honneur commun, il falloit tenir l'anecdote secrète, pour qu'on ne dît pas dans l'Europe que le Roi de France avoit un Gouverneur qui ne savoit pas écrire, et un Précepteur qui ne savoit pas lire.

Ces sortes d'anecdotes peignent souvent mieux le caractère d'un homme en place, que les histoires volumineuses qu'on en donne, et dans lesquelles le génie de l'Historien étouffe presque toujours celui de la personne dont il décrit la vie. Au reste, le bon Prélat dont nous parlons joignoit à un esprit naturel, une grande connoissance du monde. L'économie étoit en lui une vertu qu'il ne pratiquoit, que pour la faire tourner au profit des autres. On l'eût adoré, s'il eût vécu avant Clément XI.

ARTICLE XXVI.

Autre Anecdote. (a)

En 1760, un Curé de campagne avoit planté dans son jardin une trentaine de pieds de tabac. Il fut saisi et assigné en l'Election. Voici le Mémoire qu'il fit, pour tâcher d'opérer sa justification.

Nous sommes dans un temps de crise où nous ne devons respirer que l'abaissement de

(*a*) Cette plaiſanterie, enfantée au ſein des déſaſtres de la derniere guerre contre les Anglois, ne ſauroit nuire à la vérité qu'elle renferme. *Ridendo dicere verum quid veta?*

l'Angleterre, qui a attaqué nos vaisseaux en trahison, et abusé de notre bonne foi pour envahir injustement nos possessions dans l'Amérique. Les François ne devroient-ils pas rougir de paroître en public, imbibés et barbouillés du tabac que cette nation inique nous fournit à grands frais? Faut-il nous astreindre à fourer le nez dans leurs affaires pour les faire fructifier encore, en leur payant chaque année un tribut de plusieurs millions, que ces insulaires audacieux emploient à nous faire la guerre à outrance? Imitons-les en un seul point. Dans les temps de discorde, ils ne boivent que de la biere, pour ne pas bonnifier le débit de nos vins : ne prenons, à leur exemple, que du tabac planté à Montmartre, à Vaugirard et dans d'autres terreins nationaux. Loin de les punir, nous avons enflé leurs ressources, en interdisant la production du tabac dans la Guyenne et ailleurs, et en ne permettant de tirer la subsistance nazale que de la Virginie et du Maryland.

Depuis trente ans au moins ce négoce subsiste, et l'on ne peut douter qu'il ne soit d'une mauvaise politique d'enrichir annuellement une nation fière, qui nous désole par jalousie, et qui nous a déjà soutiré près de deux cents millions.

Oui, c'est par nos secours pécuniaires qu'ils ont défriché, peuplé et tellement accru et fortifié leurs colonies, que les habitants s'y trouvant trop resserrés, ont tenté de nous chasser

de notre propre pays. C'est au milieu des tentatives qu'ils renouvellent sans cesse, que nous payons volontairement à ces usurpateurs une subsistance de pur caprice, et que nous souffrons qu'à nos propres dépens ils nous prennent et nous menent par le nez, comme des oisons bridés.

S'il est vrai que nos nez soient aussi bons françois que nos cœurs, nous ne pouvons trop nous empresser d'affranchir notre Nation d'un tribut aussi humiliant, que pernicieux. C'est trahir les intérêts de notre Patrie, que de mettre nos rivaux en état de soutenir une guerre offensive contre nous, et de nous molester par des rapines de corsaires. Abjurons donc un usage aussi funeste au bien de l'Etat, et rompons une alliance ou une correspondance de nez, que l'amour patriotique désavoue et condamne. Beaucoup de gens pensent et parlent du nez : c'est à eux à s'expliquer par un cri général. Comment en effet les nez qui se fourent par-tout, ne sont-ils pas assez fins politiques pour avoir senti qu'ils sont alimentés sans cesse d'une nourriture étrangere, qui ne fait que les rendre relâchés et mal-propres ; souvent même elle les prend à la gorge, et semble vouloir les étrangler ou les inonder ? S'ils se fussent bornés à vivre de leur propre bien, la consommation qu'ils font dans le Royaume auroit enrichi le Roi et ses sujets. Pourquoi favoriser les Manufactures étrangères au détri-

ment des nôtres ? Si nous nous fussions contentés de mets moins recherchés, le débit des productions de nos colonies se seroit perfectionné avec le temps, et y auroit encouragé la culture; celle-ci y eût attiré un grand nombre de Colons, et l'on auroit purgé nos villes d'un tas de frippons et de fainéants qui nous infestent. Le tabac étant une marchandise d'un gros volume, nous auroit forcés à construire quantité de vaisseaux, dont le service, en occupant un grand nombre de matelots, nous auroit empêchés de donner du nez en terre, faute de marine propre à nous garantir des insultes. Ce sont les nez, les chiens de nez, qui ont causé ce préjudice à la France, au point que les uns disent qu'elle a un pied de nez, et les autres, qu'elle est bien camuse. Nos spéculateurs ont oublié que nous avions le Canada et la Louisiane qui pouvoient en produire abondamment, en aussi bonne qualité, et à moindre prix que les isles rivales. L'émulation les auroit encore aiguillonnées ; mais ces pauvres colonies sont restées au même état où elles étoient à la paix d'Utrecht, tandis que nos envieux, en améliorant leur sol par une culture suivie, ont fait sortir de la poche des François et ont recueilli tout l'argent que les nez avides ont semé pour notre destruction. On nous objectera vainement que la Louisiane ne produit que peu de tabac, et qu'il est d'une médiocre qualité ; mais des nez doivent-ils se

rendre si délicats, quand il s'agit du bien de l'Etat? Ne seroit-il pas juste au moins de leur faire changer de régime en temps de guerre, et de ne pas nous obstiner à fournir des verges pour nous fouetter? L'on se prive de gibier dans une ville assiégée.

Les nez font une grande partie de la Nation : qu'ils meurent plutôt de faim, en bons citoyens, que de ne pas devenir anti-Anglois. En prenant ce généreux parti, ils feront cesser tout d'un coup la navigation de cent vaisseaux marchands qui sont employés à notre approvisionnement, et qui deviennent une pépinière de matelots et de soldats pour nous combattre. Les cœurs et les nez françois doivent se fermer de concert aux invitations de la Grande-Bretagne. Soyons François de la tête aux pieds; n'ayons plus que des organes patriotes, et rédîmons-nous du tribut que nous payons à une nation trompeuse, qui n'emploie les secours qu'elle tire de nous qu'à machiner notre ruine. Soyons divisés du nez comme du reste.

C'est pour ne point participer à l'étrange félonie de la plupart de mes compatriotes, que j'ai voulu me suffire à moi-même, et que j'ai tenté de préférer une denrée de mon cru, à celle de la Virginie, qui ne pouvoit me parvenir qu'en passant par des mains angloises. J'ai en conséquence planté une trentaine de pieds de tabac dans mon domaine, peu récréatif et peu décoré. Je les cultivois

avec complaisance, et ils faisoient le délassement de ma solitude. J'ignorois l'étendue et la sévérité des loix qu'on a imposées sur cette matière à nos facultés sensitives. Je ne savois pas que les Anglois voulant s'arroger l'empire de la mer, il fallût encore leur céder l'empire de l'odorat, que j'avois toujours cru franc et libre. Au reste, ma tentative justifie que j'étois plus curieux, que gourmand. Le sol que j'habite est humide, marécageux et peu favorable aux plantations hâtives; mais je ne respire que pour ma patrie, et le soleil qui éclaire la France, me paroissoit assez bienfaisant pour mûrir à-peu-près ma plantation.

Un Pasteur ne doit pas se rendre difficile dans des temps désastreux. Il est bon qu'il se retranche pour donner l'exemple; et en usant mon propre tabac, je me réduisois à un mince ordinaire. La foible moisson que je comptois recueillir, prouve assez que mon intention n'étoit pas d'ouvrir un débit furtif ou public dans mon village. De plus, ne sachant ni préparer ni corder ma récolte, elle me seroit devenue purement inutile. Je ne fume point, et je n'aurois jamais osé la substituer à l'encens, dont ma Fabrique obérée me laisse souvent manquer, faute de moyens. Mon objet étoit donc simplement de faire un essai, et d'amuser mon nez par des apparences trompeuses, en causant aux Anglois le seul tort que je sois capable de leur faire.

Malgré l'anglomanie qui nous domine, tout ce qui vient d'une nation perfide, me put au nez, et mon olfact qui, suivant la nature, devroit être indépendant, ne sauroit se prèter sans scrupule et sans répugnance à devenir utile aux persécuteurs de ma patrie. En dépit de ces bonnes dispositions, des Anglois de France, dont l'odorat est fin, sont venus saisir ma dépouille, et verbaliser, sous prétexte que mon nez est tributaire de la Ferme-Générale établie à Paris. L'on m'a reproché de ne pas reniffler à l'angloise, et je suis menacé de voir entamer, par une amende pécuniaire, ma chétive portion congrue. Il ne me paroît cependant pas juste que ma bouche patisse pour mon nez. Après une perquisition exacte dans mon vieux mobilier, l'on a inventorié jusqu'à une antique rape d'étaim et une tabatière de cuir, dont je suis possesseur. Je ne me plains point de l'impolitesse des instrumenteurs; mais, sans vouloir peser mes raisons, ils m'ont donné une assignation devant des Elus qui ne sont pas du nombre de ceux que je connois. Ma défense est toute simple, comme mon individu. En diminuant le bénéfice de l'Angleterre, je ne comptois faire qu'un acte de bon Citoyen; et quelque chose qui me pende au nez, je croirai toujours avoir fait une action plus méritoire que condamnable. Mon nez n'est pas plus accoutumé que moi à la bonne chère; et laissant le tabac succulent

à ces nez voluptueux, habitués à la vapeur des parfums, j'ai compté user sans crime du droit d'être Agriculteur, en décorant mon jardin de plantes distinguées. J'aime les fleurs, et j'espérois orner mon parterre, qui n'est pas toujours en bonne odeur, vu la proximité d'un cimetière. Je m'applaudissois aussi de meubler ma pharmacie d'une plante qui, suivant le grand Albert, peut quelquefois être salutaire à mes pauvres Paroissiens.

Les nez qui se substantent de tabac anglois, ne sont-ils pas, en bonne politique, plus contrebandiers que celui d'un paisible Curé, qui se borne aux fruits insipides de sa Cure, pour se rendre utile à l'Etat et à sa Paroisse ?

Je vénère MM. les Fermiers-Généraux, et je ne dis ici que ce que je dirois à leur nez et à leur barbe, parce que je les crois aussi bons François que moi, jusqu'au bout du nez. La seule chose que je redoute, est qu'en me faisant payer une amende onéreuse, on ne fasse passer mon argent en Angleterre pour acquérir du tabac moins patriotique que celui qu'on m'a pris. C'est une plaie qu'on fait à l'Etat, et la Justice doit l'adoucir, en justifiant mes motifs et ma personne.

Nonobstant ces bonnes raisons, le Curé fut condamné en une amende, dont on lui fit la remise.

ARTICLE XXVII.

De la Louange.

UN jeune Prince venoit de succéder à son père, et tous les Ordres de son Empire étoient là pour le complimenter, ou plutôt pour l'adorer. Les Poëtes le faisoient descendre des Dieux, sans songer qu'ils déshonoroient sa mère. Vous êtes, lui disoient-ils, leur sang le plus pur, sans réfléchir sur ce qu'un adultère a de contraire à la pureté. Les Grands prosternés, lui disoient : quoique nous aimassions l'Empereur défunt, nous t'aimions et nous te respections beaucoup plus que lui. Nous lui tenions par nos emplois, mais nous te tenons par le cœur. Il nous a fait de grands biens ; mais comme tu as infiniment plus d'esprit que lui, tu nous en feras davantage; et à ce prix, tu peux disposer de notre sang jusqu'à la dernière goutte, soit pour vaincre tes ennemis, soit pour réduire à l'obéissance ceux de tes sujets qui trouveroient mauvais le bien que tu nous feras.

Prince tout-puissant ! s'écrioit l'un, conserve-moi l'honneur de tenir l'étrier de ta rayonnante Majesté, avec les cent mille roupies qui sont attachées à cet honneur, et ajoutes-y, de grace, le Gouvernement de la petite Province de Najaïo,

qui n'a que cinq cents lieues de tour. Volontiers, dit le Prince; mais quand tu seras à Najaïo, qui est à quatre cents lieues d'ici, qui me tiendra l'étrier? Sublime Majesté, répondit le Courtisan, voilà un jeune Mandarin de la seconde classe, qui se trouvera fort honoré de remplir mes importantes fonctions auprès de ton auguste Personne, moyennant deux mille roupies, et le commandement de douze navires qu'il confiera à son Lieutenant, pour ne pas manquer au service essentiel de l'étrier.

Embaumante Majesté! s'écrioit l'autre, chaque pore de ta peau est comme un trochisque d'ambre qui parfume en brûlant; chacune de tes expectorations, de quelqu'extrêmité qu'elle parte, a la suavité du benjoin: c'est pourquoi je te supplie de me continuer dans l'honorable et satisfaisante fonction de vuider ta garde-robe; et si tu veux ajouter à la confiance qu'exige un emploi si délicat, celui de Chef de toute ta Cavalerie, tu combleras les vœux de ton serviteur, qui n'est point intéressé, et qui ne desire prendre sur ton trésor quatre à cinq mille roupies par an, que pour être en état de te fournir le coton le plus fin, et teint du plus beau rose, quand tu prends plaisir à débarrasser ta trop odorante nature d'un superflu qui porte la vie et la joie dans tous ceux qui ont le bonheur de le sentir.

Un troisième survint, qui dit: Divinité

qui daigne habiter la terre, et qui ne mange quatre fois le jour que pour nous rendre nos besoins supportables par la comparaison, accorde-moi la grace d'être ton Boulanger, et en même temps l'honneur de représenter la gloire de ta Majesté victorieuse auprès de l'Empereur de la Chine. Mais, dit le Monarque..... Il est vrai, reprit le Mandarin, que je ne sais point la Langue Chinoise, et encore moins quelles affaires tu peux avoir avec le Prince chinois; mais tu auras à Pékin un homme au fait, qui sera ton organe. Quand il dira oui, je dirai oui; quand il dira non, non, dirai-je aussi; et s'il falloit signer, il signeroit, afin que le nom de ton Représentant ne soit point profané. Il te suffira de donner six cents roupies à cet homme, qui fera tout, mais qui ne représentera rien. Comme je suis riche d'ailleurs, je me contenterai de l'honneur de la représentation avec les quatre mille roupies qui y sont attachées, et trois mille pour l'entretien de la représentation; ce qui, avec les menus-frais de voyage, de papier, de pinceaux et d'encre, n'ira pas au-delà de neuf mille roupies. — Ce n'est pas là ce que je voulois dire, reprit l'Empereur. Tu veux être mon Boulanger: je ne croyois pas que tu susses faire du pain. — Non assurément, appétissante Majesté, je n'en sais point faire, et jamais aucun des Boulangers suprêmes de tes célestes aïeux n'a su seulement comment on s'y prenoit pour

en faire. Mais j'ai cet avantage sur mes prédécesseurs, qu'un de mes Secrétaires a une sœur dont la Femme de chambre est nièce du cousin-germain du gendre d'un des meilleurs Boulangers de ton Empire. Le Prince repartit : ne seroit-il pas plus simple que le petit Mandarin tînt mon étrier, qu'un de mes Valets vuidât ma garde - robe, et que cet homme qui fait de si bon pain, fût tout uniment et directement mon Boulanger? Les Ministres qui étoient là s'écrièrent : ô Prince cinq fois trop intelligent ! détourne tes regards perçants de ces maussades détails qui rapetisseroient ta grande ame : il est essentiel qu'il y ait des grades intermédiaires, que ce ne soit pas celui qui doit tenir ton étrier qui le tienne, et que ton pain passe ou soit censé passer entre les mains de soixante-quinze Officiers, avant que de parvenir à ta bouche; mais songes à régner seulement, et laisses-nous le soin d'arranger toutes choses, avec désintéressement, et moyennant les quatre - vingt mille roupies que tu nous donnes à chacun par an, et...... ooooo.

On en étoit là, et le peuple se gorgeoit d'une sotte joie, parce qu'on lui avoit annoncé le retour de l'âge d'or, qui n'a jamais été, et que, sans rien faire, les colibris alloient lui tomber tous rôtis du Ciel, ce qui est impossible, lorsque, comme tout le monde sait, un homme perça la foule, en criant : les scélérats ! ils vont gâter notre jeune Prince!.....

Le peuple crut que c'étoit un fou; les Grands ajoutèrent qu'il étoit dangereux, et un Officier des Gardes de l'Empereur vit clairement un crime d'Etat dans cette brusque incartade. En conséquence de ces trois décisions fondées, comme on voit, l'homme aux scélérats fut, au nom de l'Empereur qui n'en savoit rien, très-étroitement lié. Cette action violente d'une multitude contre un seul homme, fit quelque bruit, et ce bruit parvint au quartier impérial. Qu'est-ce? qui? quoi? hin? Un assassin..... un rebelle..... un conspirateur..... Tout ce qu'il vous plaira, dit le Prince : qu'on l'amène.

Par hasard étoit là un Officier de quelque conséquence, puisqu'il avoit le droit de chasser les chiens, et de faire taire les Courtisans dans l'anti-chambre de l'Empereur. Cet Officier, par hasard encore, avoit voulu protéger l'homme, et le reconnut. Dans un de ces mouvements où la sensibilité supplée à la discrétion, il ne pût s'empêcher de le plaindre..... Le malheureux!.... Vous le connoissez? — Pas autrement.... Quel est-il? — L'Huissier pâle et tremblant, c'est.... un un pauvre diable...... un..... qui..... là.... écrit..... Comment appelle-t-on?... — Un Ecrivain? — Comme ça.... qui.... fait des livres.

Le plus ancien des Emirs qui étoit présent, dit à l'Empereur : ineffable Majesté! la vie de tous les hommes est dans ta main.

Envoie celui-ci au supplice; car ce n'est pas là son premier crime. C'est un transfuge, qui a couru toute la terre, sous prétexte de chercher la vérité. Ne t'abaisse pas jusqu'à l'interroger; car tu t'avilirois, sans en tirer aucūn aveu qui pût le convaincre, quoiqu'il t'assurât de parler vrai. C'est, de toutes les espèces d'hommes auxquels tu permets de respirer, la plus dangereuse; car on dit qu'il est géogra... non, géomètre. A chaque impôt que nous mettons en ton nom, il calcule l'équité de l'imposition, avec la possibilité de la payer. Enfin il ne s'est pas écoulé trois lunes, depuis qu'il a osé proposer de réduire en équation le prix des vivres, avec le prix de la main-d'œuvre, comme s'il devoit y avoir de la proportion en ces choses.

Je t'ai entendu, dit l'Empereur, mais je veux l'entendre aussi. Approches, mon ami: Gardes, ne le laissez pas aller, mais desserrez-le. Quel est ton crime? — La vérité. Tous les sages ont dit avant nous que la louange excessive ou non encore méritée, corrompoit la bonté du naturel, et l'expérience m'a démontré ce point de vérité. En effet ceux des Princes qui ont été le plus loués pendant leur vie, n'ont pas été les meilleurs. — Expliques-toi, reprit le Monarque. — Volontiers, répondit l'ami de la vérité. Ecoutes, respectable jeune homme.... O sacrilège impie! s'écria l'Emir, et il tira un large sabre..............

ARTICLE

ARTICLE XXVIII.

Manière de louer.

ON se rappelle le trait du vieil Emir : mais l'Empereur ayant d'un clin-d'œil fait rentrer l'Emir en lui-même, et le sabre dans son fourreau, ordonna au Harangueur de continuer. Alors celui-ci se prosterna neuf fois et baisa trois fois l'ongle du second doigt du pied gauche de l'Empereur, en signe d'action de graces, et suivant la coutume du pays; puis ayant porté la main à son bonnet et ne l'ayant point ôté, toujours suivant la coutume, il dit:

RESPECTABLE JEUNE HOMME !

Tu étois destiné par la Providence à devenir le maître d'un grand peuple ; mais une politique absurde te laissoit ignorer les devoirs attachés à cette qualité : cependant un coup imprévu avance le moment de ta domination ; tu montes sur le trône, et la vanité d'un pouvoir, dont tu n'as pas encore l'usage, ne t'enivre point ; tu deviens Monarque, sans cesser d'être homme ; tu dois recevoir les félicitations du genre humain.

On assure que tu cherches la vérité : tu ne veux donc pas grossir la liste des Rois fameux, qui n'étoient guère que d'illustres méchants,

et tu préfères d'être placé parmi le petit nombre des bons Rois. Que le Ciel en soit trois fois loué !

RESPECTABLE JEUNE HOMME !

Ecoutes : si les Rois n'aiment pas la vérité, la vérité à son tour ne les traite pas plus favorablement : elle ne les haït point, mais elle les craint, et ne soutient leur présence que comme la vierge timide reçoit les embrassements de son ravisseur.

Il n'est pourtant pas sans exemple qu'elle ait eu des amants couronnés, et si la gloire étoit transmissible, je pourrois citer quelques-uns de tes ancêtres qu'elle estimoit assez, pour se montrer à leurs yeux avec tous les attraits de la nudité ; mais le luxe des aïeux n'impose point à sa simplicité, et tu ne prétendras à ses faveurs qu'après les avoir méritées.

Souviens-toi qu'il ne suffit pas toujours aux Monarques d'aimer la vérité, pour en obtenir la possession. Le triple masque de l'intérêt, de la crainte et de l'adulation couvre tous les visages prosternés au pied du trône, et la splendeur de ton rang est un obstacle de plus à vaincre, dans la recherche que tu médites de la vérité.

Car tu ne la trouveras point dans la bouche des flatteurs : parmi les Grands il en est, sans doute, quelques-uns d'assez bien intentionnés pour te mettre sur la voie, s'ils osoient,

ou s'ils n'éprouvoient pas à-peu-près les mêmes difficultés que toi pour la connoître : l'organe du peuple n'est pas non plus un moyen sûr pour la découvrir. A qui t'adresseras-tu donc ? Aux sages de ton Empire.

Le sage n'est point ce mortel au front sévère, au cœur glacé, à la physionomie négative, qui ne loue jamais, qui blâme sans cesse, dont la morgue insulte à nos foiblesses, sans nous rendre meilleurs.

Ce n'est point non plus cet enthousiaste de l'humanité, qui la dégrade par une stupide compassion, qui s'attendrit également sur le coupable que la loi punit, et sur l'innocent que le pouvoir opprime; misanthrope, parce qu'il croit que toute la sensibilité s'est refugiée dans son cœur, il seroit bientôt la victime des autres hommes, s'il parvenoit à leur inspirer les sentiments qu'il a pour eux.

C'est bien moins encore ce Pantare (1) atrabilaire dont la fastueuse humilité s'alimente du fiel des mortifications ; dont l'esprit agité par un espoir plus foible que la crainte, dévore en rugissant, l'absurde contradiction ; qui ne remplit, qu'en les détestant, des devoirs que sa fantaisie lui prescrit : fier, et plus malheureux encore de ne plus rien sentir, il condamne en autrui l'usage des facultés qu'il a perdues par une longue suite de privations

(a) Espèce de reclus.

violentes ; d'autant plus jaloux de ses opinions, qu'elles l'ont plus tourmenté, il traite en ennemi quiconque ne les adopte pas : forçat imposteur, il ne vante sa chaîne que pour l'étendre sur ceux dont le bonheur fait son supplice.

RESPECTABLE JEUNE HOMME !

Nous sommes des nains ; Dieu seul est grand. Voilà pourquoi il n'a pas placé la vertu sur le sommet aride d'une roche escarpée, mais sur un autel de roses, au milieu de bosquets plus riants que ceux où nous croyons que Witsnou fait son séjour. Cent routes y conduisent, où l'ouvrier ingénieux a tellement disposé la pente du terrein, que le voyageur, dès le premier pas, se sent entraîné sans violence vers le terme de ses desirs.

Non loin de là est la caverne tortueuse qu'habite le fantôme de la perfection : on distingue le chemin qui y mène, aux ronces dont il est parsemé, et à la foule toujours avide de difficultés, qui s'y précipite, et combat sans relâche pour obtenir des verges et des fers préparés par l'amour-propre, pour couronner la vanité.

Mais chaque état a ses vertus, et celles de l'homme isolé pourroient s'appeller les vices d'un Souverain : d'ailleurs le décharnement du corps n'est pas toujours une preuve certaine de l'énergie et de la sublimité de l'ame ; et tu

dois te garder de confondre le sage, avec celui qui fait des tours de force pour lui ressembler.

Le sage est cet homme à l'air serein, aux yeux ouverts, au maintien assuré, au rire libre, dont les traits ne sont jamais altérés ni par la joie immodérée, ni par l'extrême tristesse : sa gaieté naïve annonce le calme de son ame : il n'est pas toujours heureux, mais il n'éprouve jamais le malheur, parce qu'il est exempt de remords : au milieu même des accidents, il garde sans contorsions un équilibre, que les faveurs les plus signalées de la fortune n'avoient pu déranger.

L'excessive rigueur et l'excessive clémence dénotent un caractère féroce ou pusillanime : celui du sage est également éloigné de ces deux extrêmes. Distinguant le crime, qui est le fruit de la malice, des foiblesses qui sont une suite de notre imperfection, il s'arme d'une inflexible équité contre le scélérat, et corrige le malheureux avec une bonté compatissante.

Tu reconnoîtras encore le sage à sa modestie. Il ne parle pas de ses vertus : pour les découvrir, il faut le suivre dans sa conduite. Il n'exagère pas le bien qu'il fait; mais ses pareils trouvent en lui un apologiste fécond et sincère. Il n'effraie point par des menaces son frère, qui s'égare ; il le console par des cares-

ses, et le flatte par d'obligeantes comparaisons de ce qui se passe de semblable en lui; il l'encourage, par son exemple, à devenir vertueux, laissant au Ciel le soin de le rendre parfait.

Enfin le sage n'est pas l'homme sans passion, mais celui qui en fait le meilleur usage.

RESPECTABLE JEUNE HOMME !

Si tu rencontres ce sage parmi les nombreux habitants de ton vaste Empire, tu le rapprocheras de toi par tes bontés, tu le feras asseoir à la droite, et tu l'honoreras comme ton père, et tu l'aimeras comme ton ami : que si tu parviens à mériter d'être le sien, qu'une fausse modestie ne te dérobe point à ta propre estime : applaudis-toi et souffres qu'on te loue; car alors tu seras un homme digne de commander à tous les hommes qui sont sur la terre.

Autant le vice et l'hypocrisie sont diserts, autant la sagesse est briève dans ses enseignements. Ainsi tu n'auras pas de longs efforts à faire, sous un maître qui parlera peu, mais qui agira beaucoup : car l'impression des enseignements qui se tire des actions, est bien plus forte que celle qui résulte des sons de la parole, qui ne sont souvent que des signes très-équivoques de la nature des actions.

Tu n'auras donc pas de peine à te pénétrer des maximes du sage, non seulement parce qu'elles seront peu nombreuses, mais parce

qu'en le voyant agir, il te suffira de te replier sur toi-même, pour retrouver dans ton propre cœur le germe de toutes les vertus que tu lui verras pratiquer, et qui n'attendoient que les circonstances, pour parvenir à un heureux développement.

Peut-être que tous les rudiments des Monarques pourroient se réduire à ce seul document, *connois-toi*. C'est dans cet apprentissage, si digne de l'application d'une créature raisonnable, et peut-être le seul indispensablement nécessaire à ceux qui sont appellés au gouvernement des hommes, que ton sage te sera de la plus grande utilité. Observateur exact de toutes tes démarches, confident discret de tes pensées, scrutateur pénétrant des desseins même que tu hésiterois à lui confier, il t'applaudira sans t'enorgueillir, et te reprendra sans t'humilier. Mettant à profit tes heureux penchants, il lui suffira d'exciter dans ton esprit la réminiscence du bien que tu auras fait, pour t'animer à en faire davantage, et par celle de l'impression fâcheuse qui suit du mal, même involontaire, il t'intéressera, pour ton propre bonheur, à le fuir.

Egalement incapable d'une dangereuse adulation qui corromproit bientôt le plus excellent naturel, et de cette arrogante austérité qui dégrade le cœur en rebutant l'esprit, il te spécifiera dans le secret de l'intimité tes vertus, tes défauts, et jusqu'à tes vices, s'il te

respecte assez pour l'oser. Parcourant avec toi la sphère de ton ame, il t'indiquera précisément le genre de bien ou de mal auquel ta manière d'être te donne le plus de propension, et par-là tu connoîtras celles de tes dispositions que tu dois le plus cultiver, celles que tu dois et que tu peux corriger, et enfin celles qui sont inhérentes à ton existence.

RESPECTABLE JEUNE HOMME !

Parmi ces dernières dispositions, il en est de tellement liées à notre nature, qu'elles en sont une condition, sans laquelle nous ne serions pas ce que nous sommes. Le courage, la volonté, et plus que tout cela, le temps qui altère jusqu'au diamant, y apportent certaines modifications; mais, ô vérité dure! et qui pourtant est vérité: tenter de les détruire, c'est courir risque de confondre en nous tous les principes, et la vanité de la perfection a conduit plusieurs de nos semblables à cet état d'inertie, dans lequel les notions du juste et de l'injuste ne subsistent plus, ou sont privées de caractères distinctifs; où la volonté n'agit plus que par oscillations; où enfin on ne s'affranchit de la honte d'être ignoré, qu'en se privant de la gloire d'être jamais connu.

Si tu parviens une fois à faire une juste appréciation de ce que tu vaux, et des qualités défectueuses qui s'opposent à la perfection de ton être; si tu as le courage de descen

dre dans ton cœur, pour y considérer l'homme, non tel qu'il devroit être, mais tel qu'il est, plus enclin à l'erreur qu'à la méchanceté, tu toucheras au point sublime de la sagesse humaine; tu offriras le spectacle, bien rare, quoi qu'en disent les flatteurs, d'un philosophe sur le trône; tes sujets te béniront, ton joug sera envié, et la postérité, toujours sincère dans ses jugements, t'appellera d'un nom qui ne périra point.

Car la connoissance de soi-même porte naturellement à cette bienfaisance équitable qui récompense la vertu, qui prend compassion des foiblesses, et qui punit le crime sans acception de personnes.

Elle éclaire la conscience et détermine sans efforts à traiter les autres hommes, comme nous sentons qu'ils devroient nous traiter, s'ils étoient à notre place (1).

Elle est, en un mot, la source de toutes les autres connoissances, et dès que tu l'auras acquise, tu n'auras plus besoin que de la ré-

(1) Voilà une vieille maxime présentée d'une manière neuve; et en effet, il pourroit bien n'être pas exact de dire, qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait; car, vouloir, c'est desirer: or le Juge, devenu coupable, ne voudroit assurément pas que, placé sur son siege, le criminel le condamnât au supplice qu'il avoit décerné contre lui, quoiqu'il en connut l'équité; parce que le principe de notre propre conservation est le premier et le plus transcendant de tous ceux qui nous sont connus. Sans sortir de l'ordre physique, on trouveroit d'autres exemples contre l'universalité de ce vieil axiôme.

flexion, pour t'instruire de ce que tu dois à Dieu, aux hommes, à toi-même.

L'idée de tes imperfections te tiendra dans l'utile dépendance de l'Être souverainement parfait.

Voyant que les passions et les foiblesses, les habitudes et les infirmités du Prince, lui sont communes avec le dernier des Plébéïens, tu te convaincras qu'un même limon a formé tous les hommes; que par conséquent, ils sont tes frères, avant que d'être tes sujets; et cette opinion t'inspirera pour eux les sentiments de miséricorde, dont tu sentiras avoir besoin pour toi-même aux yeux de celui qui ne distingue le Monarque d'avec l'esclave, que par leurs vertus.

Après avoir rendu à Dieu ce que tu lui dois en qualité d'homme, et aux hommes ce que tu leur dois en qualité de frère et de Monarque, il te reste un devoir non moins indispensable à satisfaire. Le mépris de soi-même peut convenir à l'être isolé, parce que le bien ou le mal qu'il fait est circonscrit dans un cercle étroit, qui n'embrasse qu'un petit nombre de ses semblables; mais l'homme public, mais le suprême Magistrat doit s'estimer, s'honorer, se respecter : et jamais tu n'iras trop loin à cet égard, tant que tu régleras le sentiment de ta dignité par le témoignage de ta conscience.

J'ai dit. Je ne t'ai point loué; mais je t'ai indiqué ce qu'il faut que tu fasses, pour mériter de l'être.

L'Empereur reprit alors, en s'adressant aux Courtisans : mais cet homme n'est ni si fou, ni si méchant qu'on l'avoit dit. Je veux qu'on le laisse aller, qu'on lui donne une robe et mille roupies, et je lui accorde mon estime. Les Courtisans marmotèrent tout bas, et l'Huissier qui avoit failli de protéger le Harangueur, se rengorgeoit.

ARTICLE XXIX.

Effets du Discours qu'on vient de lire.

ETANT rentré dans son Palais, le jeune Empereur avoit l'air tout pensif. Les Courtisans en augurèrent qu'il n'avoit point d'esprit, et raisonnèrent beaucoup sur le désagrément qu'il y avoit à se ruiner en chevaux, en femmes et en esclaves, pour des Princes qui ne sentoient pas tout le mérite de cette conduite. Un d'entre ces Courtisans, plus hardi que les autres, osa demander à l'Empereur ce qui pouvoit altérer la sérénité de Sa Majesté, dans un jour consacré à l'allégresse, et où les concerts de louanges retentissoient de toutes parts ? C'est, dit le jeune Prince, que je ne les ai point encore méritées ; mais dans peu elles me seront acquises, ou je me trompe fort, et alors je les savourerai avec délices ; car j'aime la vérité.

Aussi-tôt les Courtisans se mirent les bras sur la tête, et protestant de leur désintéressement, assurèrent qu'ils concoureroient avec zèle aux bonnes intentions du maître. Pour prouver le premier point, l'un d'eux ajouta qu'il avoit mis l'an dernier plus de trois mille roupies du sien, dans l'exercice des fonctions de sa charge. Cela n'est pas juste, reprit le Monarque. Je vous rends trois mille roupies, et j'aviserai à donner cet emploi à quelqu'un à qui il ne sera point onéreux, ou je le supprimerai. Ce petit trait d'économie fit spéculer les courtisans, et ils conclurent de tout ce qu'ils prévoyoient, qu'un Prince qui rendoit trois mille roupies à un Officier de sa maison qui ne les avoit dépensées de trop que pour lui faire honneur, ne seroit jamais un grand homme. Mais les spéculations de ces Messieurs ne sont pas toujours justes dans la dernière précision. Un, pourtant, se trouva là, qui rencontra assez heureusement : mes amis, dit-il à ses camarades, nous n'avons pas gagné au change. Le vieil Emir qui n'avoit voulu trancher la tête du Harangueur que pour le faire taire, s'écria tout haut, je parie que c'est ce maudit raisonneur de tantôt qui a donné la migraine à ta trop approfondissante Majesté. Cette espèce de gens portent avec eux la stupeur, et je crois qu'ils répandroient la mélancolie dans le sein de Wistnou au milieu même de sept cents trente-neuf verges qui lui pincent la barbe continuelle-

ment, dans le dix-huitième Ciel. Périsse trois fois le traître avec sa vérité ! Pour dissiper les noires vapeurs qu'il a osé répandre sur la conscience inaltérable d'un Prince qui ne doit connoître que les plaisirs, le serviteur très-humble du dernier de tes éléphants te conseille d'assister à un spectacle que j'ai préparé dans ta salle d'audience. Voyons ce que c'est, dit l'Empereur : cela est-il gai ? Très-gai, très-attendrissant, reprit l'Emir. Les Courtisans qui avoient besoin d'un peu de relâche et d'inutilité applaudirent unanimement à l'idée de l'Emir. Puis ils demandèrent qui avoit ordonné la fête ? On répondit que c'étoit Kaco-Musi-Drama-Larmoï-Risu. A ce nom, ce fut un brou ha ha — C'est un homme excellent — désintéressé ; il a ruiné vingt Mandarins, sans s'enrichir. — Oui, mais quel génie ! — Quel goût ! --- Quelle élévation d'esprit ! --- Eh ! comment a-t-il pu en si peu de temps préparer une si superbe fête ? -- Et avec si peu de dépenses ? - Combien ? - deux cents mille roupies. --- Cela est incroyable. — Au dernier point. -- Bon ! Il se proposoit, moyennant un million de taëls de plus, de détourner le fleuve verd, et de donner l'image d'un combat naval dans la salle d'audience....... Mais il faut attendre des temps plus heureux. En disant toutes ces choses et beaucoup d'autres que je ne pus entendre, on s'avançoit vers le spectacle.

ARTICLE XXX.

Lettre de M. R... à M. de C... sur la Profession d'Avocat.

VOUS me mandez, mon cher neveu, que vous desirez embrasser la profession du Barreau, et je ne chercherai point à vous en dissuader. J'ai eu autrefois la même tentation; mais, après avoir scrupuleusement compté avec moi-même, j'ai cru devoir m'en détacher.

Pour remplir dignement cet état, il ne suffit pas d'avoir pris rapidement des degrés dans une Faculté complaisante, il faut avoir encore naturellement des dispositions heureuses, appuyées sur de bons principes et sur une éducation soignée.

La qualité d'Avocat est le plus commun des titres: tous les gens sans caractère, sans état, se l'arrogent, comme tous les laquais se disent Bourgeois de Paris; et je serois fâché que ce manteau léger ne servît qu'à couvrir en vous la fainéantise.

Si vous desirez de bonne foi exercer une profession qui tient tout de celui qui s'en occupe, il est nécessaire préalablement que vous en connoissiez les difficultés, les dégoûts, les rapports et les devoirs: or, mon expérience me met en état de vous administrer, à cet égard, tous les éclaircissements que ma tendresse vous

doit. Pesez-en attentivement la valeur, avant que de vous décider sans retour.

Il y a long-temps qu'on a défini un Avocat *vir probus, dicendi peritus*. Cette courte définition, prise strictement, renferme bien plus de choses que ne se l'imaginent ceux qui se consacrent vaguement au genre oratoire.

Un Avocat peut-être *vir probus*, et n'avoir qu'une foible partie des qualités nécessaires dans sa profession. Il peut être également *dicendi peritus*, et manquer des ressources essentielles à l'état qu'il a embrassé.

Le mot *probus* est le terme générique qui renferme toutes les différentes nuances sous lesquelles un Avocat doit se manifester. Un homme peut s'abstenir de tout forfait, sans être pour cela *vir probus*.

La Grèce et l'ancienne Rome ont eu des Orateurs distingués. La qualité de *vir probus* leur étoit aussi nécessaire, qu'elle l'est aujourd'hui, et on ne la prodiguoit pas.

Il est vrai que les Orateurs anciens et modernes ne sont nullement comparables, dans l'emploi de leurs talents. Les premiers, chargés du soin de défendre des intérêts nationaux, vivoient sur le pied de l'égalité avec les principaux personnages de l'État, que souvent ils remplaçoient dans les fonctions publiques. Ils étoient obligés d'exciter de grands mouvements, pour remuer un peuple communément injuste et capricieux. La force

de leur éloquence les rendoit quelquefois législateurs, et c'étoit par la force des probabilités, qu'ils subjugoient des Auditeurs tumultueux.

Nos Avocats, au contraire, n'ont que des intérêts particuliers à défendre, et souvent si modiques, qu'ils ne méritent pas de faire sensation dans l'administration générale. Ils sont astreints aux règles de la police du Tribunal qui les affilie. Les matières de politique, de gouvernement et de législation, ne sont point de leur ressort; et ils doivent se renfermer modérément dans le cercle particulier des loix qu'ils ont à défendre : ainsi, il leur faut moins de qualités publiques, que de vertus particulières. La première est d'être *vir probus*, et ces termes renferment un grand nombre de subdivisions.

1°. La probité propre à un Avocat n'est point cette probité sèche, farouche et rebutante, telle que celle d'un Quaker, d'un Cynique ou d'un solitaire : elle doit être douce, polie, attrayante, et plus propre à se concilier qu'à subjuguer la confiance. Un Stoïcien, comme Caton, seroit déplacé parmi nous.

2°. La probité d'un Avocat doit être éclairée, pour ne point compromettre les intérêts qui lui sont confiés. C'est pour les autres, et non pas pour soi-même, qu'on doit aspirer à exercer une fonction épineuse.

La suite au N°. 14.

3°. Elle doit être zélée, pour défendre des droits légitimes avec la chaleur et l'exactitude, nécessaires au bien et à la réussite des causes. Un généreux courage est un de ses attributs capitaux.

4°. Elle exige un noble désintéressement, qui accueille du même œil le pauvre ou le riche, et qui, sans acception de personnes, ait les bras ouverts, non pas pour recevoir, mais pour prodiguer des secours utiles, à ceux qu'on se charge de défendre. Une probité exigeante, ne seroit qu'un opprobre. Un état noble ne reçoit que ce qui lui est volontairement offert, sans plainte, sans murmure : ainsi, renoncez au Barreau, si vous avez conçu le projet de vous y distinguer par votre fortune. Ceux qui forment ce desir, n'y figureront jamais avec honneur. La considération publique est la seule récompense que vous deviez vous proposer, pour prix de vos travaux. L'honneur et l'argent marchent rarement d'un pas égal : conséquemment ceux qui préfèrent le second au premier, doivent de bonne heure embrasser des professions plus lucratives, sans se fixer à un état où la médiocrité des biens paroît un mérite.

5°. La probité d'un Avocat doit être exacte et pure. Il ne doit rien négliger, qui puisse être utile à son Client, ni employer des Subdélégués à faire ce qui lui est personnellement confié. Il doit se montrer et agir en personne,

sans se permettre, comme nombre d'Officiers, de se faire représenter par des ombres qui, n'ayant quelquefois ni le même savoir, ni la même exactitude que lui, agiroient en sous-ordre, avec sa garantie.

6°. Elle doit etre charitable, compatissante, et ouvrir un accès facile à la misère qui l'implore. Son emploi communicatif doit peser les raisons, et non pas les personnes. Son ministère, loin d'être repoussant, doit, sans redouter les dangers et sans craindre l'assaut du plus fort, voler noblement à la défense de l'innocence opprimée, et combattre hardiment pour le foible, que l'abus du crédit accable.

7°. Le courage, sans entêtement, doit aiguillonner les talents de l'Avocat, pour le soutien de la vérité dont il s'est pénétré, après un examen réfléchi. Il doit alors déployer ses forces et braver l'autorité du vice, sans cependant se livrer à un emportement, qui le fasse accuser de témérité.

8°. Cette même probité doit être éclairée, pour ne pas engager les Clients dans des procès inconsidérés et capables d'entraîner leur ruine. La science d'un Avocat ne se borne pas à connoître *Cujas*, *Barthole*, et la foule des Commentateurs en *us*, tout-à-fait étrangers à nos mœurs, à nos usages et à la Jurisprudence actuelle. Tel Avocat qui, dans son cabinet, n'aura étudié que ces rubriques vieilles

et obscures, sera sûrement un mauvais défenseur, si j'ai des comptes à régler avec un Ouvrier voluptuaire:. Il est essentiel qu'un bon Avocat sache comment les hommes de son temps agissent, pensent et décident. La connoissance de nos Auteurs et de notre Littérature lui est nécessaire ; mais il faut sur-tout qu'il s'attache autant à connoître les hommes, que les choses, pour proportionner son ton aux circonstances et à la qualité des personnes, pour ou contre qui il a à traiter. Un ton unique seroit ridicule. Il est donc nécessaire qu'un Avocat connoisse le monde et ses usages, et qu'il sache tirer parti de ce grand livre, pour l'avantage de ses Clients. Il ne doit pas, quant à la forme, traiter de la même manière l'homme de qualité, et l'Artisan. Son objet doit être d'étudier les convenances et les caractères, à l'effet d'en profiter pour opérer des conciliations et rétablir l'harmonie dans les familles. Un Avocat qui n'a jamais vu que son cabinet et ses livres, contracte, pour l'ordinaire, une roideur d'esprit qui le rend impropre aux ménagements et au ton d'insinuation, qui ramène des Adversaires aigris, à la concorde. La connoissance des hommes et l'expérience sont deux grands maîtres; et l'impéritie, dans ces deux genres, a souvent produit des effets funestes. Me. Normand, Me. Aubry et Me. Cochin étoient peu familiers avec Farinacius, et les Commenta-

teurs tudesques ou italiens ; mais ils étoient pourvus d'une bonne Logique : ils connoissoient les usages et la décence du grand monde. Ils rapprochoient les hommes, et élaguoient les formes. Aussi étoient-ils les premiers Avocats de leur siècle ; tandis que Me. P.... qui avoit passé sa vie à s'appesantir sur tous les bouquins, ne faisoit entreprendre que de mauvais procès, qu'il défendoit mal. Il connoissoit la Loi Salique, la Loi des Ripuaires, mais il n'entendoit pas la Coutume de Paris.

9°. Un Avocat doit avoir les mœurs douces et le génie accommodant. Sans grossièreté, sans rudesse, il est tenu d'écouter, de se montrer patient, et il ne doit se laisser dominer par aucune passion tyrannique ni avilissante.

10°. Il est indispensable, pour lui, d'être circonspect, discret et impénétrable jusqu'au scrupule. C'est une espèce de *Confesseur civil*, qui s'est imposé la loi de cacher, sans fourberie et sans tergiversation, les secrets confiés à sa prudence.

11°. C'est un homme public, qui ne doit se montrer ni trop léger, ni trop libre dans les actions, dans le propos et dans le maintien. Il ne doit pas non plus se montrer trop fréquemment dans les Spectacles et dans les lieux publics. Un état qui exige du recueillement, et qui est fait pour en imposer, par sa gravité, à la confiance publique, est incom-

patible avec les écarts, les étourderies, les inconsidérations et les inconséquences.

12°. Rien ne dépare plus la probité, qu'une humeur sauvage, dure, acariâtre et inégale. Un Avocat, sans morgue, sans austérité déplacée, doit se piquer de justice de cœur et de justesse d'esprit : la circonspection doit toujours régler les mouvements de son ame. Son intelligence doit être active, mais sans détour, sans subtilité, et sans ce pointillage épineux qui se fait des retranchements dans la basse chicane. Il doit tendre perpétuellement au vrai, et savoir, sans vanité, sans obstination, se condamner lui-même, s'il a tort, et si on l'éclaire. L'opiniâtreté ne sert qu'à égarer et à plonger les familles dans des labyrintes de peines et de subversion.

13°. Le vrai Avocat désintéressé, sans humeur et sans pédanterie, doit encore être modeste dans ses actions, dans ses paroles et dans son maintien. Le luxe des modes, des équipages, des habits et de la table lui est interdit : un état sérieux est dispensé de ces recherches passagères, qui distinguent les gens frivoles. Une représentation honnête et décente, est la seule qui lui convienne. Il peut y joindre les commodités de la vie, mais sans faire assaut de faste avec les grands Seigneurs, avec les gens du bon air, ni avec ceux qu'une profession plus fructueuse met en état de briller et de dépenser impunément. La modestie

est le cadre des autres vertus, et elle fait taire l'envie. Cette même modestie, quand elle n'est pas fausse, impose à celui qui en est doué, la loi de ne point se citer, de ne point parler de soi avec complaisance, et de se borner à attendre la justice que les autres sauront lui rendre si, sans orgueil, il se rend digne de leur suffrage. La simplicité, le ton uni et la bonhommie qui rassurent, sont l'appanage d'un état de confiance.

Enfin l'Avocat, sans être inquiet ni chatouilleux, doit se montrer sensible et délicat dans les procédés. La probité d'un homme qui veille pour l'intérêt d'autrui, doit être plus attentive que celle d'un autre. Ce n'est point cette probité rustique, si commune, et toujours prête à s'enflammer ou à tout condamner; mais c'est un sentiment plus délié qui oblige, qui console et qui se montre industrieux pour entretenir la concorde, en répandant le bien dans les familles et dans la société. Bon Citoyen, fidèle à sa Religion, à son Prince, aux devoirs de son état, et à sa confraternité, l'Avocat doit être un flambeau, pour éclairer les autres; et ne se considérer lui-même, qu'à l'effet de se bien conduire. C'est le *vir probus* qui doit travailler à être irréprochable jusques dans les procédés, dans son domestique, dans ses mœurs, et dans le choix de ses amis.

Tels sont les caractères propres à l'homme

de bien qu'on se propose de définir, et dont Cicéron et Quintilien ont tracé le portrait. Or, tous ceux qui, dans leur carrière, s'écarteront de ces signes distinctifs, n'auront qu'une vocation manquée et un titre sans effet.

En second lieu, un Avocat doit être *dicendi peritus*, mais ce n'est pas *dicendi malè peritus*. C'est déshonorer son état et s'avilir soi-même, que de s'abandonner immodérément à ces brusques incartades, qui sont plutôt l'effort de la pétulance, que les élans d'un génie actif et transcendant. Le Barreau est une arène de décence, où les athlètes combattent sous les yeux de la Justice, qu'ils doivent respecter. Il faut y faire valoir ses raisons avec énergie: l'on doit même être véhément avec noblesse; mais c'est une difformité, que de métamorphoser le Temple d'Astrée en un marché public. Les criailleries indécentes, les apostrophes, les injures, les turlupinades sont autant d'attentats contre la Déesse, ses Autels et ses Pontifes. C'est une monstruosité qu'il faut laiser, en gémissant, aux Causidiques mercenaires; mais comment des Orateurs, jaloux de leur réputation, osent-ils se permettre d'entrer en lice, pour se livrer des combats à outrance, pour se charger de personnalités outrageantes, et pour occasionner des scènes dont les Auditeurs sont justement indignés? L'on s'explique par des

propos sans suite et sans cesse interrompus; les sarcasmes se répercutent, l'épigramme s'aiguise de part et d'autre, et les défenseurs se dégradent, sans servir l'intérêt de leurs Clients. L'on rend, au contraire, les haînes éternelles. L'on peut pardonner à un homme de nous avoir suscité un procès : il a agi par des conseils empruntés; mais on n'oublie jamais l'injure qu'il nous a faite, en louant un organe diffamant, pour nous charger publiquement d'invectives. Le Juge, souvent assourdi, voit son attention étouffée sous le bruit importun des cris, qui se renouvellent sans cesse autour de lui.

Mais l'indécence n'est pas moins frappante, lorsque deux athlètes, plus occupés de leur propre vanité, que du succès de leur Clientelle, s'attaquent ouvertement aux yeux de la Nation, et se déchirent impitoyablement, ou se flétrissent mutuellement par des imputations odieuses, et par des termes impardonnables à la plus grossière populace. L'on cherche à faire illusion au vulgaire par la bouffissure des mots, par la multiplicité des comparaisons, par la surcharge des antithèses, par le piquant des épigrammes ; et perdant ainsi de vue les objets principaux, on noie la raison et la Logique, dans un déluge de paroles inutiles et insultantes. Quel désordre ! quel abus ! L'on oseroit presque dire quel brigandage ! Le Public, toujours avide de

voir des Tragédies et des Comédies qui ne lui coûtent rien, rit ouvertement, bat des mains, et crieroit volontiers *bis*, pour animer les combattants. Ils s'encouragent et cherchent réciproquement à se surpasser, par la force ou la grace des invectives. Mais, en bonne foi, étoit-ce là le métier des Orateurs célèbres dont on chérit encore la mémoire? Auroient-ils moissonné tant de gloire, s'ils s'étoient prostitués à un si vil exercice? La véritable éloquence, la seule qui convienne à un Orateur qui veut se signaler, est une énonciation noble et honnête, forte en choses et en expressions, propre, en un mot, à subjuguer les esprits, par le pouvoir de la vérité et de la sagesse. Il nous en reste encore des modèles, et Thémis est intéressée à les faire revivre, pour l'honneur et la satisfaction publique.

Ces étincelles dévorantes, ces défis, d'où les combattants ne sortent que couverts de blessures, sont le produit d'une imagination exaltée, que les gens sages appellent des sorties turbulentes et malhonnêtes. La première illusion peut séduire ; mais la probité et le bon goût sont bientôt détrompés. Tel qui croyoit s'ériger en sacrificateur, n'est bientôt plus lui-même qu'une victime.

De quel droit, en effet, un Orateur indiscret va-t-il, d'une main hardie, feuilleter les registres secrets d'une famille, déterrer les

morts, déshonorer leurs cendres, et dévoiler des anecdotes scandaleuses, que le temps avoit condamnées à l'oubli ? Pourquoi son Adversaire, piqué d'une atteinte convicieuse, se travaille-t-il pour la repousser, avec encore plus de chaleur et d'emportement ? A quoi servent, dans des questions de Droit, ces combats de fureur et d'orgueil, si ce n'est à amuser un Peuple oisif et satyrique. Les Juges ne puisent pas dans ces querelles, les motifs de leurs décisions; et ils ont la disgrace de voir qu'un Temple, où l'on prononce les oracles de la paix, devient une pépinière de dissentions interminables.

Hélas ! cette émulation licentieuse, si destructive de la loi des bonnes mœurs, et des devoirs de la confraternité, n'est propre qu'à avilir ses auteurs, à entraîner des conséquences périlleuses, et à noircir un état, dont la modération et l'urbanité doivent être la base. Songez, Avocats, que l'éloquence déplacée, n'est que l'art dangereux de faire illusion. La douce persuasion porte, sans contrainte, la vérité jusqu'au cœur; et la facilité ou l'habitude de promulguer audacieusement des atrocités, ne constituera jamais qu'un fougueux déclamateur, bien différent du *dicendi peritus*, dont les talents sont précieux et chers à la Patrie.

L'on doit cependant convenir qu'il se présente des occasions où la personnalité devient

indispensable. On juge les hommes sur leurs mœurs, sur leur caractère, sur leurs habitudes et sur leur réputation, quand il s'agit de faits personnels. Il faut souvent démasquer un frippon, un débauché, un hypocrite; et l'on ne peut quelquefois les convaincre de larcin, de fourberie et de dissolution, qu'en révélant leur turpitude. Un voleur, un mauvais mari, ne sont inculpés que par une articulation de faits; mais ces rencontres sont peu communes; et en faisant rougir le coupable, la honte dont on le couvre ne doit pas se répandre sur tout ce qui l'environne. D'ailleurs l'adresse est plus salutaire, que la force, pour combattre le vice ou le ridicule. Une forme moëlleuſe et fine sait tout adoucir. Des correctifs, ménagés avec art, peuvent également remplir l'objet qu'on se propose. Il est des nuances, des ménagements qui se font entendre aussi distinctement, que les éclats du tonnerre. Ce sont ces tournures ingénieuses et piquantes; que l'Orateur sait saisir, et qui lui donne la réputation d'être *dicendi peritus*. L'on peut dégrader le vice, le foudroyer, le rendre ridicule, et le faire haïr, sans pulvériser le criminel et ce qui lui appartient, à quelque titre que ce soit. Se flatte-t-on de le corriger par un débordement d'invectives grossières et par des reproches insultants, qui n'ont aucun rapport à l'affaire qu'on traite? Le droit de punir un méchant

n'est pas confié à l'Avocat qui plaide contre lui : il n'a pas plus le droit de se rendre publiquement dénonciateur de faits ignorés.

L'on objectera, sans doute, avec quelque fondement, que ce sont les plaideurs eux-mêmes qui, toujours passionnés, et souvent injustes, exigent de leurs défenseurs la plus vive déclamation, et trouvent qu'on sert toujours trop foiblement leur animosité et leur vengeance. Le fait est vrai en lui-même; mais c'est alors qu'un Avocat doit s'armer de toute sa fermeté, pour suspendre le cours et adoucir l'acrimonie d'une bile qui s'épanche. C'est alors qu'il est en droit de dire courageusement : vous m'avez choisi pour défenseur, et non pas pour le vil instrument de votre passion et de votre cruauté. Il n'est pas juste que j'immole ma gloire personnelle à vos animosités. Ce que je vous dois ne peut pas me faire perdre de vue ce que je dois aux Juges, au Public et à moi-même. Un langage aussi ferme a de quoi amortir les pointes de la colère, et ne peut que rendre estimable celui qui se sert à propos de l'autorité de sa place et de son ascendant.

La perfection n'est point accordée à l'homme; c'est pourquoi, si on les jugeoit d'après cette peinture, il resteroit peu d'Avocats pour meubler le *tableau ;* mais cette réflexion humiliante ne doit pas dispenser ceux qui y figurent, de travailler à se rapprocher des mo-

dèles qu'on leur présente, comme munis du sceau de la considération de leurs Concitoyens.

L'estime publique est le premier prix qu'ils doivent ambitionner et conquérir. La pureté du cœur leur est encore plus nécessaire que les facultés de l'esprit : ainsi, s'ils n'ont pas la force d'acquérir l'universalité des qualités que leur état exige, du moins qu'ils s'empressent à en obtenir une partie. Les qualités du cœur obtiendront grace pour la médiocrité des talents. Le titre d'Avocat ne sera plus pour eux un titre bannal et usurpé. Un Avocat n'est pas un homme qui a prêté simplement un serment au Palais pour criailler, et pour débiter publiquement des injures. Ce n'est ni un Solliciteur, ni un Intendant de Maison, ni un Maître-Clerc ; mais c'est un homme destiné à instruire par ses lumières, à édifier par ses mœurs, à servir ses Concitoyens par ses talents, et à les fortifier par ses exemples.

C'est à ces seuls titres qu'un Avocat peut être défini *vir probus, dicendi peritus*, et qu'il doit conquérir la palme qu'on recueille dans la carrière de la gloire.

Frapper l'air de sons vains et convicieux, c'est se flétrir soi-même, et profaner la Justice jusques dans son Sanctuaire, *Nihil impudentius*, a dit un Pere de l'Eglise, *arrogantiâ Advocatorum qui garrulitatem authoritatem*

putant, & parati ad lites in subjectos tumida intonant (1).

Vaine présomption ! ton empire est plus étendu que celui de tous les Potentats du monde. Que tu règnes sur les esprits grossiers et bornés, on le conçoit : mais par quelle fatalité faut-il que l'intelligence, le savoir et les talents ne soient pas des préservatifs pour se défendre des chaînes que tu leur imposes? Pourquoi sembles-tu, au contraire, les aggraver, pour redoubler la dureté de leur esclavage? La sagacité qui fait prévoir les écueils cachés, devroit nous faire éviter ceux qui, sous nos yeux, causent tant de naufrages. Mais nous sommes sans cesse les dupes de notre orgueil inné. Plaignons la foible hamanité.

Voilà, mon cher neveu, la somme de mes réflexions. Pensez, méditez ; et, après un mûr examen, suivez votre inclination. Il est dur et infructueux d'exercer une profession qu'on n'aime pas.

Je suis, etc.

---

(1) S. Aug.

ARTICLE XXXI,

Où l'on donne une idée du Spectacle dont il est parlé article XXIX.

COMMF il ne nous est guère possible à nous autres Européens, de nous former une idée des Spectacles de ces Peuples inconnus, que, par abréviation, nous nommons barbares, j'intriguai pour avoir place à celui dont on alloit récréer la Majesté de l'Empereur. J'y fus admis, après être convenu que Kaco-Musi-Drama-Larmoï-Risu avoit plus d'esprit, que la première des sept Planètes. On donna deux Pièces dont voici les titres, et ce qu'à l'aide d'un Naturel du Pays, j'ai pu concevoir de leur sujet.

PREMIERE PIECE.

LA MORALE DES TOMBEAUX, *ou le squelette parlant*, en six Actes, et à tiroirs, par le moyen desquels, sans rien déranger dans le plan, on peut la restreindre à trois Actes, ou la prolonger jusqu'à neuf, en ajoutant, ou supprimant divers lambeaux de morale qui sont indiqués. Cette Pièce se joue aux lampes, avec une décoration noire, égayée de larmes et d'ossements d'argent. Elle est d'un effet terrible et beau.

SECONDE PIECE.

L'INNOCENCE RECONNUE, en un Acte. C'est un indigent honnête, soupçonné d'avoir dérobé une pièce d'or et de l'avoir avalée. Il s'éventre, et jette, pour sa justification, ses boyaux au visage de son accusateur.

Nous ne croyions pas, lorsque nous vîmes représenter ces Pièces, qu'un pareil genre pût jamais prendre en Europe. Depuis que la gaieté n'est plus de mode, nous avons écrit sur les lieux, pour en avoir des extraits détaillés, et aussi-tôt que nous les aurons reçus, nous les adresserons à l'Auteur du Journal des Dames, qui n'a cependant pas besoin de ces tristes sujets, pour exciter la pitié.

Épitaphe de M.......

Poëte, Censeur, Avocat,
Grand partisan du célibat,
Et sans prétention aucune,
La lecture fut mon emploi;
J'aimai mes amis et mon Roi;
Mais je prisai peu la fortune,
Qui ne fit aussi rien pour moi.

ARTICLE

ARTICLE XXXII,

Sur Mécène.

MÉCÈNE étoit favori d'Auguste ; on le croit sur la foi des Historiens qui l'attestent. On dit aussi qu'Auguste étoit le favori de la femme de Mécène : ces sortes de faits ne sont pas toujours susceptibles d'être prouvés d'une manière péremptoire ; mais la simple présomption suffit à bien des gens pour les croire, parce qu'ils offrent souvent les motifs d'une consolante comparaison.

Quoi qu'il en soit, Mécène aimoit Ovide et Virgile, et c'est à raison de sa munificence à leur égard, que, depuis environ dix-huit cents ans, tant de Poëtes ont chanté le nom de ce Romain célèbre. S'agit-il d'exciter, dans l'ame de leurs Protecteurs, les sentiments généreux de cet ancien Ministre d'Etat ? Ils l'amènent adroitement sur la scène, et les éloges qu'ils lui prodiguent, sont moins le tribut de la reconnoissance qu'ils ont pour ses bienfaits, que l'espoir d'en obtenir de nouveaux, par des parallèles flatteurs. En un mot, ce qu'on appelle, en style poétique, faire jouer la grosse artillerie, c'est donner le nom de Mécène à Turcaret. S'il ne se rend pas à cette attaque, il est sûr de se voir affublé d'une épigramme, dans laquelle l'Auteur

désintéressé lui reprochera sa naissance, son avarice, et sur-tout sa richesse.

Si Mécène protégea les beaux-esprits de son temps, il fit bien, et il agit conséquemment; car lui-même étoit un très-bel esprit. Mais devoit-il prêcher l'intolérance, lui qui faisoit profession d'une secte, dans laquelle on plaçoit la liberté au rang des plus grands biens? Ce n'est pas la première fois qu'on a vu des hommes se conduire envers les autres d'une manière diamétralement opposée à leurs propres principes. Les Politiques traitent quelquefois la morale, comme les Théologiens traitent la raison, quand ils en font la servante de la Théologie. Les premiers justifient leur conduite par la raison d'Etat (1); les

(1) La RAGIONE DI STATO est la grande autorité de Machiavel: elle a quelquefois justifié les cruautés les plus atroces. En effet, cette raison est un excès du droit commun: excessum juris communis. S. Thomas, en commentant Aristote, n'a pu se défendre d'en rapporter les maximes principales. « Ad salvationem tyrannidis, dit le Docteur Angélique, expedit excellentes in potentia vel divitiis interficere, quia tales per potentiam quam habent, possunt insurgere contra tyrannum. Iterùm expedit interficere sapientes, tales enim per sapientiam suam possunt invenire vias ad expellendam tyrannidem; nec scholas, nec alias Congregationes, per quas contingit, vacare circa sapientiam permittendum est; sapientes enim ad magna inclinantur, et ideò magnanimi sunt, et tales de

seconds ont aussi leurs motifs, auxquels nous ne trouvons pas à redire : nous observons seulement que quand un homme s'est acquis la bienveillance des Gens de Lettres par quelques bienfaits, ne fussent que des louanges, il semble avoir le droit de tout dire et de tout

---

facili insurgunt. Ad salvandam tyrannidem oportet, quòd tyrannus procuret, ut subditi imponant sibi invicem crimina et turbent seipsos, ut amicus amicum, et populus contra divites, et divites inter se dissentiant, sic enim minus poterunt insurgere propter eorum divisionem : oportet etiam subditos facere pauperes, sic enim minùs poterunt insurgere contra tyrannum. Procuranda sunt vectigalia, hoc est exactiones multæ, magnæ, sic enim citò poterunt depauperari subditi. Tyrannus debet procurare bella inter subditos, vel etiam extraneos, ita ut non possint vacare ad aliquid tractandum contra tyrannum ». *S. Thom. Comment. sur le cinquieme Livre des Politiq. d'Aristote. XI.* Nous ne traduirons point ce passage ; car, comme nous l'avons dit ailleurs, nous ne croyons pas que des maximes vicieuses, quoiqu'elles ne soient offertes que pour en inspirer l'horreur, puissent jamais servir à l'avancement de la vertu. Le Docteur célèbre qui nous fournit ce passage, blâmoit la tyrannie, et s'en est expliqué nettement : mais devoit-il en donner des règles, et ne devoit-il pas craindre qu'il se trouvât des hommes assez méchants pour les pratiquer ? C'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider. Il nous suffit d'ajouter que les Saints sont hommes, ainsi que le disoient les anciens Journalistes de Trévoux, en parlant de Saint Cyprien.

faire, avec la certitude d'être toujours applaudi. Une absurdité, sortie de sa bouche, devient une raison dans celle de l'adulateur; un mot lâché au hasard, ou dans une circonstance exigeante, est, pour l'éternelle génération des imitateurs, une maxime universelle, et qui ne peut souffrir d'exception.

On assure que Mécène conseilla à Auguste de ne souffrir aucune innovation dans le culte; et il fondoit cette maxime sur l'impossibilité d'accorder la diversité d'opinions, avec la tranquillité de l'Etat.

Lorsque Mécène donna ce conseil à l'Empereur, les Romains même, et plus encore les Peuples subjugués par leurs armes, étoient très-divisés dans leurs sentiments religieux; cependant l'Empire jouissoit d'une paix profonde. D'où l'on peut inférer que Mécène avoit un intérêt caché à conseiller l'intolérance, ou bien qu'étant consulté inopinément sur une matière qu'il n'avoit point examinée, il aima mieux hasarder d'être absurde que muet.

La maxime de Mécène a été adoptée par la plupart des Politiques, et il paroît que le fameux Hobbes en a fait la base de son systême de *Religion politique*, puisqu'il suit de ses principes, ainsi qu'il le dit lui-même, que *le Magistrat souverain a droit d'empêcher qu'on enseigne certaines doctrines*; que *ceux qui essaient d'en introduire de nouvelles, com-*

mettent un crime ; que par conséquent, *la Religion du Souverain doit être la seule tolérée.*

Le nom de Hobbes sera, sans doute, aux yeux de bien des personnes, la meilleure réfutation de ce systême, et en même temps du conseil de Mécène; mais, sans nous arrêter au caractère des deux personnages, et sans examiner si la maxime du favori d'Auguste répond au but qu'on se propose, c'est-à-dire, à la tranquillité des Etats, voyons si elle est vraie en elle-même; car si elle n'est pas vraie, elle n'est pas bonne, et elle produira, dans son application, toutes sortes de mauvais effets, au lieu de la tranquillité qu'on en attend, et qui est vraiment un des plus grands biens.

Si la maxime, de ne souffrir aucune innovation dans les opinions, est vraie, il s'ensuivra nécessairement dans la pratique, qu'il faut traiter ceux qui innovent, en quelque circonstance et en quelques lieux que ce soit, comme des perturbateurs du repos public. Mais le conseil d'intolérance dont il s'agit ici, fut donné à Auguste peu de temps avant la naissance de Jesus-Christ; et il autorisoit les Païens, s'ils l'eussent pris au pied de la lettre, à punir le divin Fondateur de la Religion Chrétienne, comme le pervertisseur des Nations, qui innovoit dans le culte reçu, et les Apôtres comme des gens qui semoient la division parmi le Peuple. En un mot, cette

maxime tendroit à colorer l'atrocité des Juifs, et à justifier les efforts des Païens contre la publication de l'Evangile, qui leur enseignoit à mépriser des Dieux et des Déesses, qu'ils révéroient depuis tant de siècles.

Une tradition populaire fait regarder Joseph d'Arimathie, comme l'Apôtre de l'Angleterre, divisée alors en plusieurs Souverainetés, qui avoient leurs Dieux particuliers; et il est vraisemblable que si la maxime de Mécène avoit été admise dans les Etats de n'importe lequel des Princes où Joseph aborda, les Peuples de ces contrées eussent croupi long-temps dans l'ignorance de l'Evangile, que leurs vainqueurs, les Anglo-Saxons et les Romains, ignoroient eux-mêmes.

L'établissement du Christianisme est, sans doute, l'effet d'un pouvoir surnaturel; mais ce n'est pas de quoi il est question dans cet article, où l'on examine, en politique, seulement la maxime qui exclut toute innovation. Ce qui est bon en soi, l'est toujours. Voilà un principe avoué. Mais comment les Anglois, qui sont si profonds raisonneurs, ont-ils pu admettre et suivre quelquefois un conseil, qui écartoit pour jamais la réformation de leur pays? Car enfin, si quelque Ministre du caractère de Mécène eût insinué à Henri VIII, à son fils Edouard, à Elisabeth, qu'il ne faut point innover dans la Religion, les Anglois vivroient encore sous ce que l'esprit d'erreur & de

révolte leur fait appeller le joug odieux et la tyrannie du Pape.

Il est un grand nombre de maximes qui ne sont reçues pour bonnes, que parce qu'elles ont été précédemment regardées comme telles ; et alors on confond l'autorité avec la raison. Voilà précisément ce qui est arrivé par rapport au conseil de Mécène ; des Politiques l'ont admis sans réfléchir sur la conséquence qui ne va à rien moins qu'à justifier les Puissances qui l'ont mis en pratique, en sévissant contre les novateurs, de quelque genre qu'ils soient.

Cependant, depuis que la Philosophie a dissipé les ténèbres de l'ignorance, et ramené aux principes, on commence à se défier des vieux adages et des propositions entortillées de l'ancienne école ; et nous doutons qu'on pût soutenir impunément aujourd'hui en politique, que des Princes font une chose très-agréable à la Divinité, en punissant, comme des crimes, des opinions différentes des leurs, sur-tout lorsque la conduite de ceux qui les ont n'altère point l'ordre public ; car le premier devoir du Prince est de procurer la tranquillité à son Etat.

On nous a déjà taxé d'intolérance, sans nous connoître, à-peu-près comme les jeunes gens vantent les faveurs de jolies femmes qu'ils n'ont jamais vues : et il est à craindre que l'on ne nous accuse à présent d'une tolé-

rance incompatible avec une bonne police, si nous ne prenons pas le soin d'expliquer notre idée.

Il n'est point de Peuple qui ne soit persuadé de l'excellence de la Religion établie dans son pays; et s'il est vrai de dire que chaque Nation a une manière de penser qui lui est propre, il ne l'est pas moins, malheureusement, d'avancer que presque chaque homme a un certain nombre d'articles particuliers de croyance, qui lui paroissent conformes à ce qu'il regarde comme la volonté de l'Être souverain. On conviendra aisément qu'il est impossible que tant d'opinions diverses soient également vraies, et principalement celles des Nations païennes, des Mahométans, et de ceux qui n'admettent pas le premier point de la Religion naturelle, s'il en est: personne ne conteste d'ailleurs, qu'aimer la vérité, la chercher et la recevoir quand elle s'offre à l'esprit, ne soit un devoir essentiel, dont aucune créature raisonnable ne peut être dispensée: de l'exactitude de ces deux propositions avouées, il résulte que la maxime de Mécène est absurde dans la théorie, et impie dans l'usage, puisqu'elle mettroit un obstacle invincible à l'instruction d'une très-grande partie du genre humain, qu'elle priveroit pour jamais de connoître la vérité, ceux qui ne la possèdent pas encore, et qu'elle autoriseroit à rejeter l'Evangile, ceux dont un

miracle exprès ne soumettroit point l'esprit.

On dira peut-être qu'une Nation quelconque, étant en possession de la vérité, peut et doit adopter la maxime du Ministre Romain, et se conduire en conséquence. Nous ne déciderons point quel degré de présomption décèle ce raisonnement, ni s'il peut s'accorder avec la modestie qui caractérise l'éminente vertu et le profond savoir; mais nous observerons qu'il est fort difficile en ce monde de trouver une marque à laquelle on reconnoisse infailliblement la vérité; difficulté qui augmente considérablement dans les détails. En effet, toutes les Nations, et même tous les hommes, à l'exception de quelques-uns qui sacrifient uniquement à la fortune, se croient dans la bonne voie, et la majeure partie du Peuple ne manque jamais de foi, bien ou mal fondée. Il n'y a cependant qu'une seule vérité, il n'y a qu'une seule croyance parfaite; et par une fatalité attachée à l'aveuglement de l'esprit humain, ceux qui ont le malheur d'errer, ne sont pas moins positifs que ceux dont la vérité est le partage.

L'inflexibilité qu'apportent tous les hommes au soutien de leurs opinions, fait voir combien peu il importe de s'assurer où réside précisément la vérité, pour juger en quel cas la maxime d'intolérance seroit bonne ou mauvaise, en matière politique. Cette inflexibilité même, garantie par l'expérience de

tous les temps, met l'absurdité qu'il y a à punir l'erreur comme le crime, dans son plus grand jour; car en supposant chaque homme intimément convaincu de la véracité de son opinion, chaque homme aussi s'arrogera le même droit, en vertu de la même maxime. On ne sauroit se dissimuler cependant que les innovations dans le culte religieux ne soient presque toujours accompagnées de troubles, qu'il est du devoir du suprême Magistrat de réprimer, ou plutôt de prévenir. La maxime de Mécène ne gagne rien à la certitude de ce fait, puisque l'Histoire fait foi que non seulement les novateurs n'ont jamais attaqué et essayé de convaincre de leurs opinions par la violence, mais encore que le mépris a plus détruit de sectes, que la persécution. A quoi donc attribuer ces guerres terribles, qu'on a désignées sous le nom de guerres de Religion, parce qu'elle en étoit le motif? Osons le dire; c'est à l'intérêt que les Etats ont pris à des opinions, à des conceptions sur lesquelles ils n'avoient aucun intérêt, peut-être aucun droit; c'est à l'ambition, à l'égoïsme de quelques Particuliers.

Par toute la terre, le commun du Peuple est absorbé dans l'ignorance; les raisonnements les plus clairs sont souvent hors de sa portée, parce qu'il n'en comprend pas les termes : en revanche il est tout de feu, pour les principes dont il saisit la signification

des mots. *Il vaut mieux obéir à Dieu, qu'aux hommes.* Voilà une de ces maximes du Peuple, qu'il soutiendra toujours, tant qu'on en reconnoîtra la vérité ; et il est à présumer que personne ne s'avisera de la nier. C'est aussi par-là que chaque novateur commence. Il prêche l'erreur ; qu'il soit ou non dans la bonne-foi, son Auditeur imbécille ne la prendra pas moins pour la vérité. Or, il est aussi impossible qu'un homme n'embrasse pas la vérité, quand elle lui paroît évidente, comme il est impossible qu'il ne voie pas la lumière, ayant les yeux ouverts.

Si, dans ces circonstances, l'Etat adopte la maxime de Mécène, s'il ne permet pas à cet homme de changer d'opinion, s'il entreprend de l'empêcher d'obéir à ce qu'il regarde comme l'impulsion du Ciel, il faut s'attendre à trouver de l'opposition. Alors, plus l'autorité déploiera de force, plus le sectaire sera récalcitrant, plus son principe, *qu'il vaut mieux obéir à Dieu, qu'aux hommes*, acquerra de vigueur ; et s'il est poursuivi publiquement, sa constance à maintenir son erreur lui donnera bientôt des prosélytes, et le désordre augmentera. Et sera-ce l'opinion obscure, embrassée par un homme plus obscur encore, qu'il en faudra accuser ? Etoit-elle incompatible avec la paix de la société, lorsqu'elle ne faisoit que le bonheur d'un petit nombre de Particuliers ? Et ne doit-on pas

plutôt attribuer les malheurs dont elle a été l'occasion, à l'usage qu'on a fait, à contretemps, de la maxime de Mécène? Ce n'est point le corps de celui qui raisonne mal, qu'il faut soumettre; c'est son esprit, qu'on doit tâcher d'éclairer et de convaincre; et l'on ne doit jamais désespérer d'y parvenir, puisqu'il n'a pu entrer dans le plan de la sagesse divine, de faire dépendre le bonheur des hommes de vérités auxquelles leur esprit ne pourroit atteindre, ou qui répugneroient à leur raison.

Ce seroit trop s'étendre, sans doute, sur un mot prononcé, il y a tant de siècles, par un homme plus connu par son amour pour les Lettres, que par ses qualités politiques, si ce mot ne fut devenu un principe destructif du genre humain, constamment suivi jusqu'au temps très-rapproché de nous, où le voile usé de la superstition a laissé entrevoir qu'il restoit des vérités à découvrir. Celles dont dépend le bonheur des Corps politiques, ne sauroient être ni trop discutées, ni présentées trop souvent aux yeux des hommes, et sur-tout de ceux qui ont le pouvoir de les faire respecter.

L'antiquité d'une maxime ne l'exempte point de l'analyse, et il ne lui suffit pas d'être vieille, pour être vraie, ni même d'avoir pu, en quelques circonstances, aider au triomphe de la vérité. Ainsi suppose-t-on que Constantin se fût servi de la maxime de Mécène,

lorsqu'après la décision du Concile de Nicée, il bannit l'hérétique Arius et ses sectateurs, fit brûler ses ouvrages, et voulut qu'on punît de mort ceux qui en retiendroient quelques-uns; il faut supposer aussi que les Empereurs Constance et Valens s'en autorisèrent pour justifier les cruautés qu'ils exercèrent contre l'Eglise en faveur des hérésies que ces Princes protégeoient. Il résulte néanmoins de ces exemples, que deux opinions, dont l'une étoit mauvaise, furent soutenues et présentées tour-à-tour en vertu d'un même droit émané, non de l'abus d'une maxime (car, encore une fois, il ne s'agit pas ici de savoir de quel côté est la vérité), mais de l'usage qu'on a fait d'un principe qui implique contradiction.

Il semble, au reste, que l'erreur dans laquelle on a été si long-temps sur le conseil du favori d'Auguste, vient de la confusion des termes qui l'expriment. On a regardé les innovations comme la cause de ces troubles; elles n'en peuvent être que l'occasion. Un homme est ivre, et fait des extravagances: les Loix ne sévissent point contre lui, parce qu'elles ne répriment que les fautes ou les crimes qui sont l'effet d'une détermination vicieuse, mais libre. Un passant brutal insulte l'homme ivre, exige de lui qu'il se conduise avec une sagesse qu'il n'est pas en sa puissance d'avoir; il le heurte, le maltraite:

il suit de-là une rixe où l'un des champions, et peut-être tous les deux, perdent la vie. L'ivresse de l'un est l'occasion de ce malheur; mais l'imprudente sévérité de l'homme à jeun en est la vraie cause. Voilà l'image du sectaire et de l'intolérant, et cet événement trivial pourroit donner lieu à une maxime sur l'ivresse, qui ne ressembleroit pas mal à celle de Mécène.

Mais cette maxime répond-elle au but qu'on s'en promet, à la tranquillité des sociétés ? Ce seroit l'objet d'une autre discussion, dans laquelle nous ne devons pas entrer. Qu'il nous soit permis de dire cependant, que si l'on peut juger d'un principe par les conséquences qu'il a eues constamment, toutes les fois qu'on l'a mis en usage, celui-ci se trouve encore condamné au tribunal de l'expérience. Jamais les Etats ne furent moins tranquilles, ni par conséquent plus malheureux, que lorsqu'il fut accordé au zèle de s'armer contre l'erreur. Si nous regardons les Croisades et plus de douze siècles de guerres cruelles contre des novateurs, comme un sacrifice fait à l'opinion, il faudra reconnoître qu'aucun fléau n'a plus troublé le repos des Nations. D'un autre côté, les Républiques de la Grèce, le vaste Empire Romain, le reste de l'univers avoit autant de Divinités que de Villes ; chaque Particulier avoit ses Pénates, sans qu'on s'armât pour ramener à l'unité. L'Angleterre,

devenue sage à ses dépens, imite ces anciens Etats, et jouit, à cet égard, de la plus parfaite tranquillité; enfin, la France renferme aujourd'hui plus de trois millions de dissidents, et n'en est pas troublée. Cela vient de ce que des Rois et des Ministres philosophes plaignent l'erreur, sans la punir comme le crime; et que l'esprit de secte s'éteint, dès qu'il n'est plus soutenu par une violente contradiction.

ARTICLE XXXIII.

PIECES FUGITIVES.

*LE RIEN,

Par M. le C. de B.

Seigneur, faites parler la Loi
Et faites taire la nature,
Faites perdre à la créature
L'ascendant qu'elle a pris sur moi:
Vous êtes la beauté suprême,
Vous êtes le souverain bien,
Hors vous, tout le reste n'est rien;
Et c'est pourtant ce rien que j'aime.



Portrait de bien des Femmes, par M.....

ALCINE brille à la chandelle,
Le papillon voltige autour ;
En la supposant fraîche et belle,
On ne lui parle que d'amour ;
Mais l'éclat dont elle étincelle
Ne se soutient pas au grand jour.
Tel qui le soir lui fait sa cour,
Au matin se détache d'elle :
Son coloris et ses appas
Sont ensevelis dans ses draps.
Vive une beauté naturelle,
Que le réveil ne change pas !

Vers pour mettre au-bas du Portrait de Madame B.

CETTE Pécore est assez belle,
Mais on voudroit l'aimer en vain :
Il faut la prendre pour modèle,
Quand on veut peindre le Dédain.



ARTICLE

ARTICLE XXXIV,

Sur le mot Bonhomme.

Qu'un jeune Marquis entrevoie un personnage âgé et simplement vêtu dans son antichambre, il pourra, sans conséquence, demander *que veut ce Bonhomme ?* Cette locution ne signifie absolument rien, ainsi que bien d'autres dont usent ces Messieurs par distraction. Les gens qui n'ont pas d'usage du monde s'en choquent quelquefois, sans faire attention qu'elle n'a pas plus de sens que le *bon ſoir* qu'on leur souhaite souvent à dix heures du matin. Si cette expression *Bonhomme* avoit quelque valeur, dans le cas dont nous parlons, elle seroit tout au plus relative à l'habit de celui qu'elle désigne; car il n'est pas possible de supposer que des personnes bien élevées aient dessein d'insulter qui que ce soit.

Bonhomme, dans l'usage ordinaire, semble désigner un Particulier doué d'un excellent caractère et d'un bon jugement, sans mêlange de bel-esprit. C'est un bonhomme, qui n'y prend pas garde de si près, qui va tout rondement. On vante la candeur, la droiture, la bonhommie de quelqu'un. Quand

Louis XII, le Père du Peuple, se vit jouer insolemment dans une farce qu'on appelloit Comédie ; il dit qu'il aimoit mieux qu'on rît de sa parcimonie, que de se plaindre de sa dissipation : voilà un trait de bonhommie.

Il paroît que le mot bonhomme, en françois, a besoin, pour devenir une insulte, d'être accompagné d'autres termes qui en fixent le sens. Laisez-le dire, c'est un bonhomme qui radote, qui n'a pas le sens-commun. Les circonstances dans lesquelles ce mot est employé servent encore à en déterminer la valeur, comme lorsqu'on l'applique à quelqu'un qui vient de faire une sottise, de commettre une imprudence, ou qui se trouve dans l'habitude actuelle de faire de fausses démarches.

Nos remarques sur le mot bonhomme se borneroient là, ou plutôt nous n'aurions pas fait mention de ce mot, sans un événement d'assez fraîche date, dont nous apprenons les détails par les Mémoires respectifs des Parties contendantes. Une Dame de Paris, qui ne peut manquer d'esprit que par une lésine outrée, puisqu'elle en a, dit-on, pour plusieurs millions dans ses magasins, la veuve d'un Libraire, en un mot, vient d'intenter procès à un Auteur. Elle allègue deux griefs, le plagiat et l'insulte.

L'Editeur du *Répertoire universel de Jurisprudence* a compilé quelques pages dans la

collection de Jurisprudence de défunt Denisard, Procureur de contentieuse mémoire : voilà le plagiat. Ce même Editeur a appellé Denisard *bonhomme ;* voilà l'insulte ; car, dit la veuve du Libraire, bonhomme signifie *à-peu-près idiot.*

Sur le premier point, il étoit convenable de rappeller les Loix Romaines; et il est vraiment utile pour quelques Libraires de savoir comme quoi le plagiat fut d'abord puni par une amende en vertu de la Loi Fabia; comme quoi, dans la suite, les coupables furent condamnés aux mines; comme quoi Dioclétien, pour obvier aux récidives, ordonna qu'on les fît mourir. Heureusement ces Loix sévères ne tomboient que sur des voleurs ou recéleurs d'esclaves, sur des gens qui trafiquoient, avec violence, de personnes libres. Constantin les étendit sur ceux qui déroboient des enfants ; mais aucun Législateur ne s'avisât de les appliquer aux écritures d'un Procureur.

Il convenoit aussi de dire un mot de l'étymologie du mot *plagiat.* On soupçonne que les coupables de ce crime étoient punis *ad plagas*, c'est-à-dire à coups de fouet, en conséquence de la Loi Fabia, ou de celle appellée Aquilia. Mais, encore une fois, ces Loix ne regardent que les personnes, que les corps, et ne peuvent, en aucun cas, s'assimiler à l'esprit d'un Procureur.

Sur le second point, où il s'agit de l'insulte contenue dans le mot *bonhomme*, nous ne ferons point assaut de Dictionnaires avec la veuve du Libraire, nous n'irons pas non plus chercher dans Denisard, s'il se trouve compris sous l'article insulte. Nous essaierons seulement d'établir qu'un bonhomme peut être un homme doué d'un grand sens, d'un esprit solide, d'un goût fin. Que si, avec ces qualités, il est sans prétention, sans orgueil, s'il propose ses idées sans emphase, sans les filtrer par l'alambic académique, s'il les donne enfin pour ce qu'elles sont, sans viser à capter personne, ce ne sera pas, il est vrai, un bel-esprit, mais ce sera un homme éclairé, modeste, bien différent de l'idiot, qui est toujours ignorant, et qui ne manque jamais de présomption.

Nous ne voulons juger ni l'Auteur pillant, ni la veuve pillée; notre unique objet est d'adoucir l'impression désagréable que lui a causée le mot bonhomme, qu'elle a pris mal-à-propos pour le synonyme d'idiot. L'opinion de tous les Grammairiens et de tous les Glossateurs, doit céder au fait d'une petite brochure que nous venons de recevoir. Elle a pour titre: *Les vues simples d'un bonhomme* (1). L'esquisse

(1) C'est un *in*-8°. de 114 pages, imprimé à Londres, et qui se trouve à Paris, chez J.-Fr. Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion, F. S. G.

que nous en allons donner fera juger si l'Auteur est *à-peu-près* un idiot.

Le nom d'économiste est devenu un nom de secte. Quand de jeunes Littérateurs ont épuisé le sac aux injures, ils s'appellent économistes. La fureur d'être célèbre a amené, dans le champ de l'économie, plusieurs athlètes, qui, sans savoir de quoi il est question, n'en combattent pas moins avec acharnement. En France, comme en Angleterre, quand la moitié de la Nation dit oui, l'autre dit non, sans examen, sauf à disputer ensuite: il a donc dû naturellement se former un parti contraire à l'économie. On nomme ceux-ci antiEconomistes : on auroit pu les appeller tout uniment Prodigues ; mais un goût décidé pour l'érudition a fait préférer l'*anti*.

Quoi qu'il en soit des noms des combatants, un bonhomme s'élance au milieu de la bagarre ; et, sans chercher à frapper personne, il crie : eh ! mes amis, écoutons-nous. N'est-il pas vrai que, depuis environ six mille ans, la plupart des hommes se nourrissent de bled ? Nos pères mangeoient tout simplement du pain, sans réduire en principes alambiqués la manière de le faire croître et circuler. Ils labouroient, semoient et recueilloient ; c'étoit là toute leur Logique nutritive. Nous avons plus d'esprit qu'eux (c'est ce qu'il falloit démontrer) ; mais est-ce une raison pour mettre

la subsistance humaine en système ? Nous cherchons à subjuguer, par une théorie méthodique, la pratique universelle, pour nous faire manger dans les règles et en connoissance de cause : le projet répond assurément à l'accroissement de l'esprit humain ; il honore les intentions des Philosophes qui l'ont formé ; mais faut-il mettre tant de chaleur pour le soutenir ? Vous voilà prêt de vous invectiver (assurément le bonhomme ne lit pas tous les Journaux) ; allons, de la douceur. Tenez, mes amis, le Peuple qui ne se nourrit point de livres, aimeroit mieux que vous obtinssiez, à force de paroles, le don de changer les pierres en pain. L'idée est matérielle ; mais elle est à la portée de tout le monde. Ajoutons qu'elle plairoit à tout le monde ; mais qu'il seroit moins miraculeux de voir des Philosophes changer du pain en pierres, que des pierres en pain.

Quel a été jusqu'ici le résultat de vos controverses ? N'est-il pas à craindre que le produit net de tant de disputes, ne soit les railleries des femmelettes, la terreur des ames timides, et les épigrammes des beaux-esprits ? Entraîné par la force de l'exemple, je me suis mis à penser, et j'ai senti que je m'égarois avec vous dans le vuide des pensées, je me suis rapproché de la terre qui est le siège de la matière. Remis à ma place, une nouvelle considération m'a arrêté. Si

j'écris clairement, on me méprisera, comme un homme qui n'a que des idées ordinaires : on ne me lira pas. La plupart des Lecteurs, vous le savez, se laissent prendre à une métaphysique obscure : ils vous croient profond, quand vous n'êtes que creux. Amateur de la bonne foi, j'aime mieux compromettre ma réputation littéraire, que de surprendre l'admiration par une éloquence qui constipe les facultés de l'esprit.

Vous cherchez les causes de la disette dont la France est quelquefois menacée ; et, la balance en main, vous vous proposez d'accorder le Ciel et la terre, pour qu'il y ait une répartition de subsistance toujours égale. Ce sont les intentions d'un Monarque bienfaisant et de ses sages Ministres. Pour parvenir à ce grand but, vous calculez les droits du propriétaire, ceux du cultivateur, vous les mettez en opposition avec ceux du consommateur, vous faites des systêmes : les opinions se partagent, et rien ne s'éclaircit. Les voici les causes de la cherté des grains, du moins je crois les avoir trouvées, et je le croirai jusqu'à ce qu'on m'ait fait voir que je me trompe.

La première est l'inclémence des saisons. Depuis quelques années, le bled a été plus rare que de coutume dans telle Province, il n'a pas rendu dans telle autre. Il faut convenir de bonne foi, qu'on s'est plaint assez

généralement, dans le Royaume, des récoltes médiocres. Or, quelque puissant, quelque bien intentionné que soit un Souverain, quelqu'habiles que soient ses Ministres, il n'est pas en leur pouvoir de corriger la rigueur du Ciel. (Il n'y avoit, en effet, que Nostradamus et Matthieu Laensbergh qui pussent calculer ces événements.)

Il est une seconde cause efficiente de la cherté des grains, et je ne vois pas que vous vous en soyez occupés.

Il est constant que depuis 1720, les baux de toutes les Terres du Royaume ont presque doublé de prix, et quelques-uns ont été portés encore plus loin. Un Fermier avoit pris le bail d'une Terre moyennant 10,000 liv. et il vendoit son bled sur le pied de 15 liv. le setier : or, lorsqu'il rend 20,000 liv. de sa Terre, peut-il encore donner son bled à 15 liv. sur-tout en payant d'ailleurs un surcroît d'impositions en tout genre, etc. Dans l'ordre des proportions, sa recette doit aller de pair avec sa dépense : ainsi, quand on lui double sa ferme, on l'oblige à doubler le prix de sa vente. Il faut donc, pour maintenir l'équilibre, qu'il vende son bled sur le pied de 30 liv. Conséquemment le doublement des baux est une des causes nécessaires du surhaussement du prix des denrées. Mais c'est une des causes que les propriétaires cherchent à dissimuler. Proposez-leur de diminuer le taux

de leurs fermes, ils jetteront les hauts cris : cependant, s'ils sont justes, peuvent-ils exiger d'avoir le pain au prix où il étoit il y a trente ans, quand ils ont doublé le prix de la Terre qui le produit ? Ils voudroient donc profiter seuls du droit de surenchère? C'est un système contraire aux règles de l'équité. Tout est en rapport, tout se correspond dans la société ; et le pauvre, dénué de tout, paie le pain plus cher, parce que le riche propriétaire a doublé le prix de son domaine. Cette correspondance est sensible, et sembloit mériter quelqu'attention ; mais l'on a senti, sans doute, que le mal étoit sans remède. L'on ne diminuera ni les baux à ferme, ni la vente des bois et étangs, ni la location des moulins : il est donc bien difficile de faire tomber la diminution sur le bled seul, qui fait l'objet capital des trois quarts des fermes du Royaume, et dont le produit s'absorbe dans Paris.

Tout Fermier qui vendroit son bled sur le pied où il étoit avant 1720 ne pourroit subsister : or, nos Economistes veulent, avec raison, qu'on encourage et qu'on favorise le cultivateur : il est donc impossible de lui enlever le droit d'extension dont son maître lui a donné l'exemple, et qui peut seul lui procurer le pouvoir de supporter ses charges. A l'égard des propriétaires fonciers, il est juste de leur être favorable aussi; mais leurs

défenseurs n'ont pas fait attention que le temps et la nature versent sur eux leurs premiers bienfaits, pendant qu'ils dorment au sein de la mollesse. Sans qu'il leur en coûte aucun soin, leur domaine augmente annuellement de prix.... Le droit de propriété a été, entre leurs mains, un titre lucratif.... Le foncier est le vendeur indirect des denrées; et l'on doit, par préférence, aller au secours de celui qui les achète. La diminution des baux seroit donc une ressource, si elle étoit pratiquable; mais elle tient à la propriété, qu'on doit respecter. Le seul remède à cet inconvénient, seroit que les baux se fissent ici, à *moisson*, comme dans nombre de Provinces du Royaume : il y auroit un partage égal des fruits d'une terre entre le Propriétaire et le Fermier : le Propriétaire chargé de productions en nature, s'empresseroit de les vendre pour satisfaire à son luxe ou à ses plaisirs. Sa concurrence avec le Fermier forceroit ce dernier à baisser la main; et, dans cette rivalité, l'on pourroit faire des approvisionnements avantageux au Peuple, au profit duquel nos spéculations doivent toujours aboutir. Louis XII, Père du Peuple, l'étoit également des Cultivateurs et des Ouvriers en tout genre. Louis XVI a le bon esprit de penser de même.

Une troisième cause de l'augmentation dans le prix du bled, est l'augmentation sur-

venue dans le nombre des Consommateurs depuis la dernière paix.

Enfin le surhaussement du bled a encore trouvé une cause dans l'aisance des Fermiers des Provinces les plus productives, telles que l'Isle-de-France, la Brie, la Beauce, etc. La liberté qu'ils ont eue d'acheter, d'exploiter et de vendre à leur volonté, a fait refluer dans leurs mains un argent comptant immense. Que résulte-t-il de cette richesse? Que le Fermier fait une loi impérieuse au Journalier. Après avoir acquitté son imposition, le Fermier s'endort sur son argent, sans se presser de vendre. Il observe, il épie le moment le plus avantageux; il use de sa liberté pour acheter quand la denrée baisse; il ne revend que quand la saison la fait rehausser: ainsi, il sait appliquer tous les événements à son avantage.......

Voilà, je crois, les véritables causes qui concourent à l'enchérissement des grains. Ne nous faisons donc plus des monstres pour les combattre. Ne supposons plus que le Royaume abonde en monopoleurs; la recherche qu'on en a faite a prouvé le contraire......

Les Possesseurs des fonds sont Propriétaires; mais ils sont comptables à la société de l'usage qu'ils font de leur propriété.

Les Cultivateurs sont usufruitiers; mais ils doivent au Public le juste emploi de leur récolte; et il ne leur est pas permis d'abuser,

au préjudice de leurs frères, des fruits qu'ils recueillent : ils sont tenus de les verser dans la masse générale. Il s'agit donc de concilier l'avantage de ceux qui tiennent de la première main, avec l'intérêt de ceux auxquels ils sont tenus de rendre de l'autre.

La grande difficulté est le juste emploi de la balance entre les amas onéreux et le transport immodéré des subsistances que feroit faire à l'Etranger l'avidité indiscrette du Vendeur. Voilà le point direct sur lequel il faudroit peut-être s'arrêter. Mais corrigera-t-on, par un systême suivi, ce désordre trop commun ? C'est ce qui paroît difficile. Un seul homme fait la loi avec les meilleures intentions, et dix millions de Sujets, inspirés par l'avarice, cherchent à l'éluder. Les sages Réglements faits sur ce point, n'ont pas encore suspendu l'effet du mal. Croyons donc que tout systême, relatif à la matière, sera inutile : une cupidité toujours agissante en détournera l'effet. Aussi paroît-il plus sûr d'abandonner l'esprit de systême, pour s'en tenir sévèrement à une exacte surveillance, dirigée par les événements, et subordonnée aux variations des années plus ou moins abondantes. Les circonstances peuvent changer d'une semaine, d'un jour à l'autre ; ainsi la surveillance doit être active.

Mais, pour entretenir une manutention aussi salutaire, il seroit essentiel d'employer l'exactitude et la sévérité la plus rigoureuse :

il faudroit faire des exemples sans distinction de personnes... L'on condamne à mort un homme qui tue un de ses semblables, est-il juste d'épargner ceux qui font mourir mille Citoyens, dans la vue de s'enrichir ?

Inutilement cherche-t-on à faire assaut d'esprit et à se perdre dans des raisonnements abstraits. Il est question ici de la subsistance de l'homme, et ce n'est pas dans la Logique qu'on en puisera la matière : c'est dans une pratique laborieuse et éclairée. Sully est le patron des Agriculteurs, Colbert celui des Manufacturiers ; mais le Roi est le patron des uns et des autres, et il leur accorde également ses bontés. Son intention est que les premiers, pour prix de leurs sueurs, vendent leurs denrées à un prix raisonnable; et que les seconds, qui ont aussi leur utilité, l'achètent à un taux qui ne leur soit point onéreux. Pour maintenir cet équilibre, on ne doit pas favoriser l'un, au détriment de l'autre ; et c'est ce qui arrivera toujours, si vous permettez au plus riche de faire, à sa volonté, des amas, pour survendre à celui qui ne vit, comme on dit, qu'au jour la journée.

Nous autres bonnes gens, nous croyons que la liberté peut favoriser l'abondance ; mais, ce que nous ne concevons pas, c'est la raison pour laquelle on ne veut point de bas-prix dans les bonnes années, parce que c'est, dit-on, la ruine des Fermiers, des Propriétaires, du Clergé, de la Noblesse, du Souve-

rain, du Manufacturier et des Artisans nationaux. Nous avons peine à comprendre comment l'on se ruine en achetant à trop bon marché, quand on paie. C'est une spéculation qui n'est réservée qu'à ceux qui sont initiés dans les grands mystères de l'économie.

Ils prétendent que les bas-prix occasionnent les chertés excessives, en rendant le Cultivateur négligent; que, faute de soins pour une denrée qui ne se vend point, la disette survient; qu'alors les gens du Pays sont obligés d'acheter fort chers des bleds des Pays ou de quelques monopoleurs étrangers. Mais, mes amis, ces raisons, bien pesées, nous ont paru insuffisantes; et nous croyons que c'est imiter Agnelet, qui tuoit ses moutons, pour les empêcher de mourir de la clavelée.

La brochure dont nous venons de rapporter quelques morceaux, traite encore différents objets relatifs au bien public, dans le détail desquels nous n'entrerons pas. Nous croyons que l'échantillon que nous en avons donné, suffit pour faire comprendre aux Zélateurs de la mémoire de M^e^. Denisard, que le mot *bonhomme* n'est pas par lui-même une injure, puisqu'il ne désigne pas toujours ni absolument ni *à-peu-près* un idiot. C'est un grief de moins dans le procès de l'Auteur et de la veuve du Libraire; et à l'égard de l'autre, nous prions Dieu que ni l'Accusé ni l'Accusatrice, en cas qu'elle succombât, ne soient, pour raison d'icelui grief, punis *ad plagas*.

ARTICLE XXXV.

** Nouvelle, traduite de l'Anglois.*

UN Seigneur de haut rang, et que l'on
montre au doigt,
Cocher dans l'ame et mal-adroit,
Conduisoit l'autre jour un cabriolet leste,
Et d'un cheval ce qu'on appelle un reste:
Comme il voit mal avec de méchants yeux,
Il accroche une autre voiture
Que menoit un Quidam clairvoyant et ner-
veux.

Le Milord qui, par sa nature,
N'a su jamais douter de rien,
S'en prend à cet homme de bien,
Et de son fouet lui bride la figure.
L'autre lui riposte à l'instant
Vingt coups de fouet sur les oreilles,
Et lui fait connoître à merveilles
Comme on punit un insolent.
Le Milord fait le diable-à-quatre,
Et dit: Monsieur, je ne veux pas me battre;
Car chacun a son goût, et ce n'est pas le
mien:
Mais allons chez un Commissaire (1):

(1) On a été obligé, à cause de la rime, d'employer le nom *Commissaire* pour celui de Juge-de-Paix, quoique les fonctions de ces deux Officiers ne soient pas absolument les mêmes.

Nous expliquerons notre affaire,
Et vous verrez qu'il saura bien
A tous les deux rendre justice.

Alors coups de fouets de cesser
Faits d'être dits à l'homme de Police,
Témoins d'être entendus, Juge de prononcer.
Jamais plainte ne fut moins juste que les vôtres,
Dit le Juge au Milord, et le tort est à vous :
Vous êtes l'agresseur. — Il m'a roué de coups.
— Consolez-vous, cet homme en a roué bien d'autres ;
Car, écoutez ; ceci vous paroîtra nouveau :
L'homme que vous voyez, Milord, c'est le bourreau.



ARTICLE

ARTICLE XXXVI.

** Compliments académiques.*

« Un Aspirant à une place d'Académicien en Province, se proposa de solliciter la première qui viendroit à vaquer. Pour s'annoncer d'une façon nouvelle et avantageuse, il imagina de se présenter chez tous les Académiciens, et de laisser à la porte de chacun d'eux une petite Pièce de vers, comme un échantillon de ses talents et de sa capacité. Ils étoient près de cinquante, et le recueil des Epîtres nous est tombé entre les mains. Nous le publions comme le modèle d'une façon singulière de solliciter des suffrages et de se faire initier dans une Compagnie. Il n'y a que le nouveau qui frappe, qui plaise et qui conduise au but desiré, quand la voie ordinaire est usée ».

I.

J'ai toujours desiré d'obtenir vos suffrages,
Et je sens tout le prix d'une Société
Où l'accès est moins mérité
Par la profondeur des ouvrages,
Par la fortune et par la dignité,
Que par les sentiments et par la probité.

II.

VOTRE accord et vos mœurs m'ont fait naître l'envie
D'acquérir les honneurs de votre Académie ;
Et si vous m'honorez d'un suffrage flatteur,
Sans efforts de génie
J'obtiendrai de l'esprit par l'organe du cœur.

III.

LA basse et méprisable envie
Doit dire que j'ai tort
En me voyant faire un effort
Pour entrer à l'Académie.
C'est une école de vertu,
C'est un Tribunal où le vice
Avec courage est combattu
Par le savoir et la justice.

IV.

QUAND on parle avec éloquence
Il faut des gens pour écouter;
L'on veut qu'ils sachent profiter
Des leçons qu'on leur dispense:
J'aspire à ce dernier emploi
En devenant votre Confrère,
Et je veux me faire une loi,
Pour parler, d'apprendre à me taire.

V.

Avec ardeur dans votre Temple
L'on doit desirer de s'asseoir,
Pour y voir sans cesse l'exemple
De la sagesse et du savoir.
Admirateur de vos merveilles,
Pour m'instruire et vous imiter
Il me suffira d'écouter.

VI.

J'aspire à me voir transplanté
Dans le Sanctuaire des Muses;
Si c'est une témérité
L'auguste confraternité
Doit faire agréer mes excuses.

VII.

Ce n'est point par esprit d'orgueil
Que je sollicite un fauteuil;
Le profit ne me touche guère,
Mais je suis jaloux d'adhérer
A nombre d'illustres Confrères
Que leur esprit et leurs lumières
Font si justement admirer.

VIII.

DANS vos connoisances sublimes
Vous embrassez et la Terre et les Cieux,
Et nos hommages légitimes
Seront justifiés par nos futurs neveux:
Quand vous nous instruisez, vous travaillez pour eux.

IX.

SI l'on me demande pourquoi
Je brigue les honneurs de votre Académie,
C'est que je sens qu'il est en moi
D'aimer la bonne compagnie.
C'est un des grands biens de la vie:
On ne l'a pas toujours chez soi.

X.

LE Dieu des Arts orne votre retraite:
Dans une heureuse égalité
L'esprit de la société
Du cœur s'y montre l'interprête;
Tout est mis en communauté,
Et chacun rend ce qu'on lui prête.

XI.

SI le siècle du Grand-Louis

Vit fructifier tant d'esprits
Qu'à juste titre l'on renomme,
De notre temps plus d'un grand homme
Fait revivre dans ses écrits
Le goût d'Athênes et de Rome,
Et pourroit disputer la pomme
Aux chef-d'œuvres qu'ils ont produits.

XII.

Que la Grèce ait tort ou raison
De préconiser son Lycée
Où d'une sagesse hérissée
Un Cynique donnoit le ton;
Un esprit plus aimable éclate
Chez Racine et dans Fénelon:
Fontenelle égaloit Socrate,
Bias ne vaut pas Crébillon,
Bossuet efface Iphycrate
Et Montesquieu valoit Platon.

XIII.

Si je devenois un rayon
Dont votre couronne étincelle,
Vous éterniseriez mon nom,
Ma reconnoissance et mon zèle;
Et d'un Confrère en Apollon
J'aurois l'attachement fidèle.



XIV.

QUELS privilèges sont les vôtres?
Avec plaisir on vous cherche, on vous voit,
Tout le Public vous estime à bon droit:
Mais eussiez-vous moins d'esprit que les autres,
D'après Horace on vous montre du doigt,
Le préjugé vous scelle, et l'on y croit.

XV.

SI, par un hasard glorieux,
Je puis obtenir vos suffrages,
Fidèle à vos prudents usages
Je me formerai sous vos yeux,
Et je m'y trouverai bien mieux
Qu'au fameux banquet des fept Sages.

XVI.

Vous dispensez des droits sur le Parnasse.
Et les talents préconisés,
Par vos décrets canonisés,
Sont assurés d'y trouver une place;
Votre cachet devient leur passe-port;
Sans qu'on les fouille ils entrent dans le port.

XVII.

DESTRUCTEURS d'une barbarie
Qui du monde fut le fléau,
Vous répandez un jour nouveau
Sur notre raison assoupie.
Par le secours de la Philosophie
Dont vous démêlez le fuseau,
L'ame reçoit une nouvelle vie,
Et vous vous rendez le flambeau
De l'Europe et de la Patrie.

XVIII.

FIDÈLES aux loix du devoir,
L'éclat de l'or, la brigue, les promesses
Sur votre esprit n'ont qu'un foible pouvoir:
L'honneur, la vertu, le savoir
Composent seuls vos solides richesses.

XIX.

L'ESPRIT humain fait d'utiles moissons
Dans les écrits marqués au coin des vôtres,
Et près de vous si l'on prend des leçons,
C'est pour apprendre à les transmettre aux autres.



X X.

Vous avez proscrit la licence,
Chez vous l'esprit et la décence
Marchent toujours à l'unisson;
L'on n'y voit point un Diogène
Qui déshonoroit la raison
Par ses guenilles, son bâton,
Et par une impudence vaine.

X X I.

Le poison de la jalousie
N'a point infecté vos Autels,
Et dans une noble harmonie
Vous rendez vos nœuds éternels:
Le caractère du génie
S'élève au-dessus de l'envie
Qui dévore les vils mortels.

X X I I.

Les Muses au sacré Vallon
Choisissent les fleurs les plus belles
Pour les couronnes immortelles
Dont vous favorise Apollon:
Ce Dieu sait en toute saison
Tresser des guirlandes nouvelles
Pour les Cultivateurs fidèles
Du Parnasse et de l'Hélicon.

XXIII.

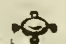
Vos suffrages flatteurs donneront du crédit
A mes talents, à mon esprit;
La sage égalité qui règne entre Confrères
Doit les rendre en tout solidaires;
Et c'est l'espoir qui me séduit.

XXIV.

Vous chantez les Héros, vous célébrez les
Dieux,
Et leur gloire vous aiguillonne :
Le flambeau d'Apollon devient plus radieux
Quand il s'allume sous vos yeux;
Et la lumière qu'il nous donne
Est le don le plus précieux
De Minerve, votre Patrone.

XXV.

Sages Dispensateurs de la célébrité,
Vous êtes d'Apollon les premiers Secrétaires,
Et pour que mon nom passe à la postérité,
Mettez-y le cachet de l'immortalité
Dont vous êtes dépositaires;
En me faisant graver dans vos capitulaires,
Vous me faites sortir de mon obscurité.



XXVI.

Si d'une Prébende au Parnasse
Je suis pourvu par votre grace,
Je m'estimerai plus heureux
Que si, dans une Cathédrale,
J'étois honoré d'une stale,
Et mis au rang des Chanoines joyeux,
Pour figurer et chanter avec eux.

XXVII.

Éloquence, Philosophie,
Histoire, Vers, Géométrie,
Tout, sous vos regards pénétrants,
Acquiert une nouvelle vie,
Et vous êtes depuis long-temps
La vivante Encyclopédie.

XXVIII.

Vous découvrez les Cieux à nos yeux égarés,
Dans les dédales de l'Histoire
Vous devenez pour nous des guides assurés:
Des fameux conquérants vous partagez la gloire.
Ils domptent les humains, et vous les éclairés.



XXIX.

Le Dieu des Arts et le Père du jour
Dont vous embellissez la Cour,
Jaloux d'éclairer vos génies
Semble par un heureux retour
Dans vos conférences choisies
Multiplier ses parélies.

XXX.

Si je sollicite un accès
Auprès des Savants et des Sages,
C'est pour admirer de plus près
Votre esprit, vos talents, vos mœurs et vos ouvrages.

XXXI.

Votre Lycée est un Parterre
Qui produit de brillantes fleurs,
Et qui charme par ses couleurs.
Il faut, pour engraisser la terre,
Y mêler d'épaisses vapeurs:
Agréez donc qu'on me préfère
Comme les terreaux producteurs.

XXXII.

En vain le troupeau des Stoïques

Tenteroit de vous outrager;
Sous le lambris de vos portiques
L'on dédaigne de s'en venger.
Jamais les Filles de Mémoire
Ne cesseront de protéger
Les Monuments de votre gloire,
Et je voudrois la partager
Pour parer en peu mon Histoire.

XXXIII.

Le travail au sein des retraites
Peut donner la capacité,
Mais l'on n'acquiert l'urbanité
Que dans les Temples où vous êtes.
De la finesse et du bon goût
Vous fixez le vrai caractère;
Et vous savez répandre en tout
L'Atticisme qu'il faut pour plaire.

XXXIV.

Ne croyez pas que je m'affiche
Pour un Crésus, pour un Midas;
Mon savoir est encore en friche,
Mais je ne l'y laisserai pas.
Un débiteur qui n'est pas riche
Doit s'acquitter en chats, en rats.

XXXV.

Les fruits de votre *Musæum*
Me plairont plus que mon Bréviaire;

Je ferai mon *veni mecum*
De votre moisson littéraire,
Et je dirai le *Te Deum*
Si j'obtiens le don de vous plaire.

XXXVI.

Je sentirai dans ma carrière
De vos talents le mérite et l'effet;
Si le grand jour offusque ma paupière,
Si je ne rends pas de lumière,
Je brillerai par le reflet.

XXXVII.

Sur cinquante on en peut mettre un
Qui soit moins riche que les autres;
Quand on met les biens en commun,
Les trésors d'autrui sont les nôtres.
Il est beau d'obliger quelqu'un,
Et vous m'enrichirez, si je deviens des vôtres.

XXXVIII.

Dans les sièges, dans les combats
L'on compte moins de Capitaines,
Que l'on n'y trouve de Soldats
Qui supportent les fortes peines.
En figurant sous vos drapeaux
Mettez-moi dans les gros bagages:
Je dégrossirai les ouvrages
Qui demandent de forts travaux.

XXXIX.

N'ESPÉREZ pas trouver toujours
Des Fénelon ou des Voltaire,
Ni ces Chantres divins qu'éclaire
Le flambeau d'Apollon ou du Dieu des Amours.
De ses dons la nature avare
Semble en rendre l'espèce rare :
Le Ciel est quelquefois plus ou moins libéral
Dans la création des génies.
Il faut se borner aux copies,
Quand on n'a pas moyen d'avoir l'original.

XL.

APOLLON, le Dieu de la guerre,
Thémis, le maître du tonnerre,
Mercure et tous les autres Dieux
Pour enrichir votre Parterre
Vous offrent ce qu'ils ont de mieux.
Vous pouvez dîmer sur la terre,
Et plus ce droit est glorieux,
Moins la raison veut que j'espère;
Mais il est des hasards heureux.

XLI.

L'ESPRIT est de tout âge, il est de tout état,
Mais il faut avoir fait ses preuves
Pour briller dans votre Sénat,
Et je ne suis encor qu'un simple Candidat.

Réduit aux premières épreuves.
Daignez récompenser ma bonne volonté :
Vous obtiendrez des indulgences
Si, pour m'accélérer, vous avez la bonté
De m'expédier des dispenses.

XLII.

Quoique je sois encor novice,
Melpomène fut ma nourrice,
L'aimable Clio m'allaita
Et Terpsicore m'éleva :
Les délassements du Parnasse
Devinrent mon premier plaisir ;
Ainsi je dois mériter grace
Pour le présent et l'avenir.

XLIII.

La Nation se glorifie
De votre auguste Tribunal,
Et l'Etranger lui porte envie :
Le Dépit et la Jalousie
Quelquefois en disent du mal.
Je brave l'épigramme ou le plat madrigal,
Et je veux vous aider à supporter l'orage
Dont peut vous menacer l'ignorance ou la rage
Du vulgaire inepte et brutal.

XLIV.

Quand je vois réunis dans votre Temple auguste

Le Bon, l'Agréable et le Juste,
Saisi d'un saint respect, je dois m'humilier;
Et j'honore tant votre base
Que j'en voudrois être un pilier:
Déjà mon ame est en extase.
Si vous daignez m'associer,
Je verrai le Parnasse entier,
A la réserve de Pégase.

X L V.

Pour être admis dans votre Académie,
Il faut de l'esprit, du savoir;
Il faut encor beaucoup de modestie:
Et je me pique d'en avoir.

X L V I.

Si l'on dédaigne mon mérite,
J'irai me cacher au plutôt;
Mais pour ne pas être en défaut
Dans le cas d'une réussite,
D'avance je me félicite,
Et je dis tout bas ou tout haut:
Je suis grand homme, ou peu s'en faut.



ARTICLE

ARTICLE XXXVII.

Fragments échappés du naufrage.

« La plupart des Imprimeurs de nos Provinces (1) sont dans l'usage d'avoir leurs Imprimeries dans des villages écartés, où les Ouvriers subsistent à meilleur compte que dans les Villes. Lors de la dernière inondation, quelques-unes de ces Imprimeries ont été submergées, et celles qui n'étoient pas solidement bâties ont été renversées et entraînées par le courant des eaux. On a retrouvé, à des distances considérables, plusieurs effets trop légers pour s'abymer, et on les a repêchés avec soin. De ce nombre sont les débris d'une édition qui paroît avoir été tirée à trois mille exemplaires, pour Vlam, Libraire d'Amsterdam. Le titre de l'ouvrage est entièrement détruit ; on lit seulement vers le milieu de la première page : *Barbier de Séville ;* et au-dessous, en caractères italiques : *un barbier rase l'autre ;* ce qui apparemment faisoit l'épigraphe La suite du discours fait voir, en effet, que c'est un Barbier établi dans une Ville d'Asie, qui écrit au

(1) Les Provinces-Unies.

Barbier Andaloux, qu'on a vu l'année dernière à Paris, ou qui s'entretient avec lui.

Le reste de la première feuille est peu endommagé; mais nous ignorons encore ce que nous pourrons tirer des feuilles suivantes, qui sont au nombre de onze, format *in*-8°. petit papier. Nous ne pouvons, à cet égard, promettre que des soins, et pour arrhes, nous nous empressons de publier l'espèce de Préface que contient cette première feuille. On nous saura gré, sans doute, d'avoir conservé les fragments d'un ouvrage dont l'Auteur, le manuscrit et l'édition, excepté ce que nous en pourrons recueillir, sont ensevelis dans la mer; et si la critique qu'il renferme est piquante, le hasard qui nous en procure des parcelles, le rend encore plus précieux (1) ».

La vignette de la page 3 représente un Barbier vêtu selon le costume arabesque, mais ayant les cheveux retroussés avec un peigne, et présentant, d'un air goguenard, son Ouvrage au LECTEUR.

Tout beau! tout beau! ami Lecteur, homme ou femme, grave personnage ou petit-maître, prude ou coquette; enfin, qui que vous soyez, tout beau! Vous allez vous procurer le premier livre que je publie sous

(1) Nota. *Nous indiquerons les lacunes par des étoiles * en plus ou moins grand nombre, selon que ces lacunes seront plus ou moins considérables.*

mon nom ; vous croyez le parcourir, le dévorer tout de suite ; je suis fâché de vous dire que vous êtes dans l'erreur.

Avant que vous alliez au fait, avant que je vous permette de lire mes très-curieuses réflexions au sujet de mon cher et féal Confrère Figaro, Barbier de Séville, je prétends, oui, je prétends avoir avec vous une petite conversation d'une heure. Vous direz que je mets mal-à-propos un frein à votre impatience; que je suis mal-adroit, impertinent; qu'il s'agit de mon Livre, et non d'une longue Préface, ou espèce de Lettre immodérée; car je ne sais trop ce que j'écris : ma plume vole sur le papier aussi légèrement que mon rasoir sur un visage masculin; mes idées se présentent en foule : elles inonderoient quarante-six pages de suite. Comme je lis tout haut, dans la chaleur de la composition, ces phrases que je fixe pour jamais sous les yeux de la postérité, il me semble que je parle à quelqu'un, et cela me suffit. On sait que j'ai toujours passé pour être un peu babillard, et cela fort injustement. Mais qui n'a pas ses ennemis, ses envieux? Qu'ils sachent que je suis sans cesse le même ; et qu'en Europe, comme dans sa Patrie, le Barbier de Bagdad seroit bien fâché de ne point passer pour taciturne.

Je disois donc tout-à-l'heure, Monsieur, Madame ou Mademoiselle, qui tenez actuel-

lement mes Réflexions, je disois donc que je voulois absolument vous entretenir de choses importantes. C'est de moi dont je vais parler, et je me propose........ Mais je crois vous voir froncer le sourcil, et vous écrier qu'on s'apperçoit bien à ma façon impolie de lier conversation, que je ne suis qu'un misérable Barbier de village. -- Quels termes ose-t-il employer, ce maroufle ! Il *veut*, il *prétend*; on est son *ami Lecteur!* Un simple Garçon-Frater devenir si familier ! Qu'il aille apprendre que les Auteurs les plus huppés, les Maîtres Poëtes, ne portent la parole dans une Préface, qu'avec toute l'humilité possible, que le chapeau bas et le dos courbé. --- J'en suis fâché pour mes Confrères..... (1). Je suis, dis-je, très-mortifié que les faiseurs de Préfaces vous aient gâté, cher Lecteur, avec toutes leurs courbettes: car enfin, que gagnent-ils par leurs longues révérences et leurs propos doucereux ? Traitez-vous moins impitoyablement les productions du génie ? Avez-vous plus d'indulgence pour les fautes qui lui échappent ? Non vraiment; tout au contraire même; vous critiquez davantage. Vous n'auriez ri peut-être que du Livre soumis à votre tribunal ; vous riez

(1) *Distinguo*; c'est des Confrères Auteurs qu'il s'agit, et non des Confrères Barbiers, ainsi que la suite le fera voir.

aussi de Monsieur l'Auteur. Voilà ce que lui procurent ses humbles prières et ses pantalonades. Eh, morbleu ! ne feroit-il pas mieux de vous présenter noblement ses Œuvres, le chapeau sur la tête, avec l'assurance et la fierté qui conviennent aux talents ? N'allez pas croire, malin Lecteur, que mon dessein soit d'insinuer à l'homme de Lettres qu'il doit se prévaloir excessivement de sa dignité; je sais qu'un peu de modestie est nécessaire en tout état, même dans celui de Barbier; mais je dis, fi ! fi ! je suis indigné, quand je vois des gens qui s'humilient mal-à-propos, et qui, loin de se rendre par-là plus intéressants, n'excitent que le sentiment de la pitié.

Pour moi, qui ne suis pas digne de faire la barbe à ceux que je censure ici, je n'aurai garde néanmoins de les prendre pour mes modèles. Je déclare que si je fais gémir la Presse, je veux avoir le plaisir de gourmander mes Lecteurs, et de me vanger d'avance du mal qu'ils diront de mes Ouvrages. N'en doutons pas; c'est pour cela seul qu'on imagina les Préfaces; car se seroit-on flatté d'apprivoiser l'homme, toujours malin ou méchant, selon les circonstances ?

Laissez-moi donc, Lecteur, prendre le ton qui convient à la nature, à la raison***. J'ai dessein de vous conter par quel enchaînement d'aventures je suis venu de Bagdad à Paris.

Le beau Livre que les *Mille et une Nuits !* Pendant le séjour que j'ai fait dans cette Capitale, on n'a cessé de m'en citer quelques Histoires. La Cour et la Ville, m'assuroit-on, en ont fait leurs délices : il a eu en France un succès aussi surprenant que les Pantins, les Magots de la Chine, et les Drames. Combien d'Ecrivains, enflés de leur mérite, n'ont fait aucun Ouvrage aussi fameux, aussi généralement connu ! Je me flatte d'avoir la plus grande part à sa célébrité. Les premiers événements de ma vie, et les bizarres aventures de mes six frères, en sont le principal ornement. Mais comme la modestie a toujours été mon partage, je suis au désespoir de la gloire dont il me fait jouir. De quoi diable l'Auteur des *Mille et une Nuits* s'est-il avisé d'aller me fourrer parmi ses Contes ! Encore passe, si je figurois dans un Recueil rempli de choses vraies, tel que celui des Panégyriques, des éloges académiques, ou dans les Mémoires des actes de bienfaisance opérés par les amis de l'humanité. Bien des gens se sont bonnement imaginés que l'existence du Barbier de Bagdad n'étoit pas plus réelle que celle de la lampe merveilleuse ou de l'eau qui danse.

Voilà ce que c'est aussi que de se trouver en mauvaise compagnie; on ne peut croire qu'il y ait quelque chose de réel dans un Livre où les bons et les mauvais Génies jouent

un si grand rôle..... De même, s'écrie un Parisien, que le sort journalier des armes a fait esclave d'une de mes Pratiques, et qui lit par-dessus mon épaule ce que j'écris ici; de même on ne pourroit se persuader qu'il y eût quelque chose de bon dans les Ouvrages de D'......x, de du R.... de M......, du B. de S. A..., &c. si, par impossible, il s'y en trouvoit...... Je fais taire l'importun qui vient m'interrompre, et je retourne aux *Mille et une Nuits*. Tout bien considéré, je chante la palinodie, à l'exemple de tant de bons Auteurs et de tant de Citoyens respectés, et je crie de toute ma force: la maussade platitude que les Contes Arabes traduits par l'interprète Galland !

Ce sont eux cependant qui m'ont acquis une réputation immortelle. Je me vante d'être aussi connu à Paris qu'à Bagdad, où je rase si proprement une face turque, maure, arabe, grecque; car mon rasoir et moi nous sommes fort tolérants. Tel Auteur qui se rengorge d'avoir donné un Opéra-Comique, ou remporté un Prix dans quelque Académie, n'est certainement pas si célèbre que moi. Avisez-vous, par hasard, de nommer M..... ou Lar.... on vous demandera qui est-ce ? Quoi? Qu'a-t-il fait? Mais que l'on vienne à citer le Barbier de Bagdad, on vous entend tout de suite; on se rappelle aussi-tôt le personnage si serviable et si taciturne des

Mille et une Nuits. Combien de gens croient être aussi fameux que moi, et sont toujours moins que rien ! Ils se présentent par-tout avec assurance , et montrent par-tout un visage inconnu. Par exemple, quand le Barbier de Séville s'avisa de se produire dans le grand monde à Paris, chacun s'informoit de ce personnage extraordinaire , dont il avoit à peine entendu parler. Il en est question dans Gusman d'Alfarache, disoit-on ; et cette réponse ne vous le faisoit pas connoître davantage. Vous étiez seulement tenté d'observer, qu'il est surprenant que son Introducteur n'ait aucunement cherché à vous instruire sur le compte de cet Etranger ; et ce silence, de la part d'un homme qui parle si bien, lorsqu'il s'agit de ses illustres sœurs, vous paroissoit cacher quelque mystère.

Mais je ne veux point m'écarter de mon sujet. Je vous ai promis mon histoire : la voici. L'Auteur de ces Contes Arabes, qui vous ont tant amusé, m'a peint au naturel. Trouvez bon que je retrace ici mon portrait. « Le Barbier de Bagdad étoit un vieillard qui pouvoit avoir (alors) quatre-vingt-dix ans. Il avoit la barbe blanche comme neige, les oreilles pendantes et le nez fort long ». Vous voyez que mon Peintre ne m'a pas flatté, mais il m'a rendu très-ressemblant : et l'un vaut bien l'autre. En me peignant tel que je suis, sans doute, il n'avoit pas dessein d'exposer

quelque jour à Paris son tableau au Sallon; car il est reçu, m'a-t-on dit, que l'on n'y doit reconnoître aucun des portraits qu'on y étale : peut-être afin que les personnes représentées n'aient point à rougir de se montrer à tant de monde. Moi, je suis fort content de l'Artiste qui a rendu ma laideur au naturel; oui, ma physionomie est des plus baroques, et j'ai quatre-vingt-dix ans. Comme je ne me pique point d'être homme à bonnes fortunes, je n'ai aucune raison de cacher mon âge. Mais, ce qui va vous surprendre, c'est que depuis l'époque à laquelle on fit mon histoire, je n'ai point vieilli, et que je ne dois plus vieillir. Un Sage de la Cour du Sultan de Casgar, m'a fait boire une liqueur merveilleuse, qui doit alonger mes jours de deux ou trois cents ans (1). Il auroit bien dû, direz-vous peut-être, rajeunir son protégé. Quelle mine fera-t-il dans le monde, étant accablé de toutes les infirmités de la décrépitude? Un moment, s'il vous plaît : apprenez que ma santé est vigoureuse. Est-ce que vous me prenez pour un élégant de Paris, qui, à trente ans, est aussi bléme, aussi cassé, aussi défait que s'il en avoit soixante ? Ma foi, je ne voudrois pas plus ressembler à vos

(1) Cette durée a été prolongée, et l'eût été peut-être encore davantage, sans l'inondation dont nous avons parlé.

jeunes gens qu'à vos vieillards. En un mot, j'ai bon pied, bon œil, et autant d'appétit que si je mangeois aux dépens des autres. Je suis moins redevable de tout cela à mon tempérament qu'à ma conduite : je ne me mets à table qu'avec appétit; je ne bois que quand j'ai soif; je n'ai qu'une maîtresse à la fois; encore ai-je grand soin qu'elle soit sage pour tout le monde, excepté pour moi. Content de ma petite fortune, je ne l'augmente au préjudice de personne, et n'ai point de créanciers. Graces à ce régime, mes plaisirs n'ont jamais été troublés par des inquiétudes et des chagrins, et j'ignore ce que c'est que la goutte, l'asthme, la gravelle, la paralysie, et autres semblables bagatelles, dont les Agréables des Villes européennes sont si souvent tourmentés.

Profite qui pourra. Je reprends le fil de mon histoire. Après la mort du Sultan de Casgar, mon illustre bienfaicteur, qui m'avoit gratifié d'une grosse pension, je me livrai au goût des voyages. J'ai parcouru différentes Cours. Ce qu'on raconte du Juif-Errant n'est rien, en comparaison de mes promenades sur le globe de la terre. J'ai vu le tombeau de Mahomet, la Synagogue de Francfort, le Temple de Saint Paul à Londres, et le Trésor de Saint Denis en France. J'ai fait les neuf prosternations devant l'Empereur de la Chine * * * *. J'étois à Paris l'automne dernier (1775).

Vous trouverez, peut-être, qu'il est impossible qu'un misérable tel que moi ait parcouru tant de pays différents. Vous avez la simplicité de m'objecter d'abord la foiblesse humaine, qui ne sauroit soutenir des fatigues continuelles. Ensuite vous m'opposez la variété des Langues, et vous prétendez qu'un Prince seroit à peine assez riche pour parcourir, ainsi que moi, tout l'univers. Je vous réponds que tout cela n'est que bagatelle, et vais, d'un seul mot, vous fermer la bouche. C'est précisément la Relation de mes courses étonnantes qui se publie chez vous tous les ans, sous le titre de *Voyageur François* : la collection doit être actuellement de vingt volumes. Vous voyez que, pour peu que je vive encore quelques centaines d'années, je vous donnerai au moins cinq ou six cents volumes; et vous serez sûr d'avoir alors un petit abrégé commode et portatif de ce qu'il y a de plus curieux dans mes voyages. Vous lisez, avec plaisir, les vingt volumes de mes Relations que vous avez déjà, et il ne vous a point paru que mes courses d'un tropique à l'autre, dans les régions brûlantes et glacées, fussent contre la vraisemblance : pourquoi voudriez-vous donc à présent me chicaner, lorsque je me montre à visage découvert, et que je cesse d'être un vrai fantôme cosmopolite ?

Si le Rédacteur de mes petites promenades

vous dit que je suis à Pétersbourg, tandis que je suis à Roterdam, c'est que sa plume ne va pas aussi vîte que mes jambes. Mais le repos auquel je me livre, va faire qu'il me rattrapera bientôt, et alors il vous entretiendra de mon séjour en France.

Comme il a négligé d'entrer dans certaines explications, qui me paroissent nécessaires, je veux bien avoir la complaisance de vous dire comment je parle passablement le françois, quoique je sois Arabe, et comment je fournis aux dépenses de mes voyages, quoique je ne sois qu'un pauvre hère.

Je pourrois d'abord vous dire, au sujet de votre Langue, que je la possède par le même prodige que les Héros de vos Tragédies : mais je ne veux pas plaisanter sur votre Théatre, qui est le premier de l'Europe....... Faites des Pièces nationales : alors vos Héros s'exprimeront naturellement dans votre idiôme. Laissons cela, et disons pourquoi je le parle moi-même. Les PP. Capucins de Bagdad, dont je peignois la barbe, m'instruisirent par reconnoissance.

Il ne me reste plus qu'à vous informer des moyens que j'ai mis en usage pour me procurer ma subsistance et fournir aux frais de mes voyages. Je vais vous mettre au fait, en peu de mots, selon ma louable coutume. Gardez-vous de me confondre avec ces gens qui vivent splendidement, sans le moindre

revenu, sans aucune profession, et qu'on appelle *Chevaliers d'industrie.* Moi, je me soutiens de mon travail avec une noble décence. Un rasoir, un peigne : voilà tout mon bien. Avec ces deux instruments je me procure le nécessaire. Eh ! que faut-il de plus à l'homme raisonnable ? * * * * *

Oh ! oh ! j'allois oublier, je crois, de faire mention de ma plus féconde ressource. Malepeste ! ce seroit avoir trop de modestie, dans un temps encore où elle n'est plus guère de mode. A présent on se loue *en toute humilité*, ou sérieusement, ou d'un air goguenard. Apprenez donc, Lecteur, que j'ai le talent de guérir de diverses maladies. Je possède quelques recettes infaillibles, et ma main a d'ailleurs beaucoup d'aptitude pour un grand nombre d'opérations chirurgicales. Sans citer ici en preuve ce malheureux bossu qui avoit avalé une arête, et que j'ai presque ressuscité aux yeux du Sultan de Casgar, je vous dirai que je guéris les Gascons de la manie de se vanter, les Normands du goût pour la chicane, les jolies femmes de l'envie d'être coquettes, les jeunes gens du penchant à l'inconstance et à l'indiscrétion, les Comédiens du fol orgueil de se croire les égaux du Poëte dramatique....... Enfin, je possède seul le secret d'amputer les Poëmes destinés à paroître sur la Scène ; je coupe, je remets, je retranche des Actes entiers, sans

qu'on apperçoive les fractures ni la moindre cicatrice : du moins j'ai l'art de le persuader au père du patient; chose qui ne s'étoit vue ni ne se verra jamais. Les amateurs et les infirmes qui n'ajouteroient pas foi à mes paroles, peuvent s'adresser à un homme d'esprit, justement célèbre, qui demeure à Paris. Il a fait usage de mon secret, et déclare publiquement qu'il s'en est bien trouvé.

Je pense que c'en est assez. L'entretien que je desirois avoir avec vous, Lecteur, acquiert une longueur raisonnable, et il est temps de le finir. Revenons à mes réflexions sur mon Confrère le Barbier de Séville. Je vous dis expressément d'y revenir; car enfin elles suivent mon espèce de Préface, ou ma Lettre circulaire, comme vous voudrez, et je ne les ai pas fait imprimer pour que vous ne les lisiez point. Il seroit donc fort singulier que je vous priasse de les laisser là; ce seroit donner à entendre qu'elles ne sont nullement mon sujet principal, et que je n'ai voulu faire qu'une longue Préface sans livre; ce qui seroit un phénomène en Littérature : on n'a point encore vu d'Ouvrages ne former qu'un Discours préliminaire. Il est vrai qu'en vous conseillant de fermer ma brochure sans la lire, c'est vous inviter à ne pas me croire, et vous donner en même temps une preuve caractérisée de ma modestie. C'est ainsi que dans un repas où règne la gaieté, un des convives

qui a la voix belle, se fait presser de chanter, et se défend sous prétexte qu'il a un rhume affreux, ou bien qu'il chante à faire peur...... C'est ainsi******. Mais moi, je me moque de tant de politique, et j'invite mon Lecteur à voir promptement ce que le Barbier de Bagdad a cru devoir dire ou écrire au Barbier de Séville. Je m'arrête et n'en dirai pas davantage, afin de mériter toujours le surnom de silencieux.

Encore un petit mot. Si vous trouviez, Lecteur, que j'aie abusé de la patience que vous avez eue de m'entendre, je vous observerois que je vous ai entretenu de choses fort utiles :

« *Bien les verrez, si lisez cet Ouvrage* ».

En voulez-vous aux faiseurs de digressions ? Mais n'allez pas me confondre avec un de mes Confrères de Lettres, qui, ayant à parler d'une Pièce dramatique, perd son sujet de vue pour employer près de cinquante pages à faire mention de Mémoires à consulter, d'un Journaliste qui l'a maltraité avec Approbation et Privilège; de sa manière de lire dans les Sociétés ; de son esprit qui ressemble à un volant, et qu'on balotte avec une raquette trouée; du Cardinal de Retz et du Duc de Beaufort ; d'un Charpentier qui cherche dans ses copeaux ; des jolies femmes et des Médecins ; de la déclamation théatrale ; enfin

d'un excellent Danseur qu'il compare à un Etalon, et des Demoiselles de l'Opéra qu'il métamorphose en Cavales. Je conviens que tout cela ne peut avoir aucun rapport à son Drame, et je livre de bon cœur cet éternel babillard au bras séculier, pourvu qu'on reconnoisse mon caractère silencieux, et que je reçoive les félicitations de la part des deux sexes.

A Dimanche la suite des Fragments.

ARTICLE XXXVIII.

* *Déclaration d'un vieillard à Madame de B........*

SANS la Déesse de Cythère
L'on peut encore aimer et plaire;
L'ardeur que fait naître l'Amour
N'est qu'un tourbillon éphémère
Dont l'activité passagère
S'élève et s'éteint en un jour:
Mais le droit que l'esprit confère
Naît d'un sentiment sans retour
Que rien ne détruit ni n'altère.
A mon âge on fait moins sa cour
A la beauté, qu'au caractère;
L'on aime sans art, sans détour
Et sans invoquer le mystère.
Je vous dirai donc sans surfaire
Que vous échauffez comme un four
Mon pauvre cœur sexagénaire.

ARTICLE

ARTICLE XXXIX.

Suite des FRAGMENTS *échappés du naufrage.*

« APRÈS l'espèce de Préface que nous avons donnée dans le précédent numéro, nous comptions passer tout de suite aux *curieuses réflexions* que le Barbier Asiatique a faites sur son confrère Figaro, et nous nous sommes trompés. Les trois feuilles suivantes ne font encore que préparer la voie à ces *réflexions*. Heureusement ou malheureusement pour nos Lecteurs, il n'y en a pas huit pages qui soient bien conservées, et l'impitoyable harpon ne semble en avoir ménagé quelques bribes que pour mettre les Savants à la torture. Est-ce une seconde Préface ? Un Avis au Lecteur ? Voilà d'abord deux points importants à éclaircir. Il seroit bon aussi de savoir si c'est réellement le Barbier dont il est tant parlé dans les *Mille et une Nuits* qui a composé cet Ouvrage, ou si quelque Plaisant a usurpé son nom, pour s'égayer sur le compte du Barbier de Séville : mais la résolution de ce problême nous paroît très-difficile ; car, d'un côté, comment prêter sa croyance à la longévité d'un Frater voyageur, entretenue, pendant plusieurs siècles, par l'élixir que lui donna un Sage ? Qu'il y ait des Revenants, des Sorciers et des Vampires ; à la bonne

heure. On peut croire ces faits, parce qu'ils ne sont pas susceptibles de preuves, et qu'il est mille moyens de s'assurer si le Barbier de Bagdad est ou non en vie. D'un autre côté, si, comme nous penchons à le croire, l'Ouvrage repêché est pseudonyme, l'Auteur étant noyé, nous avons perdu le grand, l'unique moyen de le découvrir, soit à sa modestie dans le succès, soit à ses plaintes dans le cas contraire.

Une tâche non moins pénible s'offre encore à la sagacité des Littérateurs versés dans l'art des devins. Tollius, Dacier, Despréaux ont restitué plusieurs passages de Longin ; l'an dernier, un savant Médecin de Paris a restitué un passage important à l'honneur du Corps, dans les Ouvrages d'Hyppocrate (1) : si quelqu'homme docte veut prendre la peine de restituer au Barbier de Bagdad les lambeaux de son Ouvrage, que la mer ou les poissons recèlent dans leur sein, nous nous soumettons de le faire réimprimer à nos dépens, avec une Préface apologétique, un Discours sur la difficulté des restitutions, même en Littérature ; un Avant-propos pour servir de réponse aux Critiques, un Avis prévenant au Lecteur, et, en un mot, toutes les Pièces qui peuvent soutenir une brochure contre l'indifférence du Public, qui n'est

(1) *Mémoire pour servir à l'Histoire de la Médecine, année* 1775.

pas toujours si sot que Messieurs les Auteurs veulent bien se le persuader. Voici donc tout ce qu'après des soins infinis, nous avons pu déchiffrer de ce morceau ».

* * * * * * * * * * * * * * C'est un vieillard amoureux qui, pour cacher sa barbe grise, se fait raser deux fois par jour; ce qui me produit la somme de huit sols toutes les vingt-quatre heures; je sortois, dis-je, de chez cet homme rajeuni sous le tranchant de mon raşoir, quand il m'arriva ce que je vais raconter.

En passant sur le quai de la Ferraille (1), tenant mon plat à barbe et mon coquemard d'une main; de l'autre, me grattant la tête, je me mis, je ne sais comment, à réfléchir sur les vicissitudes des choses de ce bas-monde; car, quoique Barbier, j'ai toujours eu beaucoup de goût pour la réflexion. J'aime à me rappeller des détails intéressants de prison, de gêne, de galères, et l'on a peu empalé d'honnête criminels à Bagdad, que je n'aie eu la satisfaction de les voir expirer ****; je me disois à moi-même, si, par un de ces ca-

(1) C'est proprement le quai de la Mégisserie; le nom que lui donne ici le Frater, est un nom populaire: ce qui prouve déjà qu'il ne faut pas chercher l'Auteur parmi les gens qualifiés ou les Académiciens. Cette note peut aider aux Commentateurs, et nous ne manquerons d'en faire de semblables, quand l'occasion s'en présentera.

prices de la nature, auxquels nos plus grands Philosophes ne peuvent rien comprendre, les barbes alloient cesser de croître; si les hommes, devenant plus sages, avoient moins de maladies, se passoient de Médecins, de Chirurgiens, d'Apothicaires, à quoi me serviroient mon rasoir, ma lancette, l'adresse de ma main, mon empirisme? N'aurois-je pas mieux fait d'avoir appris à labourer la terre, à paître un troupeau? Oui, sans doute. Mais si un loup dévorant, si un lapin, plus vorace encore...... Je raisonnois, comme vous voyez, en vrai Philosophe ******. Lors une brochure couverte de papier bleu, échappée, sans doute, de la poche de quelqu'un plus *cossu* que moi, s'offrit à mes regards distraits. Je la ramassai; et comme personne ne réclamoit ma trouvaille, je poursuivis mon chemin, en donnant un coup-d'œil sur le titre du Livre qui alloit composer toute ma bibliothèque. — LE BARBIER DE SÉVILLE. —- Oh, oh! ceci est de ma compétence: puis me rappellant tout-à-coup la réflexion qui m'occupoit l'instant d'auparavant, le Ciel, m'écriai-je, veut m'éclairer en cas d'événement! Quelque Savant aura apperçu l'inconvénient que je viens d'entrevoir, et je trouverai dans ce Livre bleu des ressources que je n'aurois peut-être jamais imaginées. Qui sait si, par le calcul, par des suppositions et de fausses positions *******. Tout

en disant ces belles choses, j'arrivai dans mon réduit.

A peine débarrassé de mon attirail *barbificatoire* et phlébotomique, je me mets à lire la Préface, et je vois *l'Auteur vêtu modestement et courbé, présentant sa Pièce au Lecteur.* — Ah ! il est bien honnête, bien poli, bien humble pour un Savant ! Il faut le lire debout et le chapeau bas.

« Je souhaite vous rencontrer dans un de » ces moments heureux, où, dégagé de » soins, content de votre santé, de vos af» faires, de votre maîtresse, de votre dîner, » de votre estomac, vous puissiez vous » plaire un moment à la lecture de mon Bar» bier de Séville ; car il faut tout cela pour » être homme AMUSABLE et indulgent ». — Peste ! s'il faut *tout cela* pour être amusable et indulgent, ces moments, dans lesquels vous desirez me rencontrer, sont aussi rares qu'ils sont heureux.

« Mais enfin, tout va-t-il bien pour vous ? » — Ni bien ni mal. --- « Avez-vous à sou» hait double estomac ? » --- Je l'ai triple, quadruple ; celui d'un Procureur qui dévore une riche succession. ---- « Bon Cuisinier ? » ---- Je suis le mien, et je m'en contente. ---- « Maîtresse honnête ? » ---- Ma petite Ravaudeuse l'est *coussi, coussi ;* du moins elle en a l'apparence, comme tant d'autres. -- « Repos imperturbable ? » --Je travaille tout

le jour, et la nuit je dors aussi profondément que si j'étois à l'Opéra --- « Ah ! parlons, » parlons ; donnez audience à mon Barbier ». --- Parlez, parlez ; j'écoute. --- « J'ai tou- » jours vu que les airs ne séduisoient per- » sonne, et que le ton modeste d'un Au- » teur pouvoit seul inspirer un peu d'indul- » gence à son fier Lecteur ». --- Oh ! je ne suis pas *fier*, moi ; je dirai tout uniment, tout bonnement ma façon de penser. D'ailleurs, vous êtes si modeste, qu'en vérité.... Continuons.

« J'eus la foiblesse autrefois, Monsieur, » de vous présenter, en différents temps, » deux tristes Drames.... Pressé depuis par » les événements, j'ai hasardé de malheureux » Mémoires, que mes ennemis n'ont pas » trouvé du bon style, et j'en ai le remords » cruel ». --- Aie, aie, aie, Monsieur l'Auteur, votre dos se redresse ; l'orgueil commence à percer : remettons donc notre chapeau, et asseyons-nous.

« Hélas ! Messieurs, j'ai lu ma platitude » (le Barbier de Séville), en vérité, tout » platement, comme je l'avois faite ». --- Entendons-nous. Lorsqu'un Auteur parle ainsi de son Ouvrage et de lui-même, cela signifie : *Messieurs, j'ai lu mon chef-d'œuvre, en vérité, avec toute la grace possible ;* ce qui devient bien différent. Monsieur l'Auteur, vous n'êtes pas aussi modeste que vous voudriez me le faire croire.

« Quant à moi, Monsieur, s'il est vrai, » comme on l'a dit, que tous les hommes » soient frères ; et c'est une belle idée ». --- Oui, sûrement ; et je la trouve si belle, que dorénavant je vous traiterai toujours de frère. --- « Je voudrois qu'on pût engager nos » frères les Gens de Lettres à laisser, en dis- » cutant, le ton rogue et tranchant à nos » frères les Libellistes qui s'en acquittent si » bien, et à nos frères les Plaideurs.... qui » ne s'en acquittent pas mal non plus ». -- Ah ! mon frère, que vous avez bien raison ! Vos Mémoires contre G.*** M.*** D.*** A.*** sont autant de preuves convaincantes de cette honnêteté, de cette modération que vous desirez dans nos frères les Gens de Lettres, et dans nos frères les Plaideurs.

« A mon égard, au moins, n'espérez pas » *asservir, dans ses jeux, mon esprit à la règle* ». --- Ce vers glissé dans votre prose est, sans doute, une épigramme lancée contre Boileau. --- « Comme un liège emplumé qui bondit » sur la raquette, il s'élève, il retombe, » égaie mes yeux, repart en l'air, y fait la » roue, et revient encore ». --- En effet, cela doit être plaisant ; je manquerois volontiers deux ou trois de mes Pratiques, pour jouir du plaisir de voir l'esprit de Monsieur l'Auteur bondir, s'élever, retomber, égayer les yeux, repartir en l'air, y faire la roue ; et revenir encore. Convenons, mon frère,

qu'il y avoit bien là de quoi faire une belle Ariette ! Quelles images à peindre pour un Musicien qui auroit du génie ! Un esprit qui *bondit, retombe, fait la roue, et revient encore.* Hélas ! mon frère, on ne dit plus d'aussi belles choses. --- « Si quelque Joueur adroit » veut entrer en partie, et ballotter à nous » deux le léger volant de mes pensées ; de » tout mon cœur ». --- Puisque vous voulez bien me le permettre, mon frère, quoique je ne sois pas fort *adroit*, je vais prendre modestement une *raquette*, et *ballottons*, s'il vous plaît, *à nous deux*, les *pensées* de votre esprit léger.

« Moins prévenu que le Journal de Bouil- » lon, qui se trompe avec Approbation et » Privilège ». ---- Bonne plaisanterie ! mon frère.

« Eh, qui sait si Madame Almaviva ne se » ressentira pas un jour des libertés qu'on se » donne à Bouillon sur elle, avec Approba- » tion et Privilège ? » --- Encore de l'*Approbation et Privilège ?* Par ma foi, frère très-cher, je suis curieux de savoir combien de fois vous avez frappé ce terrible coup. Comptons. --- « Déjà l'un d'eux établi dans Bouil- » lon, avec *Approbation et Privilège...* » -- Une. --- « Un autre plus naïf encore, à la vérité, » *sans Approbation, sans Privilège...* » --Deux. --- « A dit encore le Journaliste établi dans » Bouillon, avec *Approbation et Privilège...* »

--- Trois. --- « Moins prévenu que le Jour-
» nal de Bouilon qui se trompe, avec *Appro-
» bation et Privilège*..... » Quatre. --- « Et le
» Journal de Bouillon use encre et papier,
» avec *Approbation et Privilège*.... » --- Cinq.
--- « Des libertés qu'on se donne à Bouillon,
» SUR ELLE, avec *Approbation et Privilège*... »
--- Et six. Ah ! je respire. Mais s'il est vrai, comme on le dit, que *bis repetita placent, ter repetita nocent*, dites-moi, je vous prie, à l'oreille, ce que je dois penser de tout ceci?

« Ma Pièce, qui paroît n'être aujourd'hui
» qu'en quatre Actes, est réellement et de
» fait en cinq.... Il est vrai que le jour du
» combat, voyant les ennemis acharnés, le
» Parterre ondulent. . . . . Alors faisant la
» part au Diable, et déchirant mon manus-
» cript : Dieu des Siffleurs.... il te faut du
» sang ; bois mon quatrième Acte, et que ta
» fureur s'appaise.... De cet exposé, Mon-
» sieur, il suit que ma Pièce est restée en
» cinq Actes.... Le Diable a son affaire ;
» mon char n'en roule pas moins bien sans
» la cinquième roue ». --- Je donne au Diable le plus rusé à deviner ce que tout cela veut dire. Quant à moi, mon frère, il me paroît que c'est du galimathias tout pur. Le fait est que votre Pièce étoit d'abord en cinq Actes; que le quatrième Acte, que vous venez de nommer vous-même *une cinquième roue à un charriot*, ayant été sifflé, vous en avez fait,

avec raison, un sacrifice; et qu'il ne vous en reste plus, *réellement et de fait*, que quatre. Mais, comme vous vous croiriez trop humilié d'en convenir, vous tâchez de vous tirer d'embarras par des quolibets, des écarts, et quelques phrases entortillées, dans lesquelles il est d'autant plus difficile de vous suivre, que vous vous y égarez vous-même. Au reste, *tel qui ne vous entendra pas, vous admirera;* voilà ce que vous pensez, et vous avez raison. Passons plus avant.

« Un Amateur, saisissant l'instant qu'il y » avoit beaucoup de monde au foyer, m'a re- » proché, du ton le plus sérieux, que ma » Pièce ressembloit à ON NE S'AVISE JAMAIS » DE TOUT. Ressembler, Monsieur! Je soutiens » que ma Pièce est *On ne s'avise jamais de tout* » lui-même. ---- Et comment cela? --- C'est » qu'on ne s'étoit pas encore avisé de ma » Pièce. L'Amateur resta court, et l'on en rit » d'autant plus, que celui-là qui me repro- » choit *On ne s'avise jamais de tout*, est un » homme qui ne s'est jamais avisé de rien ».

Mon très-cher frère, voilà, ce me semble, bien des *On ne s'avise*. N'auriez-vous pas dû vous contenter du pitoyable jeu de mots qui vous a si heureusement servi de réponse, sans y ajouter que cet homme ne s'étoit *jamais avisé de rien?* Vous avez cru faire une Épigramme, mon frérot, et vous avez dit, tout au plus, une petite méchanceté.

Vous aimez à faire rire ; il n'y a pas grand mal à cela : vous avez toujours été un drôle de corps. Cependant, permettez-moi de vous le dire, il me semble que vous n'avez pas répondu juste à la question. Il s'agissoit de savoir si le fonds de votre Pièce n'est pas à-peu-près le même que celui d'*On ne s'avise jamais de tout* ; et s'il n'y a pas dans l'une et l'autre quelques situations qui se ressemblent. Avant que de répondre, mon frère, il falloit regarder votre *raquette :* peut-être y avoit-il un trou. * * * * * * * *

« Quelques jours après, ceci est plus sé-
» rieux, chez une Dame incommodée, un
» Monsieur grave, en habit noir, coëffure
» bouffante, et canne à corbin, lequel tou-
» choit légèrement le poignet de la Dame,
» proposa civilement plusieurs doutes sur la
» vérité des traits que j'avois lancés contre
» les Médecins..... Au mot de Docteur, je
» commençai à soupçonner qu'elle parloit à
» son Médecin ». --- Parbleu, mon frère, il n'y avoit pas à en douter : cet *habit noir*, cette *coëffure*, ce *bec à corbin*, *lequel touchoit légèrement le poignet de la Dame*, tout cela indiquoit assez clairement la profession de ce Monsieur ; il n'étoit pas possible de s'y méprendre. Falloit-il attendre qu'on l'appellât Docteur, pour *commencer* à *ſoupçonner* qu'il en étoit un ? Oh ! par ma foi, si je n'avois pas conçu une idée avantageuse de votre pénétra-

tion, je croirois, mon frère, que vous voyez quelquefois les objets un peu de travers (1); mais j'entrevois dans cette expression mitigée, je *soupçonnai*, un faux air de modestie. Un autre auroit dit : *je connus clairement*; vous avez cru devoir affecter une foible judiciaire, bien persuadé que vos Lecteurs n'en seroient point la dupe.

« Quand ces derniers (les Médecins) nous » tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils » veulent; au lieu que les Belles, toutes » belles qu'elles sont, n'en font jamais que ce » qu'elles peuvent ». --- En prenant ceci dans le sens où il doit être entendu, il me semble, mon frère, qu'il y a quelque chose qui cloche. Que les Belles ne fassent de nous que ce qu'elles peuvent, à la bonne heure : mais que les Médecins en fassent tout ce qu'ils veulent, c'est ce que je ne crois pas. Quand un

(1) C'est-à-dire, d'une manière fausse. C'est un défaut naturel, qui ne peut servir à fonder un reproche. Il n'y a pas long-temps qu'un Particulier ayant un démêlé avec l'Auteur d'*Il Pensor* à Madrid, lequel étoit regardé par la sœur dudit Particulier comme un remède *anti-spasmodique*, icelui Particulier fit d'abord retirer tous les Valets du *Penseur*, traversa tous les appartements, dont il ferma les portes, & se retira avec lui dans un cabinet situé à l'extrêmité du logis. La vérité, à ce qu'on assure, est que le Penseur, selon l'usage, demeuroit dans une chambre garnie. de douze livres par mois, au troisième, et sans doute sur le derrière et sans Valets.

Médecin est appellé auprès d'un malade, il y vient dans l'intention et avec la *volonté* d'en faire un homme *bien portant*, et souvent il n'en fait qu'un squelette, qu'il envoie bientôt *ad Patres*; et c'est justement en cela que je trouve beaucoup de rapport entre les Médecins et les Belles; car ils ne font de nous l'un et l'autre, mon frère, que ce qu'ils peuvent.

« Au désespoir, dit le Médecin, en se » levant, de ne pouvoir plus long-temps » profiter de vos lumières..... Il me laissa, » ma foi, la bouche ouverte, avec ma phrase » en l'air ». --- Trouvez bon, mon frère, que je vous y laisse aussi. Votre Dissertation sur les femmes et les Médecins, est assez plaisamment tournée; mais pour une conversation in-promptu, vous conviendrez qu'elle se ressent furieusement du travail solitaire du cabinet. * * * *

« C'est assez pour une bagatelle; insen- » siblement je tomberois dans le défaut re- » proché trop justement à nos François, de » faire toujours de petites chansons sur les » grandes affaires, et de grandes dissertations, » (*id est* Mémoires) sur les petites ». --- Ne dites pas, mon frère, que vous y tomberiez, dans ce défaut trop justement reproché aux François; car, par ma foi, vous y êtes bel et bien tombé tout de votre long. Mortifié, piqué du mauvais début de votre Drame,

vous vous repliez en tout sens, pour prouver au Public qu'il a mal jugé un chef-d'œuvre. Vous ne vous humiliez si *piteusement*, que pour vous redresser avec plus de fierté. Semblable à ce reptile dangereux ******

Mais avez-vous besoin de ce manège ridicule? Votre esprit n'est-il pas connu? Votre réputation n'est-elle pas faite? Vous croyez-vous déshonoré, pour avoir donné une Pièce dans laquelle il y avoit un acte de trop, et quelques défauts par-ci par-là? Eh! mon frère! si un tel malheur couvroit d'une honte éternelle, qu'il y auroit de réputations à-vau-l'eau.

« Je suis, avec le plus profond respect, » Monsieur, votre très-humble et très-obéis» sant serviteur, L'AUTEUR ». --- Comment donc, mon frère, vous vous moquez de moi; c'est moi-même, Monsieur, qui ai l'honneur d'être, avec toute la modestie que vous êtes bien éloigné d'avoir, le plus grand de vos Admirateurs, LE LECTEUR.

A Dimanche la suite des Fragments.

ARTICLE XL.

Les Oiseaux de proie et les Perdrix,

FABLE.

DANS l'hiver un Seigneur, amateur de la chasse,
Voyant les champs couverts de glace,

Autour de son Château faisoit jeter du grain,
Pour soulager dans sa disgrace
Le gibier de sa Terre, exténué de faim.
Les Perdrix douces et paisibles,
Cédant à la nécessité,
Surmontoient leur timidité,
Et se rendoient plus accèssibles :
Jusques dans la maison elles venoient quêter :
Chacun compatissoit à leurs besoins visibles,
Et la rare douceur de se voir bien traiter
Paroissoit les rendre sensibles.
Leur bienfaicteur voyoit avec plaisir
Que ses soins et sa complaisance
Ranimoient la foible existence
De ses sujets menacés de périr.
De sa main propre il venoit les nourrir.
Venez chez moi manger et boire,
Mes chers enfants, leur disoit-il;
Puis vous vous marirez; et moi j'aurai la gloire
De vous voir, dans huit mois, tomber sous mon fusil.
Il s'en réjouissoit d'avance.
A son intérêt chacun pense,
Et l'intérêt nous rend civil.
Mais de sa flatteuse espérance,
Un incident coupa le fil.
L'impitoyable jalousie
Est mère des plus grands fléaux,
Et fait éclorre tous les maux,
Quand à la force elle est unie.
Les Corneilles, les Francs-Moineaux,

Les Buses et les Étourneaux
Se rassemblèrent en furie,
Et chassèrent de compagnie,
A grands coups de bec et d'ergots,
Les pacifiques animaux
Qui croyoient sustenter leur vie,
Et qui, blessés par leurs rivaux,
Moururent dans la pénurie;
Tandis que leurs hardis bourreaux
Firent bombance et chère-lie
Aux dépens des vrais commensaux.

Gens de Cour, voilà votre image;
Vous pompez toutes les faveurs,
Et vous les voulez sans partage.
Souvent vous n'en faites usage
Que pour aggraver les malheurs
Du pauvre habitant de village,
Qui vous nourrit par ses sueurs.
Un Prince ennemi des bassesses
Veut en vain répandre le bien;
Plus il dispense de largesses,
Et plus vous trouvez le moyen,
Par des détours, par des souplesses,
De vous engraisser de richesses:
Mais le vertueux Citoyen
Qui vit éloigné des Altesses,
Se dessèche, et devient à rien.



ARTICLE

ARTICLE XLI,

Suite des FRAGMENTS *échappés du naufrage.*

********** Oui, votre Lettre est un hors-d'œuvre, plus capable de prévenir le Lecteur, que de vous le rendre favorable. Votre ironique modestie n'en imposera à personne. Direz-vous que vous n'avez écrit sur ce ton, que pour faire rire? Et qui? Présumez-vous donc assez de la mauvaise éducation de vos Concitoyens, pour ne les croire *amusables* qu'aux dépens de leur Langue maternelle? Les Parades des Boulevards sont des garants peu sûrs: et croyez-moi, malheur à l'Ecrivain qui s'en laisse séduire. On y rit, sans doute; mais sans qu'il en revienne rien à la gloire de l'Auteur. Tenez, mon frère, je ne suis pas savant; néanmoins, avec un Livre, je vais mon train comme un autre; et si vous m'aviez fait l'honneur de me consulter avant de publier votre Lettre, je vous aurois dit, tout platement, ce qu'un jour j'ai lu en attendant qu'une de mes Pratiques sortît de son lit:

« Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée
» Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée ».

****** Ces succès, parmi lesquels vous semblez compter votre chûte à la première représentation ****, la Phèdre de Pradon, mon frère, est un exemple bien humiliant pour les *vaniteux* qui citent leurs succès. Comme Jean Racine fut vengé ! Je suis tenté de croire que les vôtres seroient plus certains, mieux mérités, si Monsieur Poquelin de Molière eût concouru avec vous. Oh ! pour celui-là, il falloit que ce fût un homme bien plaisant ; car je me suis laissé dire que, depuis plus d'un siècle, il fait rire tout le monde, qu'on soit content ou non de son *estomac* et de sa *maîtresse*, sans avoir jamais manqué son coup, si ce n'est à l'endroit d'un de vos frères en *tristes drames*, ... Là... Eh ! mon Dieu, qui fabrique un Journal masculin pour le délassement du sexe féminin... Mais cette exception ne sauroit tirer à conséquence, puisqu'on assure que celui qui s'est avisé de ne pas rire avec Molière, est un personnage qui n'a jamais fait rire ni pleurer personne.

********** Ce n'est pas mon dessein de *vous prouver que vous raisonnez mal :* je puis être un ignorant; mais je ne serois pas d'humeur à devenir l'écho du Public : cependant puisque je ne saurois éviter de vous juger qu'en *devenant nul*, *négatif*, *anéanti*, comme si *la mort ou tel autre accident me rayoit du nombre* des vivants, ou par adoucissement, *sans*

faire une pétition de principes ; ce qui doit être terrible, puisque vous m'en menacez, et que je ne le comprends pas ; puisqu'il faut, dis-je, en passer par-là, voyons donc cette *Comédie fort gaie* en quatre Actes, quoique *réellement et de fait* en cinq.

ACTE PREMIER (1).

SCENE PREMIERE.

* * *. L'EXPOSITION est claire, précise.

SCENE II.

« DIT-ON *se partagent ?* . . . . Eh, mon » Dieu ! nos faiseurs d'Opéra-comiques n'y » regardent pas de si près ». --- Nos *faiseurs* d'Opéra-comiques ! Eh, pourquoi ne diroit-on pas aussi nos faiseurs de Comédies ? Il y a du bon et du mauvais par-tout ; et il me semble, mon frère, que l'on est, quelquefois, aussi *faiseur* à un Théatre qu'à un autre.

(« Il met un genou en terre, et écrit en » chantant ».) --- Ecrire en chantant, un genou en terre, et dans la rue ! Cela ne me paroît guère naturel, mon frère.

(1) *Le texte du Barbier de Séville est distingué par des guillemets.*

« Pauvre petit » ! — Cette exclamation est bien *petite* dans la bouche de S. E. Monseigneur le Comte Almaviva, *votre ami particulier*. Savez-vous bien que si tous vos amis particuliers s'expriment aussi noblement, le succès de votre Drame, dans les lectures privées, n'a plus rien qui doive surprendre?

« Le Ministre me fit nommer sur le champ » Garçon Apothicaire. — Dans les Hôpitaux » de l'Armée ? --- Non, dans les Haras » d'Andalousie ». --- Cela peut faire rire, mon frère ; mais convenez que c'est un pauvre quolibet.

« Je vendois souvent aux hommes de bon- » nes médecines de cheval. --- Qui tuoient » les Sujets du Roi ! --- Ah ! ah ! il n'y a » point de remède universel ; mais qui n'ont » pas laissé de guérir quelquefois des Gali- » ciens ». --- A propos de quoi vient ce *mais qui n'ont pas laissé ?* .... On s'en doute ; mais cela suffit-il ? Tout Arabe que je suis, j'aurois écrit cette phrase en meilleur françois.

« Aux vertus qu'on exige dans un domes- » tique, votre Excellence connoît-elle beau- » coup de Maîtres qui fussent dignes d'être » valets ? » --- Outre que la question de mon Confrère Figaro est d'une impertinence à lui mériter des coups de bâton de la part de S. E. qui se contente de lui répondre, d'un ton approbatif, *pas mal* ; il me semble encore, mon frère, que vous le faites quelquefois par-

ler comme devroit parler un Comte, et que le Comte tient souvent le langage d'un Barbier; mais, comme vous le dites fort bien dans votre *Lettre modérée*, il n'est point de règles pour les grands génies.

« A la fin, convaincu que l'utile revenu du » rasoir est préférable aux vains honneurs de » la plume, j'ai quitté...... ». --- Je n'entends pas trop cela, mon frère; Figaro dit qu'il a quitté la plume, et cependaut nous venons de le voir un genou en terre et dans la rue, occupé à composer des couplets en apostrophant *Messieurs de la Cabale?* N'y auroit-il pas là une petite inconséquence?

SCENE III.

« Comme le grand air fait plaisir à res» pirer »! --- Vous débutez là par un vers bien mauvais, Mademoiselle Rosine. C'est dommage.

« Mon excuse est dans mon malheur: seule, » enfermée, en butte à la persécution d'un » homme odieux, est-ce un crime de tenter » à sortir d'esclavage »? --- Eh! eh! petite Rosine, si toutes les jeunes filles à qui on ne permet pas de suivre leur penchant raisonnoient et agissoient comme vous, elles feroient souvent de grandes sottises.

SCENE IV.

« A présent qu'ils sont retirés, exami-

» nons cette chanson, dans laquelle un mys-
» tère est sûrement renfermé. C'est un billet » !
--- *A présent qu'ils sont retirés !* Comment, Monsieur Almaviva, vous n'avez pas dévoré ce papier à l'instant même où vous l'avez reçu ! Vous vous êtes retiré, et vous attendez que l'on soit *retiré*, pour revenir sottement le lire devant la maison de Bartholo, de ce Tuteur vigilant, qui peut retourner sur ses pas et vous surprendre, tandis que vous devriez être bien loin de son logis ! Allons, allons, Monsieur le Comte, vous êtes un mal-adroit.

« C'est que vous ne pourrez peut-être pas
» soutenir ce personnage difficile. Un Cava-
» lier.... pris de vin.... --- Tu te moques
» de moi. (Le Comte prenant un ton ivre.)
» N'est-ce point ici la maison du Docteur
» Bartholo ? » --- Comment, Monseigneur, et toi aussi, Figaro, vous vous exercez tous deux à faire des gambades, à bien contrefaire l'ivrogne au milieu d'une rue ! Mais, mais.... vous n'y pensez pas ! Si c'étoit dans quelqu'endroit écarté, et de nuit, passe encore. Mais en plein jour, dans une rue, et devant la porte de Bartholo ! En vérité, c'est une extravagance dont rien n'approche.

« Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai
» découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un
» sang noble, orpheline, et mariée à un vieux
» Médecin de cette Ville, nommé Bartholo ».

---- Quoi ! vous savez que cette fille est d'un sang noble, mariée à un Médecin, et vous continuez vos poursuites ! Fi, Monsieur Almaviva, vos intentions sont malhonnêtes, et je les désapprouve. Quand les grands Seigneurs donnent de pareilles leçons, il ne faut pas s'étonner si le Peuple est corrompu ****.

« Tu connois donc ce Tuteur ? --- Comme » ma mère ». Ce *comme ma mère* dont vous avez tant parlé, est plus plaisant, mon frère, dans votre *Lettre modérée*, que dans cet endroit.

« Quel homme est-ce ? ---- C'est un beau » gros, court, jeune vieillard ». --- Pauvre plaisanterie d'Arlequin. --- « Gris pommelé ». --- Excellent dans la bouche d'un Maquignon. --- « Rusé, rasé, blasé ». ---- Trois bonnes rimes. ---- « Qui guette et furète ». ---- Deux pas mauvaises. --- « Et gronde et » geint tout à la fois ». --- Fort bien. Je suis sûr, mon frère, que vous trouvez cette définition bien spirituelle et bien plaisante. Pour moi, je crois y entrevoir les membres épars d'une Ariette infortunée, que vous avez été contraint, après l'avoir mise au monde avec peine ou avec plaisir, de tuer impitoyablement, et d'enterrer ensuite, sous force prose. Mais nous verrons souvent voltiger sur le bord de leur fosse, les mânes plaintifs de ces enfants mort-nés. Il faut avouer que les Acteurs de l'Opéra-comique vous ont mis dans

un furieux embarras, en refusant votre Barbier de Séville ! Pour le transporter sur un autre Théatre, il vous a fallu commettre je ne sais combien d'*Ariéticides*. Qu'une telle exécution a dû coûter à votre cœur paternel ! C'est sûrement ce que vous donnez à entendre par votre épigraphe :

Et j'étois père, et je ne pus mourir !

« Sa probité? ---- Tout juste, autant qu'il » en faut pour n'être point pendu. - -- Tant » mieux, punir un frippon en se rendant heu- » reux.... ». Tout beau, Monsieur le Comte ! vous allez un peu vîte en besogne : vous ne devriez pas, ce me semble, juger si facilement de la probité du Médecin, sur la parole de Maître Figaro, que vous avez toujours reconnu pour un *assez mauvais sujet*.

« Présentez-vous chez le Docteur en habit » de Cavalier, avec un billet de logement ; » il faudra bien qu'il vous héberge ». --- Il n'y a pas un Théatre à Paris, depuis l'Hôtel des Comédiens ordinaires du Roi, jusqu'à la Loge des Grands-Danseurs inclusivement, où ce petit moyen n'ait éte mis en usage (1). O mon frère !

« La porte s'ouvre. --- C'est notre homme » (Bartholo), éloignons-nous.... » --- Eh ! sans

(1) Voyez *Pierrin et Pierrette* à l'Ambigu-Comique, *les Fourberies d'Arlequin et de Scapin* aux Grands-Danseurs, &c. &c. &c.

doute, éloignez-vous ; il y a long-temps que vous devriez être bien loin. Bartholo, dites-vous, est un *jaloux, rusé, qui guette et furète ;* s'il vous eût vu ensemble, et qu'il fût venu finement vous écouter, où en seriez-vous, hin ?.... Etoit-ce devant sa maison que vous deviez venir gauchement former le projet de lui enlever sa pupille ?

SCENE V.

(*Bartholo à part.*) « Et Basile ne vient » pas ! Il devoit tout arranger pour que mon » mariage se fît secrétement demain ». --- Paix, Bartholo, chut ; prenez garde ; le Comte et Figaro sont aux aguets : s'ils vous entendent, vous êtes un homme *rasé*. Mais non, je me trompe ; c'est un *à parte*, vous ne risquez rien, continuez. --- « Et point de » nouvelles ! Allons voir ce qui peut l'arrê- » ter ». (*Il sort.*)

SCENE VI.

« Qu'ai-je entendu ! » --- Quoi ! Monsieur le Comte, vous avez entendu ce que Bartholo vient de dire ! --- « Demain il épouse Rosine en secret » ! --- Comment, vous savez tout le secret ? Eh ! mais, mais.... Je n'en reviens pas, moi ! Je n'aurois jamais cru qu'un homme qui s'entretient intérieurement d'une chose qui l'intéresse, pût être entendu à vingt ou trente pas de lui. Mon frère de

Lettres a bien raison de le dire ; il n'y a pas de règles pour les grands génies.

« Elle (Rosine) se sert du moyen qu'elle-» même a indiqué. Que de graces ! Que d'es-» prit » ! Trouvez-vous , mon frère, qu'il y a beaucoup d'*esprit* dans l'invention de ce *moyen ?* Au reste , c'est sur vous que tout le mérite en rejaillit. La modestie est une belle chose ! Ce n'est pas à Rosine que cette exclamation s'adresse , au moins ; car * * * * *. Je ne sais quel Auteur a dit que la Comédie étoit l'école des mœurs ; un autre a soutenu le contraire : cette Rosine a résolu le problême.

« Retirons-nous , crainte de nous rendre » suspects ». ---- Oh ! parbleu , voilà une réflexion que vous auriez dû faire il y a longtemps. Depuis le commencement de la Pièce , vous n'avez pas bougé de la place. Mais...... je commence à comprendre : il faut bien sortir pour finir le premier Acte et en commencer un second.

ARTICLE XLII.

Spectacles forains.

« EN annonçant le projet du Nécrologe des vivants (*art.* 22) , nous avons bien prévu qu'il seroit goûté. Chaque Classe , en effet, semble prendre le parti d'avoir ses archives

et ses annales. Jusqu'ici les Spectacles forains n'occupoient qu'une espèce de liste ou catalogue des nôms des Directeurs et Acteurs, qu'on a commencé à publier en 1773, sous le titre d'*Almanach*. Aujourd'hui ces Spectacles fournissent la matière d'un petit volume de près de deux cents pages, que l'Auteur a trouvé le moyen de rendre assez intéressant par les saillies, les anecdotes, par les parcelles choisies dans l'Histoire des Théatres forains, et sur-tout par la sincérité de ses éloges. Nous croyons que personne n'aura à se plaindre, pas même Messieurs les Comédiens de bois, auxquels il rend toute la justice qui leur est due. Dans le nombre des articles qui composent le volume de 1776, l'éloge de TACONET n'est pas le moins plaisant, et nous sommes persuadés que le fameux JOHNSON(1), s'il revenoit au monde, seroit le premier à rire de la place qu'il occupe dans cet éloge (2). On sentira bien que nous ne nous sommes permis cet article, que par convenance avec celui qui précède.

(1) Poëte dramatique, Anglois.

(2) L'Almanach des Spectacles forains se trouve à Paris, chez J.-Fr. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, F. S. G.

ARTICLE XLIII.

Difficulté vaincue.

LORSQUE nous publiâmes la *Lettre* sans *A* (*art.* 10), et celle en *monosyllabes* (*art.* 14), plusieurs personnes regardèrent d'abord ces deux morceaux comme une futilité, uniquement propre à exercer l'esprit des enfants. Néanmoins parce qu'il se trouve du vuide dans les plus nombreuses sociétés, ou plutôt parce qu'on est jaloux de faire ce qu'un autre a fait, encore que ce soit une puérilité, on s'essaya ; et l'on reconnut la difficulté, démontrée par l'impossibilité de réussir.

Nous n'estimons pas qu'on dût se faire une étude pénible de ces frivolités ; c'est l'à-propos qui doit porter à les entreprendre, et qui seul peut les rendre amusantes ; et enfin, quand on réussit dans les choses difficiles, on a lieu d'espérer des succès dans celles qui ne le sont pas.

Pour aiguillonner nos Lecteurs oisifs, nous allons insérer ici des vers qui nous ont paru assez aisés, malgré la difficulté qu'ils renferment.

Un jeune cavalier, modeste, quoique François, faisoit sans fruit une cour très-assidue à une femme, charmante sans doute,

puisqu'elle l'avoit charmé. Il trouva l'occasion de s'expliquer avec elle, et la saisit. Comme il s'agissoit de lui exprimer depuis combien de temps il souffroit, et combien il étoit rigoureux de ne lui pas tenir compte de sa persévérance, ces mots *compte* et *temps* reparurent si souvent dans l'entretien, que la Dame en fut frappée ; et, sans rien promettre, elle exigea qu'il lui fît des vers dans chacun desquels il feroit entrer ces deux mots. Voici ceux que l'Amour lui inspira sur le champ.

Je ne *compte* pour rien le retour du prin-*temps*,
Ce *temps* où les Amours trouvent si bien leur *compte*,
Si la beauté sur qui depuis long-*temps* je *compte*
Ne veut venir à *compte*, et me payer mon *temps*.
Comptes, cruelle Hébé, depuis combien de *temps*
Je perds un *temps* pour toi dont tu ne tiens nul *compte*.
Mais de ce *temps* un jour l'Amour me tiendra *compte* :
Un bon *compte* avec lui peut payer bien du *temps*.

ARTICLE XLIV.

Anecdote récente.

« IL y a long-temps que l'on néglige en France, cette partie de l'éducation qui comprend la politesse, l'honnêteté domestique et la modestie. La célèbre Marquise de SÉVIGNÉ recommandoit qu'on se gardât bien de donner à son fils des airs de *hin*, et de qu'*importe?* On lit ses Lettres pour le style, sans faire attention aux excellentes leçons qu'elle y donne. Mais si les parents ne peuvent ou ne veulent pas donner à leurs enfants ce ton et cette urbanité qu'il convient à tout le monde d'avoir, c'est à la société que le droit en est dévolu. Elle ne peut réprimer ni trop tôt ni trop souvent l'inconséquence et la fatuité, parce que ces défauts ne peuvent être, ou du moins ne sont presque jamais compensés par d'autres qualités : mais ces corrections doivent être données avec beaucoup de prudence; autrement on tomberoit dans le défaut reproché ».

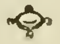
Monsieur le C.... de B****** est un homme de mérite qui tient une bonne maison, et qui se pique d'en faire les honneurs avec la politesse la plus recherchée. Il avoit rassemblé chez lui, ces jours passés, la plus

nombreuse compagnie, malgré la rigueur excessive du froid qu'il faisoit. Une de ses attentions principales est de ne garder auprès de lui qu'un de ses gens, et d'ordonner aux autres de se placer derrière les convives qui n'ont point avec eux de domestiques, pour les servir. La société étoit grande, et les valets, occupés du service général, manquoient souvent à ceux derrière lesquels ils s'étoient établis. Deux hommes recommandables, mais isolés, étoient placés auprès du Marquis de P*****, jeune homme aussi avantageux qu'étourdi. Ses deux voisins s'adressèrent plusieurs fois à son laquais, pour en obtenir du pain, à boire, une assiette, &c; l'impertinent fit toujours la sourde oreille; et son Maître, qui s'en apperçut, eut l'impolitesse de l'autoriser par un dédaigneux silence. Le fait n'échappa point à l'attention du Maître de la maison; mais, pour ne pas faire de scène mortifiante, il prit sagement le parti de dissimuler son mécontentement. Lorsqu'on fut levé de table, toute la compagnie, le Marquis de P***** à la tête, passa dans le sallon. Le Comte de B****** resta dans l'antichambre, et appellant le laquais du Marquis, qui s'étoit mis auprès du poële avec ses camarades : mon ami, lui dit-il, vous n'êtes venu ici uniquement que pour servir votre Maître, et son service est fini : ainsi, allez l'attendre à présent dans la cour

avec son carrosse. Le laquais, craignant la rigueur de la saison, s'excusa mal, et voulut insister; mais le Comte le força de sortir, en ajoutant: je n'aime les laquais ni fats ni insolents : vous gâteriez mes gens, et vous ne resterez chez moi que dans les moments nécessaires au service de votre Maître. Il fallut obéir, aux risques de ce qui pourroit en arriver par l'âpreté du temps. Le C.... de B****** rentra dans l'appartement, et conta tout haut ce qui venoit de se passer. L'approbation générale empêcha le Marquis de P****** de vouloir justifier son laquais; il parut même approuver la correction; mais il sentit tout bas qu'elle tomboit également sur lui : et comme il n'est pas sans esprit, on ne doute point qu'il ne profite de la leçon pour se corriger, et en corriger d'autres: ainsi soit-il.

Sur un Petit-Maître.

Quand son amour est satisfait,
Le froid s'empare de son ame:
Son feu n'est qu'un feu de mousquet,
Quand le coup part, adieu la flamme.



ARTICLE

ARTICLE XLV.

Suite des FRAGMENTS *échappés du naufrage.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

« Je l'ai vu (*dit Rosine*) à travers ma » jalousie, parler long-temps au Barbier Fi» garo. C'est un bonhomme qui m'a montré » quelquefois de la pitié; si je pouvois l'entre» tenir un moment! » --- Oh! Mademoiselle, vous allez le voir à l'instant; mon cher frère est trop complaisant pour vous le refuser. Tenez, le voilà qui vient *comme Mars en Carême.*

SCENE II.

« Ah! Monsieur Figaro, que je suis aise » de vous voir »! --- Ah! mon frère, que l'entrée de cet homme est bien amenée! On ne se seroit jamais attendu à le voir arriver si à propos. C'est un beau trait de génie.

« Fi donc, trembler! Mauvais calcul, » Madame; quand on cède à la peur du mal, » on ressent déjà le mal de la peur ». --- Bravo, mon frère; voilà ce qui s'appelle savoir jouer

sur le mot ; *la peur du mal, le mal de la peur....* Oh ! c'est tout-à-fait plaisant !

« La pauvre jeunesse est si malheureuse » aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible » choix : amour sans repos, ou repos sans » amour ». --- Comment Diable, quatre lignes après, encore un jeu de mots ! Des paroles transposées qui changent de signification ! Peste ! Donnez-vous pour *retourneur général des phrases*, et faites créer une Charge.

« .... Il exhale un tel feu, qu'il m'a presque enfiévré de sa passion ». --- Ah ! ah ! une petite note pour le mot *enfiévré !* Lisons : « *Le mot* enfiévré, *qui n'est plus françois, a* » *excité la plus vive indignation parmi les Pu-* » *ritains littéraires* ». --- Bon, je vois où vous en voulez venir. Pour mieux persuader que les endroits qui ont été blâmés dans votre Pièce, que les retranchements faits en conséquence, étoient très-peu de chose, ou n'en valoient pas la peine, vous vous rejettez, du ton d'un homme piqué, sur la critique qu'on vous a faite d'un mot seul : cela n'est point du tout mal-adroit de votre part. Mais ce mot *enfiévré* n'est pas le seul que vous ayez hasardé, à ce qui me semble, mon frère. Un homme *amusable*, un pied *furtif*, un hère *besoineux*, un genre *dramique*, une taille *adroite*, un homme *déformé ;* ici même les *Puritains* littéraires, &c. &c. Toutes ces épi-

thètes sont-elles, là, réellement, sont-elles de bon *aloi*?

SCENE III.

* * * * * Manque.

SCENE IV.

« C'est bien mettre à plaisir de l'importance
» à tout ».

--- Ah! le joli vers, mon frère! Il pourroit bien quelque jour passer en proverbe.

SCENES V, VI, VII.

* * * * * Manquent.

SCENE VIII.

« Viendrez-vous ce soir, Basile? --- N'y » comptez pas. Votre mariage seul m'occu- » pera toute la journée; n'y comptez pas ». --- Quelle finesse dans l'arrangement de ces deux *n'y comptez pas!* Bartholo croit bonnement que Basile lui dit de ne pas *compter* sur son retour, et point du tout; le rusé Basile lui dit finement de ne point *compter* qu'il s'occupera toute la journée de son mariage; ou, si l'on veut, car cela est au choix du Lecteur, qu'il ne doit point compter sur son mariage avec Rosine. Cette phrase offre non seulement un double, mais un triple sens. Quelle abondance d'idées! Quel comique! Ah! mon frère!

« Restez donc.

» ---- Je veux fermer sur vous la porte de
» la rue ».

--- Encore un vers ! Dites donc, mon frère; le Bourgeois Gentilhomme faisoit de la prose *sans le savoir :* est-ce que vous feriez des vers *sans y penser ?*

SCENE IX.

Manque.

SCENE X.

« Savez-vous que c'est fort mal d'écouter ? » --- C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour » bien entendre ». --- *Vivat !* Voilà, morbleu, ce qui s'appelle répondre *ad rem.* Ce Figaro est bien plaisant.

SCENE XI.

« Mais le bout du doigt reste noir, la » plume est tachée, le papier manque..... » --- Mon cher Bartholo, on vous a répondu à toutes ces questions d'une manière assez probable; on voit que vous êtes un fin matois. Cependant vous vous êtes contenté d'une réponse que vous auriez dû approfondir. Vous demandez pourquoi ce bout du doigt taché d'encre ? Rosine vous répond qu'elle s'est brulée en *chiffonnant autour de la bougie.* Et que chiffonnoit-elle autour de cette bougie ? C'est

ce qu'il falloit demander avec instance ; cette question se présentoit tout naturellement, sur-tout lorsque vous avez vu qu'il manquoit une feuille de papier, que la plume étoit tachée, &c. Elle convient d'une chose sur laquelle vous ne l'interrogez pas, qui est d'avoir allumé une bougie ; et en plein jour encore ! Et il ne vous vient pas tout de suite dans l'idée que c'étoit pour cacheter sa lettre ? Si vous êtes rusé, vous êtes souvent aussi un pauvre homme. Combien de femmes desireroient un mari de votre trempe ?

SCENE XII.

« Mais que nous veut cet homme ?.... » Un soldat ! Rentrez chez vous, Signora ». --- Quoi ! Docteur, vous venez de fermer, vous-même, la porte de la rue, et, crac, un soldat *entre deux vins* se présente à vous comme un trait d'arbalête ! Vous ne lui demandez pas comment il s'est introduit dans cet appartement ? Vous ne faites pas venir vos domestiques pour les gronder, les quereller, les battre, les assommer ? Vous vous êtes vivement emporté contr'eux, de ce qu'ils ont laissé passer Figaro, qui est censé avoir la liberté d'entrer chez vous comme Barbier et Chirurgien de la maison, et vous n'êtes pas surpris de l'arrivée du soldat ? Mon cher Bartholo, vous sortez furieusement de votre caractère.

SCENE XIII.

« Car moi, qui suis pour le moins aussi » Docteur que vous... --- Comment cela? » — Est-ce que je ne suis pas le Médecin des » chevaux du Régiment »? --- Figaro, dans la seconde Scène du premier Acte, dit qu'il a été *Garçon Apothicaire des haras d'Andalousie*, et dans celle-ci vous faites encore dire à M. le Comte qu'il est le *Médecin des chevaux du Régiment!* Qu'en pensez-vous, mon frère, cette petite plaisanterie ne sent-elle pas un peu le réchauffé? Ne décèle-t-elle pas une disette de moyens?... D'ailleurs on a déjà dit cela tant de fois!

« Un Art (*la Medecine un Art!*) dont le » soleil s'honore d'éclairer les succès, et dont » la terre s'empresse de couvrir les bévues ». ---- Une *terre* qui *s'empresse!*.... Ah! mon frère, devriez-vous faire parler ainsi un soldat entre deux vins? *de couvrir des bévues:* cette épigramme, quoiqu'en mauvais françois, prouve que vous avez lu, avec succès, quelques recueils de bons mots.

« N'est-il pas de *notoriété* que le Maréchal » guérit toujours ses malades sans leur parler; » au lieu que le Médecin parle beaucoup aux » siens... --- Sans les guérir, n'est-ce pas? » ---- C'est vous qui l'avez dit ». --- Parbleu, vous en voulez beaucoup à ces pauvres Médecins! Auriez-vous quelque sujet de plainte

contre un de ces Messieurs ?.... Eh ! eh ! cela se pourroit. Mon frère ? Il y a des maladies qui résistent à l'*Art*. J'ai vu l'hellebore .... Et puis ces comparaisons avec les *Belles*, avec les Maréchaux, sont redondantes. Vous reprochez au Journaliste de Bouillon d'avoir *frappé* sur vous, *comme un sourd ;* et vous frappez comme deux.

SCENE XIV.

« S'il y a de l'obscurité dans mes phrases.... » --- J'en saisirai l'esprit. ---- Non, attachez- » vous à la lettre, à la lettre ». (*Le Comte montre une lettre à Rosine.*) ---- Encore un calembour : je vous en fais grace en faveur de la quantité. Mais moi, qui ai été aux Théatres des *Farceurs* préférablement à celui de la Comédie Françoise, attendu qu'il en coûte moins, et qu'on est assis par-tout, je me rappelle avoir souvent entendu le *lazzi* qu'emploie ici M. Almaviva; entr'autres dans une farce appellée *Arlequin enfant, statue*, &c. Le Héros de la Pièce met une lettre à son pied, et s'écrie : *Prenez les choses au pied de la lettre, au pied de la lettre, attachez-vous à la lettre.*

« On diroit que cet homme se fait un ma- » lin plaisir de m'estropier de toutes les ma- » nières possibles ». ---- Il est vrai, mon frère, que vous vous êtes terriblement évertué sur le nom de *Bartholo*. Tantôt c'est *Ba-*

lordo, tantôt *Barbaro*, ensuite *Barque-à-l'eau*, *Barbe-à-l'eau*, &c. Vous avez peint un ivrogne de *sang-froid*, qui est bien-aise de faire voir en combien de manières on peut estropier un nom.

« Rien n'est pourtant aussi gai qu'une ba-» taille : figurez-vous (*poussant le Docteur*) » que l'ennemi est du côté du ravin et les » amis de l'autre (*à Rosine, en lui montrant* » *la lettre.*) » --- Oh ! pour le coup, mon petit frère, je vous y prends : ce *lazzi* est tout justement le même que celui d'*On ne s'avise jamais de tout*, lorsque Dorval, déguisé en mendiant, dit à Lise et à Margaritta, *je fus amené devant le Cadi et le Muphti : le Muphti* (en poussant Margaritta) *étoit là, là, là ; et le Cadi* (à Lise) *ici, oui, ici, ici ;* et certes c'est en des meilleurs moyens que vous ayez employés jusqu'ici dans votre Pièce. Au reste, je me garderai bien, mon cher frère, de faire part de cette découverte à d'autres qu'à vous. Car, pour avoir le plaisir de faire un bon mot, vous diriez peut-être aussi de moi, pauvre Barbier, que je ne me suis *jamais avisé de rien*, et vous feriez un mensonge.

« (*Le Comte crache à terre en disant*) voilà » le ravin ». — Un moment. J'ai encore vu cela quelque part.... ah ! je me rappelle.... Oui.... C'est à l'*Ambigu-Comique*, dans l'*Arbre de Cracovie :* M. de la Craque, grand Nouvelliste, y dit à ceux qui l'écoutent, et

en crachant à terre, VOILA LA RIVIÈRE. On ne vous accusera jamais d'avoir pillé cette idée-là, sur-tout à un Théatre subalterne ; mais enfin c'est pourtant la même, exactement la même idée. Il est vrai que les Pièces de ce Théatre ne sont point imprimées, et que vous pourriez nier tout uniment le fait ; à la bonne heure ; mais cette petite Farce est si connue, que deux mille témoins s'éleveroient contre vous : et voilà l'enclouure. Je suis fâché, mon frère, de n'avoir pas des citations plus distinguées à vous offrir : elles ne sont pas suivant votre mérite, je le sais ; mais un pauvre Barbier ne peut, avec ses douze sols, aller s'asseoir commodément au grand hôtel de Nosseigneurs les Comédiens du Roi.

SCENE XV.

« Convenez qu'il est bien gai, ce jeune » soldat. A *travers* son ivresse, on voit qu'il » ne manque ni d'esprit.... » --- C'est à vous, mon frère, qu'il en a l'obligation de cet *esprit*. Il est peu de Drames où l'on ne trouve un personnage calqué sur l'Auteur : voilà pourquoi je suis fâché de voir que M. Almaviva manque souvent de conduite, et quelquefois d'expression.

« Nous ne sommes pas ici en France, où » l'on donne toujours raison aux femmes ». --- Taisez-vous, petit badin ; on sait de qui vous voulez parler : cependant, vous l'avez

vu, il n'est pas vrai qu'on leur donne toujours raison.

« Mais, pour vous en ôter la fantaisie (*de » sortir*), je vais fermer la porte ». --- Ah! nous y voilà, Monsieur Bartholo; vous allez encore fermer une porte qui est sans cesse ouverte à ceux qui veulent vous fourber, sans songer à vous informer de quelle part vient cette négligence ! Il est vrai que Figaro a dit plus haut, qu'en sortant il l'ouvriroit au Comte; mais tout en *éternuant* et en *bâillant*, la Jeunesse ou l'Eveillé ne pouvoient-ils pas la refermer? Ne voyons-nous pas tous les jours des gens bâiller en traitant les affaires de la plus grande conséquence? Je ne vois point qu'un bâillement fréquent soit une maladie à garder le lit. On peut bâiller, et cependant avoir soin d'une porte; de même qu'on assiste à quelques Pièces nouvelles en bâillant. Dans le fond, à quoi vous servent ces deux Valets? à alonger votre Comédie de deux petites Scènes. Dans *On ne s'avise jamais de tout*, Lindor, déguisé en Valet bègue, peut avoir fourni l'idée d'en faire bâiller un, et éternuer l'autre: ceci soit dit sans vous déplaire; mais dans l'Opéra-Comique, il sert à éloigner le Tuteur de Lise. Les deux vôtres, mon frère, les deux vôtres?.... Ils ont *éternué*, *bâillé*; et puis, c'est tout. Mais.... Attendez donc.... Je vois.... Ah! oui, oui, je vois pourquoi Bartholo va la fermer, cette

porte ; c'est pour donner le temps à Rosine de faire l'échange de la lettre du Comte avec celle de son cousin l'Officier. Cela n'est, ma foi, pas mal imaginé ; sans cette porte, la petite personne eût été fort embarrassée. Comme vous trouvez des chevilles pour chaque trou ! Oh ! mon frère, vous êtes un grand *Charpentier*, ainsi que vous l'avez dit dans votre Lettre modérée (pag. 31.)

Eh bien ! eh bien !....... Que signifie ceci ? De l'enthousiasme poétique. --- « Quel » avenir affreux ! J'étouffe de fureur ».

» --- Elle se trouve mal. --- Je m'affoiblis, » je meurs.

» --- Dieux ! la lettre ! lisons ».

Ces deux vers et demi sont assez bons ; mais, dites-moi, mon frère, ne sentent-ils pas un peu trop le Tragique ?

« Tu me vois à tes pieds prêt à les réparer ».

Oh ! pour celui-là, il est d'un style plus simple : il peut passer.

« Je vais voir la pauvre Marceline ; n'y » viens-tu pas aussi ? --- J'y monterai dans » un moment ». -- Sans doute ; il ne lui faut plus qu'un moment pour lire la Lettre du Comte, faire (*Scene XVI*) quelques petites réflexions à ce sujet, s'excuser sur son imprudence ; et serviteur très-humble, voilà le second Acte fini.

ARTICLE XLVI,

Sur Erasme.

LORSQU'AU seizième siècle l'Eglise Chrétienne fut partagée en différentes Sectes, par de prétendus Réformateurs, chaque Parti fit tous ses efforts pour s'attacher le célèbre Erasme. Bucer disoit (1) que si l'on ôtoit la Somme de Saint Thomas à l'Eglise Romaine, il subvertiroit bientôt cette Eglise ; de même il n'y avoit point de Communion qui ne crût le triomphe de sa cause assuré dès qu'elle seroit défendue par Erasme ; mais ce Théologien philosophe blâmoit le zèle outré et la stupidité par-tout où il les rencontroit. Il étoit *Latitudinaire*. Quelques-uns de nos Lecteurs ne seront pas fâchés d'apprendre la valeur précise de ce mot.

Les Auteurs du dernier siècle nous disent que cette Secte, (si l'on peut donner ce nom à des hommes qui ne dogmatisoient point), se forma pendant les troubles de l'Angleterre, sous les règnes de Charles I, de Charles II et suivants ; que ceux d'entre les Ecclésiastiques qui en adoptoient les maximes, se soucioient peu du droit qu'avoient

(1) Rapin, Réflex. sur la Philosophie, page 245.

leurs Electeurs, pourvu qu'ils parvinssent aux premières places; tandis que les zélés attendoient, pour jouir de la fortune, qu'elle leur fût offerte par des Protecteurs avec lesquels ils ne différassent point de sentiments.

Ce fut donc par opposition à l'esprit étroit et superstitieux, qui dominoit alors dans les différents États, qu'on leur donna le nom de Latitudinaires.

Le célèbre Auteur des *Mémoires du règne de Charles II, de Jacques II, &c.* (1) assure que les Philosophes dont nous parlons se déclaroient avec une égale fermeté contre la superstition et contre l'enthousiasme. La diversité d'opinions ne les empêchoit pas d'entretenir une bonne et fidelle correspondance avec leurs amis; et quoiqu'ils n'eussent pas moins de savoir et de vertu que leurs adversaires, ils étoient modestes et évitoient les disputes, admettant une grande liberté à l'égard de la Philosophie et des autres sciences spéculatives: d'où on les nomma *gens de latitude*, MEN OF LATITUDE.

Dans la suite, le nom de Latitudinaire désigna un homme tolérant; parce qu'en effet, les *premiers Latitudinaires n'étoient pas*

---

(1) Burnet, Evêque de Salisbury. Ces Mémoires, qui finissent à l'an 1660, furent imprimés en anglois, en 1724. Ils ont été traduits en françois.

gens à casser la tête à ceux qui ne pensoient pas comme eux (1).

Revenons à Erasme. Ce grand homme mourut dans le sein de l'Eglise Catholique, peu chéri des différents partis, auxquels il n'avoit cessé de donner des conseils pacifiques, sans vouloir prendre part à leurs débats. On croit que son penchant pour la liberté l'auroit porté vers le Protestantisme, quoiqu'il ne se dissimulât pas les vices des Réformateurs et de la Réformation. Mais, comme les plus beaux génies ont un côté foible, et que la Philosophie n'est souvent que le manteau de la vanité, une aventure due au hasard aliéna, sans retour, Erasme aux Protestants. Il nous apprend lui-même qu'il n'assista jamais à leurs Prédications; mais un jour qu'il passoit devant une de leurs Eglises, au moment où l'on sortoit du Sermon, personne ne le salua, à l'exception d'un vieillard. La délicatesse d'Erasme ne put tenir à ce trait d'impolitesse; et plusieurs années après, il s'en plaignoit encore dans ses lettres, avec toute l'amertume d'un cœur profondément ulcéré.

(1) Leigh, Lettre à un ami. Londres, 1699.

ARTICLE XLVII.

VERS.

C'EST la fureur, des femmes d'une certaine espèce, de recevoir chez elles des gens de Lettres qu'elles n'entendent pas, et qu'elles ennuient par de plates histoires très-platement racontées. Cette petite vanité coûta bien des larmes à une bonne Bourgeoise de notre connoissance, qui, dans un souper, s'avisa de demander des vers à un homme grave, qu'à son maintien, elle pouvoit aisément reconnoître pour un Géomètre. Un jeune Abbé pressoit ironiquement le Savant de satisfaire à la demande de celle qu'il appelloit, en style de parasite, leur charmante hôtesse; voici comment il y satisfit, en adressant la parole à l'Abbé :

*Que veut de moi cette importune?
Que je la compare au soleil?
Il est commun, elle est commune:
C'est tout ce qu'ils ont de pareil.

* *Epitaphe de Madame* ****.

Cy gît une vieille coquette
Qui dans le cours de soixante ans
En fut quarante à sa toilette
Et vingt à lire des romans,

Pour y trouver une recette
Propre à séduire des amants.

« Un Critique, très-versé dans le style lapidaire, a soutenu que cette épitaphe ne valoit rien, en ce qu'elle pouvoit autant convenir à dix mille femmes, qu'à Madame **** ».

» Un Procureur mourut ces jours passés, et laissa une riche succession. L'héritier, pour honorer la mémoire du défunt, commanda une épitaphe, et promit de payer celle qui l'emporteroit au concours. Plus de vingt Pièces disputèrent le Prix, qui fut accordé à la louange. On juge bien que les vers que nous allons rapporter, ne furent pas couronnés ».

* Cy gît l'affamé Pancrace,
Homme expert en paperace
De qui la plume vorace
Mangea jusqu'à la besace
Tous ses Clients et leur race !
Passant, pleure sa disgrace :
Maintenant froid comme glace
Le bourreau fait la grimace
De ce qu'un Curé tenace
A pour loger sa carcasse
Vendu trop cher cette place.

ARTICLE

ARTICLE XLVIII.

Suite des FRAGMENTS *échappés du naufrage.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Manque.

SCENE II.

« Mais prenez garde que toutes ces his-
» toires de Maîtres supposés « (*et de soldats supposés , falloit-il dire*) » sont de vieilles » finesses, des moyens de Comédies. » — Oh ! cela est bien vrai, mon frère; et cependant tous ceux dont vous vous êtes servi sont dans ce cas. Puisque vous le saviez, pourquoi vous en serviez-vous ?

SCENE III.

Manque.

SCENE IV.

« Le pied vous a tourné, Madame....
» — (*Rosine , en regardant le Comte*) le » coup m'a porté jusqu'au cœur ! » — Des *Puritains littéraires* traiteroient cela de calem-

bourg ; et des gens délicats diront que votre jeune personne ne s'exprime point avec décence.

Mademoiselle Rosine, après avoir dit avec humeur : « où donc est-il ce Maître ? Je ne » veux plus entendre parler de musique; je » vais, en deux mots, lui donner son » compte »; --- Vous faites paroître, tout-à-coup, un empressement trop vif à le faire rester. Et vous, Docteur, ce changement subit ne vous fait naître aucun soupçon ! Après s'être donné une entorse au pied, comme vous en êtes persuadé, les instances de Rosine, son obstination à vouloir chanter tout de suite, ne vous font pas craindre quelque fourberie de sa part ? Au contraire, vous donnez bonnement dans le *pot au noir ?* Allons, allons, Bartholo, mon ami, tantôt vous avez la finesse du renard, tantôt la stupidité d'un oison : je ne connois rien à votre caractère ; et le Comte Almaviva ne fait pas honneur à sa connoissance, quand il vous prend (Scène précédente) pour un *homme rude à manier.*

Ah ! me voici enfin à ce morceau de musique, à cette *image du printemps, d'un genre assez vif.* Lisons la note qui l'accompagne. « Cette Ariette fut chantée le premier jour » à Paris, malgré les huées.... Mais si la » dignité de la Comédie Françoise y a gagné » quelque chose (*en ne la chantant plus*), il

» faut convenir que le Barbier de Séville y a » beaucoup perdu ». --- Voilà comme sont tous *nos Confrères les Gens de Lettres ;* retranchez quelque chose de leurs ouvrages, ce sera toujours le meilleur que vous en aurez ôté.

..... Un Auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah ! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace.
. . . . . . Ce mot me semble froid ;
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit, &c.

Voilà ce que disoit un Marguillier de notre Confrairie (1), et je trouve qu'il avoit raison. Au reste, mon frère, si les Comédiens ont eu tort de retrancher votre image du printemps, le Public vous en fera raison. En attendant, examinons-la.

« Quand, dans la plaine,
» L'Amour ramène.... »

--- *Quand, dans*, comme ce vers est lyrique ! Comme cela sonne agréablement ! *Quand, dans !*

« Dans tous les côteaux
» Les cris des agneaux

(1) Boileau, art. poét. ch premier, vers 208, &c.

» Retentissent ;
» Ils bondissent ;

--- Quoi ! *les cris des agneaux bondissent !* Eh ! mais, mon frère, vous me surprenez; je n'ai jamais vu *bondir des cris*, et sur-tout des *cris d'agneaux*, qui sont des *bêlements.* Que votre esprit, mon frère, bondisse sur une raquette, passe encore; mais des cris......

« Mais Lindor enflammé
» Ne songe guère
» Qu'au bonheur d'être aimé
» De sa Bergère ».

--- Quelle image ! *Lindor enflammé !* Ah ! que cet *enflammé* est expressif ! Ne *songe guère !* Ne semble-t-il pas voir *Lindor enflammé*, *rissolé*, ne *songer guère*

Qu'à l'onguent pour la brûlure
Robin, turelure, lure.

« Mais chanter
» Sauve-t-il du danger ?

--- *Chanter* et *danger* riment-ils bien, mon frère ? C'est que j'ai oui dire que dans tout ce qui s'appelle *petites Pièces*, et les vôtres me paroissent de ce nombre, la rime devoit au moins être exacte.

« Il vient de l'embrasser ;
» Elle, bien-aise,
» Feint de se courroucer,
» Pour qu'on l'appaise.

--- N'auriez-vous pas un peu compté sur un adoucissement de la lettre *P* dans la pro-

nonciation *l'appaise ?* Cette équivoque n'aura pas manqué de faire rire les Éveillés du Parterre, et d'obliger les Dames à jouer de l'éventail. Vous êtes un malin compère !

« Les plaisirs,
» Le fin badinage
» Sont mis en usage,
» Et bientôt la bergère
» Ne sent plus de colère.

--- Certainement elle n'en doit plus sentir, puisqu'elle ne s'y est pas mise, en colère. Ne venez-vous pas de dire plus haut, qu'elle a seulement *feint de se courroucer ?* Il faut être conséquent jusques dans les Ariettes, mon frère.

« Nos amants d'accord
» Ont un soin extrême
» De voiler leur transport;
» Mais quand on aime
» La gêne ajoute encor
» Au plaisir même.

--- Oh ! voilà une chûte, une pensée, comme vous voudrez, qui a l'air bien commun. Je gage que Tabarin, lui-même, seroit en droit de la revendiquer. Mais comment vous êtes-vous permis les mauvaises rimes qu'on remarque dans ce petit morceau de Poésie ? Tantôt vos vers ressemblent à de la prose, tantôt votre prose ressemble à des vers : on n'y connoît rien. Est-ce ainsi que travaillent *nos Faiseurs d'Opéra-Comiques ?*

Ils *n'y regardent pas de si près*, selon vous: ah ! mon frère, vous y regardez de trop loin.

« En vérité, c'est un morceau charmant, » et Madame l'exécute avec une intelli- » gence...... --- Vous me flattez, Seigneur, » la gloire est toute entière au Maître ». -- A Maître Beaumarchais. Oui, sans doute : il a fait le *morceau* que l'on vient de chanter; on le trouve *charmant; la gloire est toute entière à lui*. Réellement, mon frère, vous êtes un drôle de corps ! On diroit que vous vous chatouillez pour vous faire rire.

« Moi, je crois que j'ai un peu dormi pen- » dant le morceau *charmant* ». --- Je crois, Monsieur Bartholo, que vous n'êtes pas le seul. Voilà cependant un petit correctif à l'éloge; mais c'est encore une finesse de l'art; car ce correctif est placé dans la bouche d'un homme qui ne se pique pas d'être connoisseur, tandis que la louange part d'une personne de goût. Mais laissons cela, et parlons en conscience. Cette Ariette, insérée mal-à-propos dans une Comédie Françoise, ne seroit-elle pas échappée aux sanglantes exécutions qu'il vous a fallu faire? C'est un enfant chéri que vous n'aurez pas eu le courage d'immoler. Ainsi le jeune la Force se sauva seul du massacre de la Saint Barthelemi.

SCENE V.

« M. le Barbier, avancez, vous êtes char-

» mant. --- Il est vrai que ma mère me l'a dit » autrefois ; mais je suis un peu déformé de» puis ce temps-là ». --- *Déformé !* On dit bien un chapeau *déformé*, un soulier *déformé* ; mais un homme *déformé !* Sais-tu bien, Figaro, que tu parles françois *comme une vache espagnole ?*

« Vos cent écus ! J'aimerois mieux vous » les devoir toute ma vie, que de les nier un » seul instant ». --- Confrère Figaro, ceci n'est point encore de ton crû : cette plaisanterie, si tu penses que c'en soit une, est journellement dans la bouche du menu Peuple.

« Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé » que vous poursuiviez le même objet ». --- Ah ! ah ! encore un petit calembourg, mon frère. J'avois cependant promis que je les passerois sous silence. Mais aussi, à quoi diantre sert celui-ci ? A embarrasser, *à propos de bottes*, Monsieur Almaviva, que vous auriez pu laisser tranquille auprès de la Senora Rosine.

SCENE VI.

* * * * * « La clé de la jalousie n'y est-elle » pas ? --- C'est la plus neuve de toutes ». --- Il est bien étonnant, mon frère, qu'une fille, qui se prête, avec tant d'ardeur, à procurer la clé de sa chambre, ait eu trop de *timidité* pour oser chanter, une seconde fois, votre charmante Ariette. Si vos Actrices ne

se peignoient pas le visage, je suis sûr qu'on auroit vu rougir celle qui a joué le rôle de Rosine, en indiquant la clé *****.

SCENE VII.

» Voyez comme le Ciel protège l'inno-» cence » ! ---- Mons Figaro, il ne vous va pas de jouer l'impie. Apprenez, mon ami, qu'à un Proxenète, comme vous, le Ciel ne doit que des châtiments; mais la fureur de faire un vers.... ****.

SCENE VIII.

« C'est le drôle qui a apporté la lettre au » Comte ». ---- Encore un vers; mais celui-ci ne vaut pas le diable. Dites-moi donc, Docteur Bartholo; puisque ce Barbier est un *frippon*, que vous le connoissez pour être l'entremetteur de Mlle. Rosine et du Comte, pourquoi ne le renvoyez-vous pas sur le champ? Mais, répondrez-vous, il me doit cent écus, et je craindrois de les perdre; *mais ceci, mais cela*.... soit. N'avez-vous pas un billet de cette somme? D'ailleurs, la dot considérable de Rosine ne vous dédommageroit-elle pas, avec usure, de cette perte? Malgré toutes vos précautions, ne devriez-vous pas appréhender qu'il ne trouvât le moyen de remettre la réponse de la lettre dont vous dites qu'il a été le porteur? Il ne faudroit qu'un moment pour vous *souffler*

Rosine; et pour avoir le plaisir de vous faire raser par ce *maudit Barbier*, vous vous exposez lestement à un aussi grand inconvénient! Vous allez même jusqu'à lui confier toutes vos clés! Allez, Docteur, vous n'êtes ni *amoureux*, ni *jaloux*, ni *rusé*. Il est vrai qu'en renvoyant Figaro, adieu l'intrigue; mais, par le moyen si rebattu des déguisements, de quoi ne vient-on pas à bout?

SCENE IX.

**** Et convenez qu'il en auroit coûté moins de paroles au Comte pour instruire Rosine positivement du sort de sa lettre.

SCENE X.

« Moi, en montant j'ai *accroché* une clé ». ---- Bartholo prend le mot au propre; mais les autres Acteurs le prennent pour *voler*, *prendre*, et c'est en ce sens que Figaro l'emploie. Que d'équivoques! O Molière! ô mon frère! Cependant l'Auteur du Journal des Dames vous a blâmé. Puis, fiez-vous à ces nouvelles poétiques! ....

SCENE XI.

« Ah! Basile, mon ami, soyez le bien » rétabli ». ---- Vous auriez pu arranger ainsi cette phrase :

Ah! Basile, mon ami,
Soyez le bien rétabli.

Et cela se seroit chanté sur la fin de l'air *comme je l'étrille.* Je crois voir, dans ces deux petits vers, l'ombre d'une Ariette qui nous apparoît.

« Basile, je serai chez vous de très-bonne
» heure ».

--- Comme ce vers est coulant ! **** Quel dommage que votre plus belle Scène soit ainsi déparée !

SCENE XII.

« Eh mais ! il semble que vous le fassiez » exprès de vous approcher et de vous mettre » devant moi pour m'empêcher de voir.... »
— Tout exprès assurément..... Oh çà, Docteur, convenez, une fois pour toutes, que vous n'avez pas le sens commun. Vous êtes intimément persuadé que le Comte, sous le nom d'Alonzo, mérite toute votre confiance ; et cela est si vrai, que vous n'avez presque pas daigné vous éclaircir sur la réalité de la maladie de Basile, dont la surprise et l'embarras auroient pourtant dû vous donner fortement à soupçonner ; à vous sur-tout qui prenez de l'ombrage pour la moindre chose ! Et maintenant vous voulez avoir les yeux sur le Comte, pour voir ce qu'il fait avec Rosine ! Après ce qui vient de se passer, cette inquiétude, de votre part, n'est pas naturelle. Vous répliquerez qu'un homme méfiant, l'est toujours, même pour ses meilleurs

amis.... Je conviens que vous avez raison; mais son caractère ne doit pas se contredire mais il ne doit pas se confier au frippon de Barbier, et se méfier d'Alonzo qu'il croit honnête-homme.

« Si vous avez souvent des lubies, comme » celle.... » --- *Lubies!* mon frère, ce mot n'est-il pas trop burlesque dans la bouche de Monseigneur le Comte Almaviva? *Lubies!* Cela pourroit plutôt passer dans celle de mon Confrère Figaro.

SCENE XIII.

**** Manque.

SCENE XIV.

« Il y a de quoi perdre l'esprit! Il y a de » quoi perdre l'esprit! » --- Oh! cette perte-là n'est plus à faire, mon pauvre Bartholo, cette perte-là n'est plus à faire. Deviez-vous attendre à la fin du troisième Acte pour vous en appercevoir?

« *Pendant l'entre-Acte le Théatre s'obscur-* » *cit; on entend un bruit d'orage, et l'Orchestre* » *joue celui qui est gravé dans le recueil de la* » *Musique du Barbier* (*n°. 5*) ». --- Oh! oh! un orage! Il va, sans doute, occasionner des incidents auxquels je ne m'attends point, une catastrophe singulière. Car je ne pense pas que ce soit pour le seul plaisir de faire entendre un morceau de Musique imitative,

que vous l'ayez inséré ici. Il me tarde de voir les effets qu'il va produire. Lisons, lisons.

A Dimanche la suite des Fragments.

ARTICLE XLIX.

Cause réglée à l'extraordinaire.

MESDAMES de M***** et L. S****, après avoir vécu dans une parfaite intelligence pendant près de six semaines, se sont enfin brouillées. La rivalité entre de jolies femmes, n'est pas une chose rare : elles ont les mêmes vues, les mêmes prétentions : cependant un seul grain de mérite ou de beauté suffit pour déterminer le nombre des Adorateurs et faire pencher la balance; et voilà l'union rompue. La qualité de sœur, de cousine, d'amie intime, ne fait qu'ajouter au dépit, et rendre la préférence plus mortifiante. Deux femmes, en ce cas, ne peuvent guère se rencontrer sans s'observer, se comparer et s'analyser. Elles sont perpétuellement sur leurs gardes pour trouver le côté foible, le jour défavorable, et le faire remarquer aux autres. La plus jolie souffre pour l'ordinaire les premières atteintes; mais enfin le sarcasme repousse l'ironie, la querelle s'échauffe, et l'on en vient à une rupture éclatante. Chacune a ses Partisants, l'affaire se tourne en problême; et, pour mettre les Parties d'accord,

il faut des Juges. Les jeunes gens ne peuvent remplir cette fonction : un Tribunal composé d'hommes de quarante à cinquante ans, est seul en droit de prononcer sur l'intérêt des Contendantes: c'est, au moins, la forme qu'on a suivie dans le procès de Mesdames de M*****. et L. S****. que nous nommerons Lise et Laure, parce que nous nous sommes fait une loi de ne louer et de ne critiquer personne.

Après les plaintes respectives, il fut ordonné qu'on informeroit.

Le premier témoin de l'enquête dépose que

Lise est une fine coquette
Qui vous séduit par son vernis.

Le second ajoute que

Sans le secours de la toilette
Ce n'est qu'une chauve-souris
Destinée aux sombres réduits.

Tous les Déposants interrogés sur le compte de Laure ne lui imputoient, après serment pris de dire la vérité, que des rigueurs, des cruautés même, qu'un caractère inflexible. Ils convenoient tous que c'étoit une belle inexorable ; mais ce n'étoit point du degré de sensibilité qu'il s'agissoit au procès : il paroît que Lise l'eut bientôt emporté sur sa concurrente. Le fait contesté étoit la

beauté. On arrêta donc qu'un homme véhémentement soupçonné d'avoir vécu en société intime avec Lise, seroit assigné et oui. Sa déposition fut telle.

Les belles, dit-il, sont des fleurs,
Et l'on est jaloux de les prendre;
Mais à leurs brillantes couleurs
Il est aisé de se méprendre:
Et souvent les belles de nuit
Sont laides quand le soleil luit.

Sommé le Déposant de s'expliquer d'une manière plus claire, et de désigner, au moins, l'objet sous-entendu; a dit qu'il ne pouvoit ni n'en vouloit dire davantage.

Toutes ces présomptions, réunies contre Lise, ne formoient pas néanmoins une preuve complette en faveur de Laure, dont les Déposants ne donnoient que des descriptions trop vagues. Le Tribunal craignoit d'ailleurs, qu'un luxe ostensible ne nuisît à la vérité. Un Sénateur ouvrit l'avis d'une descente sur les lieux, et il se fondoit sur ce que

Pour décider entre deux femmes,
Il faut les voir sortir du lit.

Car souvent, ajoutoit-il,

Le masque qui séduit nos ames
Entre deux draps s'évanouit,

Et fait éclypser l'appétit.

Le Président remontra qu'en effet,

Le naturel produit les flammes
Et l'art trompeur les amortit.

Cet avis fut suivi, à la pluralité des voix. On nomma des Commissaires. Ils rendirent à ces Dames plusieurs visites à différentes heures, et ils remarquèrent que Lise faisoit toujours difficulté d'ester en Jugement avant midi, tandis qu'ils pouvoient verbaliser dès huit heures du matin chez Laure, quoiqu'elle fût encore au lit, et en simple cornette.

La procédure continuoit et se compliquoit: les Dames s'ennuyoient, non d'être divisées, mais de plaider et d'amuser le Public par des Mémoires dans lesquels les Avocats se permettoient des descriptions qui descendoient souvent bien au-delà de la figure; et puis les moindres taches étoient relevées avec emphase. L'un d'eux avoit même osé imprimer qu'une tradition constante apprenoit que la bisaïeule de Laure avoit un signe à la chûte des reins, d'où il prétendoit conclure que Laure en avoit de fort désagréables au visage, quoiqu'on ne les vît point. Les Juges, de leur côté, avoient des ménagements à garder, et cherchoient un expédient pour accorder deux femmes estimables, chacune en droit soi.

Ils s'assemblèrent donc, et le premier Commissaire ayant exposé le fonds de l'affaire en ces termes :

> Lise et Laure sont en débats
> Sur l'ascendant de leurs appas, &c. &c.

Et étant entrés dans les plus grands détails, à charge et à décharge des Parties, le Président sentit que si les moyens de l'une pouvoient emporter le gain de la cause, ceux de l'autre ne permettoient pas aussi qu'on la condamnât aux dépens. Les apparences ne tendoient à rien moins qu'à un hors de Cour ; jusques-là que plusieurs Conseillers demandoient qu'on les fît comparoître seules à différents jours et heures, disant :

> Pour décider cette querelle
> Ensemble il ne faut pas les voir,

Ce qui auroit éternisé le procès. Mais l'avis des Commissaires prévalut enfin, et l'unanimité forma ce Jugement authentique :

> Lise l'emporte sur le soir,
> Et le matin Laure est plus belle.



ARTICLE

ARTICLE L.

Suite des FRAGMENTS *échappés du naufrage.*

ACTE IV & dernier.

SCENE PREMIERE.

« COMMENT, Basile, vous ne le con- » noissez pas » ? (Alonzo).... --- Pauvre Bartholo, ne vous rappellez-vous pas que vous n'avez pu parvenir à le lui faire connoître dans la Scène XIme. de l'Acte précédent ? Il est bien plus étonnant que vous, qui êtes si fin observateur, n'ayez pas reconnu, en Bachelier, ce soldat entre deux vins, avec lequel vous avez dit tant de platitudes un moment auparavant ? * * * * *

SCENE II.

Manque.

SCENE III.

« Allons nous embusquer. A la fin, je la » tiens ».

Oh ! parbleu, oui, Docteur ! Il est bien question ici de faire un vers alexandrin, et

d'aller vous embusquer, comme un sot, pour voir et laisser entrer paisiblement votre rival! Pendant que vous irez chercher *main-forte*, que de choses, auxquelles il n'y auroit plus de remèdes, peuvent se passer chez vous!... Il seroit plus naturel de garder vous-même Rosine et votre maison, et d'envoyer chercher *main-forte* par vos domestiques. Mais, direz-vous, ils sont hors d'état d'y aller; l'un a pris un *narcotique*, et l'autre un *sternuatoire*. Belle raison, pour les laisser reposer tranquillement dans leur lit, tandis que, faute de leur secours, vous vous exposez, comme un nigaud, à perdre une femme charmante, et, ce qui doit le plus vous affecter, une dot considérable! Eveillez toute la maison, morbleu! et mettez tout le monde sur pied, dussiez-vous les traîner hors du lit par les oreilles; cela doit être dans votre caractère. D'ailleurs, ce *narcotique* et ce *sternuatoire*, pris depuis près de vingt-quatre heures, doivent avoir produit leur effet. Mais non; vous vous souciez de la vraisemblance, comme de *Colin-tampon;* et vous aimez mieux vous absenter, contre toute raison, pour n'apporter aucun obstacle à la suite de l'intrigue: à la bonne heure; vous êtes un homme commode.

SCENE IV.

**** Non, Bartholo: instruit qu'on vous a dérobé la clef de la jalousie, il falloit y mettre

un cadenas, ou ne point sortir. Et vous, Rosine, persuadée que Figaro et Lindor n'agissent que pour le compte d'autrui, vous ne deviez pas vous exposer à un entretien nocturne. Si ces deux hommes eussent été réellement d'infames maquignons, comme vous devez le croire, seule et sans défense, ils vous eussent enlevée...... Eh bien ! petite intrépide ? * * *

SCENE V.

« C'est Rosine, que ta figure atroce aura » mise en fuite ». — Eh quoi ! Monsieur le Comte, vous voulez que ce soit la figure *atroce* de Figaro qui ait mis Rosine en fuite, tandis qu'elle doit être accoutumée à la voir, cette figure *atroce*, puisque ce Barbier est celui de son Tuteur, et qu'elle le voit chaque jour, ce Barbier *atroce !* Mais comment vous êtes-vous permis cette expression d'*atroce*, après vous en être tant moqué dans un de vos *Mémoires ?* Elle me paroît aussi déplacée, aussi ridicule ici, que dans l'endroit où vous l'avez reprise avec tant d'esprit.

« Nous voici enfin arrivés, malgré la » pluie, la foudre et les éclairs ». — Voilà donc, mon frère, à quoi aboutit ce grand orage que vous nous avez annoncé à la fin de l'Acte précédent, et qui *est gravé dans le recueil de la Musique du Barbier, n°. 5 ?* Qu'il y eût eu un orage ou non, ces Messieurs n'en

seroient pas moins arrivés à bon port..... Placer un orage dans une Comédie, pour avoir le plaisir de faire dire aux Acteurs, nous sommes *tous percés. Charmant temps!* N'est-ce pas un beau trait d'imagination? O mon frère, mon frère, vouliez-vous d'abord faire un Opéra? Mais.... Je devine. Votre Compositeur de Musique, flatté de partager le succès prodigieux de votre Pièce, non content des airs qu'il avoit fournis, et que le refus des Italiens réduisoit à un très-petit nombre, vous aura prié d'y insérer un chef-d'œuvre en orage, de sa façon: vous, mon frère, qui êtes la bonté, la complaisance même, vous lui aurez promis de le *cheviller* où vous pourriez et comme vous le pourriez..... Vous êtes un galant homme; vous lui avez tenu parole au risque..... Tout est dit; n'en parlons plus.

« Comment lui annoncer (*à Rosine*) brus-
» quement que le Notaire l'attend chez toi
» pour nous unir? Elle trouvera mon projet
» bien hardi. Elle va me nommer audacieux ».
--- Que vous êtes simple, Monsieur le Comte! ah! que vous êtes simple, pour un homme de Cour! Quoi! vous voulez que la modeste Rosine, après vous avoir écrit deux lettres bien tendres; après avoir dit, tout haut et en votre présence, qu'*elle donnera son cœur et sa main à celui qui pourra l'arracher de cette horrible prison*; après avoir souffert que

vous prissiez la clef de la jolousie pour vous introduire décemment, de nuit, dans son appartement; vous voulez, dis-je, qu'elle vous nomme *audacieux*, lorsque vous lui proposerez de l'épouser! moi, je trouve qu'elle sera fort heureuse, si vous voulez bien avoir cette complaisance.

SCENE VI.

(*Figaro allume toutes les bougies.*) « La » voici, ma belle Rosine » ! --- Figaro, mon confrère, tu es honnête, mais tu n'es pas *adroit.* Il ne seroit pas décent, que Mademoiselle Rosine se trouvât seule avec deux hommes et dans l'obscurité (quoiqu'elle s'y attendît), j'en conviens; mais n'as-tu pas dit de Bartholo, que c'est un homme *qui guette et furète* ? Le moindre rayon de lumière peut vous déceler, vous faire manquer votre coup: et tu allumes *toutes les bougies*.... Mais tu prévois, sans doute, que mon frère l'Auteur empêchera, pour cette fois, Bartholo de *guetter et fureter*, et qu'il aura pris soin de l'éloigner, afin de ne le faire revenir qu'au moment même où on aura besoin de lui pour le dénouement. En ce cas, tu es plus prévoyant que tu n'aurois dû l'être.

« Connois-tu cette lettre ? --- Que votre » Tuteur vous a remise? --- Oui, je lui en » ai l'obligation. --- Dieux! que je suis heu- » reux! Il la tient de moi. Dans mon em-

» barras, hier, je m'en suis servi pour arra-
» cher sa confiance, et je n'ai pu trouver
» l'instant de vous en informer ». --- Ah !....
Je vous y prends, M. Almaviva, je vous y prends. Vous n'avez pu, dites-vous, trouver l'instant d'*informer* Rosine du sort de sa lettre; et moi, je me souviens très-bien que vous avez commencé deux fois à lui en parler, et qu'il n'a tenu qu'à vous de l'en instruire. Acte 3, Scène 12. « *Et quant* à la
» lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel
» embarras pour rester ici.... Désolé de voir
» mon déguisement inutile.... (*Bartholo pas-*
» *sant entre deux.*) Votre déguisement inu-
» tile ! » ---- Non, en effet, Bartholo vous a surpris, et ne vous a pas donné le temps d'achever. Peut-être falloit-il commencer par-là. Voyons plus haut.

Acte 3, Scène 9. « *Et quant* à la lettre
» que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis
» vu forcé...... » --- Ici, Bartholo et Figaro entrent en disputant, cela est vrai; mais comme ils ne prennent pas garde à vous, que ce qu'ils disent entr'eux n'a aucun rapport à vous, et que vous sentez qu'il est de la plus grande conséquence d'instruire Rosine sur cet événement, vous aviez vingt fois plus de temps qu'il ne vous en falloit pour achever votre phrase. D'ailleurs, vous êtes censé l'avoir achevée, cette phrase, parce que, l'arrivée de Bartholo ne vous regardant point,

vous devez nécessairement avoir continué de dire, tout bas, si vous voulez, à Rosine, que vous vous êtes vu forcé de sacrifier sa lettre à Bartholo, pour arracher sa confiance. Mais que seroit devenu alors l'incident qu'a produit ce défaut d'*information* ? Il n'auroit pas eu lieu; et s'il n'eût pas eu lieu, que seroit devenue toute l'intrigue du quatrième Acte ? . . . . . C'est ce qu'il falloit prévoir. S'il n'est pas vrai, comme je viens de vous le prouver, que vous n'ayez pas eu le temps d'expliquer à Rosine l'usage que vous avez fait de sa lettre, tout le quatrième Acte porte à faux; cela est clair: car Rosine n'eût point dit, pour se venger, que vous aviez *dérobé* la clef de la jalousie, pour vous introduire, pendant la nuit, dans la maison; car Bartholo ne fût point sorti pour aller *s'embusquer* devant la porte, et chercher ensuite *main-forte*; car vous n'auriez pu pénétrer jusques dans l'appartement, puisque Bartholo y eût attendu tranquillement le Notaire; car, &c. &c. On peut continuer ces *&c.* et ces *car* jusqu'au mot *Fin* du quatrième et dernier Acte.

« Monseigneur, le retour est fermé; » l'échelle est enlevée ». ---- Oui, le retour est fermé, et l'échelle est enlevée; mais soyez tranquilles, vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira. Les deux domestiques ont pris un *sternuatoire* et un *narcotique* éternels, et le Docteur est allé chercher *main-forte*, pour

vous donner tout le temps nécessaire de vous expliquer, pour, &c. &c. &c. car il faut finir une fois.

SCENE VII.

« (*Basile pesant la bourse.*) Mais c'est que, » moi, quand j'ai donné ma parole une fois, » il me faut des motifs d'un grand poids..... » ---- Dans combien de Pièces ce quolibet *arlequinique* n'a-t-il pas été dit, mon frère? Et cependant vous nous donnez cela pour du *tout neuf!*

SCENE VIII. *et dernière.*

« Ah ! Dom Basile, eh ! comment êtes- » vous ici ? ---- Mais plutôt vous, Docteur, » comment n'y êtes-vous pas ? » ---- Cette réponse de Basile est juste, mon frère ; elle renferme, en peu de mots, une critique fine de la conduite invraisemblable du Docteur dans cette circonstance.

« Cette inutile résistance au plus hono- » rable mariage, indique assez sa frayeur sur » la mauvaise administration des biens de sa » Pupille, dont il faudra qu'il rende compte. » --- Ah ! qu'il consente à tout, et je ne lui » demande rien ».

Vous employez là, pour obtenir le consentement du Tuteur, un moyen qui est bien rebattu, mon frère ! Il n'est pas douteux qu'en conséquence de cet abandon, le Docteur ne

consente au mariage du Comte avec Rosine, comme on l'a vu jusqu'ici dans différentes Pièces de Théatre; et en effet, cela ne souffre plus aucune difficulté. Cependant, si le Docteur étoit aussi amoureux, que vous nous l'avez dépeint, il lui restoit encore une ressource qui se présente tout naturellement à l'esprit, et qui eût du moins servi à éloigner ce mariage, si elle ne l'eût pas annullé. On ne s'empare pas impunément des clefs d'une maison, on ne monte pas impunément sur une échelle pour s'introduire, à minuit, dans cette même maison, et enlever une Pupille de chez son Tuteur. Tout cela, mon frère, ne se fait impunément dans aucun pays policé : vous deviez le savoir et le Docteur aussi; et certes, cette difficulté n'étoit pas aisée à lever, si Bartholo eût eu un peu plus de sens-commun dans ce moment-ci. Je dis dans ce moment-ci, car il n'en a plus ou moins, que suivant le besoin que vous en avez pour l'intrigue de la Pièce. Mais, bien loin de là, il n'en touche pas même un mot: ce qui paroît bien extraordinaire.

« Mais soyons vrais, Docteur : quand la » jeunesse et l'amour sont d'accord pour » tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour » l'empêcher peut bien s'appeller, à bon » droit, la précaution inutile ». --- Oui, Figaro, oui, mon confrère, cela s'appelle ainsi, sur-tout lorsqu'on prend ses précau-

tions comme Bartholo, je veux dire à *contre-poil*, pour parler le langage de notre art.

Oh ! çà, mon frère de Lettres, je suis un peu dans le cas de cet homme, qui attendoit qu'on l'avertît de l'endroit où il falloit rire. Dites-moi, je vous prie, est-ce ici qu'il faut crier *bravo, bravo, bravo ?*

J'attendrai, si vous le voulez bien, votre réponse pour me décider...... Daigneriez-vous aussi, mon frère, me permettre de vous donner quelques conseils ? Je suis d'avis que vous n'écriviez plus qu'en vers ; car, puisque vous en faites d'assez bons dans votre prose, sans y songer, que sera-ce donc quand vous serez décidé à ne parler que le langage des Dieux ? Afin de vous faire connoître à vous-même le talent singulier que vous avez pour la Poésie, il me vient en idée de ranger ici de suite et à la file, tous les grands vers qui se sont présentés naturellement à moi dans le Barbier de Séville. Tenez, prenez la peine de les compter :

Comme le grand air fait plaisir à respirer !
C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout !
Je veux fermer sur vous la porte de la rue.
Quel avenir affreux !... J'étouffe de fureur.
Elle se trouve mal....--Je m'affoiblis, je meurs.
Voyez comme le Ciel protège l'innocence !
C'est le drôle qui a porté la lettre au Comte.
Basile, je serai chez vous de très-bonne heure.

Ah ! quelle indignité ! ... Il en sera puni,
Allons nous embusquer. A la fin je la tiens.

Je vous fais grace, mon frère, des vers de huit et de dix syllabes ; et vous voyez que n'en voilà pas mal de ceux qu'on nomme alexandrins***. Ainsi dans un temps où l'on croit que les bons Poëtes sont extrêmement rares, j'ai le bonheur d'en découvrir un, qui ne se doutoit pas lui-même de ses heureuses dispositions ****.

ARTICLE LI.

Sur la Langue françoise, et les vers dans la prose.

« LA Langue paroît s'altérer tous les jours ; » mais le style se corrompt bien davantage : » on prodigue les images et les tours de la » Poésie en Physique ; *on écrit*, auroit-on pu » ajouter, *des Factums en style de Roman* ; » on se pique d'employer des expressions, qui » étonnent, parce qu'elles ne conviennent » point aux pensées...... Le déplacé, le » faux, le gigantesque, semblent vouloir do- » miner aujourd'hui (1) ». *Triste verité*, s'écrie l'Abbé d'Olivet, *qui ne peut manquer de faire impression sur quelques-uns de nos contempo-*

(1) Réponse de M de Voltaire à l'Abbé d'Olivet, sur la nouvelle édition de la Prosodie.

rains, s'ils veulent considérer de quelle bouche elle est sortie (1).

C'étoit en 1767, que M. de Voltaire se plaignoit de la décadence de la Langue, et le mal a toujours été en augmentant. Cependant il est certain qu'aucun Ecrivain ne s'est acquis, à plus juste titre, le droit de prononcer sur notre Langue, que cet homme à jamais célèbre. Il a écrit sur presque toutes les matières, et toujours d'un syle approprié au sujet. Sa prose est exacte, sans être gênée, et l'on ne remarque dans ses vers ni de ces inversions forcées, ni de ces ellipses qui fatiguent l'attention. Un coloris ravissant, relevé encore par ces teintes heureuses d'une aimable Philosophie, cache, aux yeux du Lecteur, le travail de la composition; et ce qui nous semble un mérite bien rare, pour ne pas dire unique, c'est l'art avec lequel il supplée ce qui manque à ses sujets : c'est au moment précis où ils s'affoiblissent, que son génie étincelle: et voilà ce qui distingue les grands-hommes.

Mais les leçons que donne cet étonnant Littérateur seront en pure perte, tant que durera l'esprit de vertige et cette espèce de faim canine qui entraînent tous les François vers le singulier et le nouveau. Le petit nom-

(1) Remarq. sur la Langue françoise, page 344.

bre de personnes qui ont conservé le gout et qui le cultivent, sont emportées par la multitude, et se trouvent obligées, pour éviter le ridicule, de concourir à donner la vogue aux plus impertinentes productions. Le Barbier de Séville n'est assurément pas le seul ni le plus frappant exemple d'un succès usurpé : on a vu Paris et la Province multiplier les éditions de deux volumes d'injures, sous le nom de *Dunciade* et de *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature :* on a vu des Libraires, aussi de Paris, se disputer juridiquement le droit d'imprimer le *Commentaire sur la Henriade ;* on a vu réimprimer les *Trois Siècles ;* et que n'a-t-on pas vu ? Heureusement la postérité ne jugera point sur ces Pièces informes, qui ne luttent contre le mépris, que par la nouveauté et l'enthousiasme qu'elle produit. La Littérature a eu déjà de ces sombres intervalles, et le Public est sujet à un engouement passager. Dans ce moment de crise

« Le plus mauvais plaisant a ses approbateurs,
» Et jusques à *Clément*, tout trouve des Lec-
» teurs ».

Mais l'effervescence se calme, et le bon-sens se fait justice de tous ces succès momentanés.

Ce n'est pas que je voulusse supprimer la critique, ni même la satyre : c'est à leur foyer que le goût s'épure,

Et quelquefois un sot ouvre un avis utile ;

Je voudrois seulement qu'il ne fût pas permis de s'égayer aux dépens de la Langue. Un nombre infini de personnes n'ont, pour l'apprendre, d'autres ressources que les livres, et leur choix tombe nécessairement, non sur les meilleurs, mais sur ceux qui font le plus de bruit. C'est ainsi que le mauvais goût et le jargon, l'entortillage, la pointe et l'équivoque corrompent la Capitale et la Province. Peut-être remédieroit-on à cet inconvénient en enjoignant aux Censeurs des livres, d'en ôter tout ce qui répugne aux principes et à l'usage, à moins que l'innovation ne fît beauté, et qu'on ne pût espérer qu'elle dût servir à enrichir la Langue.

Nous croyons que l'Auteur du Barbier de Séville a assez de candeur pour convenir que sa Pièce n'auroit rien perdu, si, en la composant, il eût un peu plus respecté la Langue. Ce n'est point en donnant dans l'excès opposé au Purisme, qu'on rend les Puristes ridicules. D'ailleurs, Vaugelas n'étoit point Puriste; il se contentoit d'écrire sagement, et il est et sera toujours regardé comme un des pères de la Langue françoise, dont il a mieux connu le génie et la beauté qu'aucun des Écrivains qui l'avoient précédé. C'est au tribunal de cet Auteur, respecté par les meilleurs Grammairiens, que le Barbier de Bagdad auroit pu citer son confrère de Séville sur les vers dont sa prose est parse-

mée. « Une période en prose, dit-il, qui
» commence ou qui finit ainsi, *qui se peut*
» *assurer d'une persévérance*, est vicieuse. Il
» faut, continue-t-il, éviter les vers dans la
» prose.... sur-tout les vers alexandrins;....
» comme est celui dont j'ai donné un exem-
» ple, parce que leur mesure sent plus le
» vers, que celle des vers communs, et que
» marchant, s'il faut ainsi dire, avec plus de
» train et plus de pompe que les autres, il se
» font plus remarquer. Mais il les faut princi-
» palement éviter quand ils commencent ou
» achèvent la période, et qu'ils font un sens
» complet. Que s'il y a deux vers de suite,
» dont le sens soit parfait en chaque vers,
» c'est bien encore pis..... Il y en a qui tien-
» nent que ce n'est point un vice qu'un vers
» dans la prose, encore qu'il fasse un sens
» complet, pourvu qu'il ne soit point com-
» posé de mots spécieux et magnifiques, et
» qui sentent la Poésie; mais je ne suis pas
» de leur avis, quoique je leur accorde qu'un
» vers composé de paroles simples et com-
» munes, est beaucoup moins vicieux (1) ».

Thomas Corneille, dans ses notes, va plus loin encore. Selon lui, « non seulement il
» faut éviter les vers dans la prose, mais on
» devroit prendre garde à ne commencer et

(1) Remarq. sur la Langue françoise, par Vaugelas, première partie, page 160, édition de 1687. Des vers dans la prose.

» à ne finir jamais une période par une moitié » de vers (1) ».

Au reste, nous ne savons pas si le Barbier de Bagdad doit s'applaudir de l'heureuse disposition à faire des vers, qu'il a découverte dans l'Auteur du Barbier de Séville : les vers répandus dans cette Comédie, peuvent déceler un Prosateur inexact, sans annoncer un excellent Poëte. « Bocace, dit encore Vaugelas (2), a commencé son *Décameron* par » un vers

» *Humana cosa è haver compassione ;*

» Et comme il faisoit de mauvais vers, et » que celui-là étoit assez bon, on disoit de » lui qu'il ne faisoit jamais bien des vers, que » lorsqu'il n'avoit pas dessein d'en faire ».

Nous finirons cet article par une observation tirée de l'expérience constante de tous les temps : les Ouvrages, en tout genre, dont le succès a été permanent, sont ceux dans lesquels les règles et l'usage ont été le plus exactement suivis. Le génie sait masquer, par une tournure aisée, la contrainte que donnent ces règles ; quelquefois même il s'en affranchit, lorsquelles s'opposent à la sublimité de l'expression ; mais il y revient bientôt, parce que c'est la nécessité, et non le mépris qui l'en a écarté.

(1) Note de Th. Corneille, au lieu cité.

(2) Remarq. des négligences dans le style, 2 part. pag 706.

ARTICLE

ARTICLE LII.

Les Calembourgs.

LA Nation Françoise est de tout temps en possession de saisir les objets avec enthousiasme, de s'en occuper jusqu'à la satiété, et de s'en dégoûter avec mépris, dès que le charme de la nouveauté est épuisé. L'esprit en France a ses modes passagères, comme les ornements du corps ont les leurs; et tout ce qui est inconnu paroît beau : on le saisit avec avidité, fût-on assuré de le trouver détestable huit jours après.

Dès que l'engouement est passé, les choses meurent, elles paroissent ensevelies; mais la rotation du cercle les ressuscite, et les fait reparoître comme neuves, après vingt ou trente ans. Le Public les ressaisit encore avec chaleur, et sans avoir l'honneur de l'invention, l'on peut néanmoins se faire un nom dans une carrière abandonnée, et que l'on semble ouvrir.

C'est ce qu'ont éprouvé les hommes célèbres qui se distinguent journellement par les productions ingénieuses, que l'on nomme *pointes*, *quolibets*, *charades*, *calembourgs*, qui sont des termes nouveaux, et que les

gens graves appellent irréligieusement *bêtises*. Remontons à leur origine connue.

Vers 1718, un Commis à la Direction des Coches de Touraine, s'amusa à faire, avec un de ses camarades, une prétendue critique de la Langue Françoise et de ses équivoques, en travestissant tous les mots qui pouvoient présenter un double sens. Cette singularité badine fut saisie par un Censeur Royal (1), qui s'en empara à dessein d'en amuser le Magistrat qui présidoit à la Police. L'idée, alors toute neuve, fut regardée comme un chef-d'œuvre de plaisanterie. L'Ouvrage fut imprimé sous le titre de BACHA BILBOQUET, qui étoit aussi à la mode, et il obtint un succès prodigieux. La Cour, la Ville en firent les honneurs, et jamais bouffonnerie ne fut accueillie avec un empressement plus général. Les Philosophes du temps haussèrent les épaules; on les laissa faire, parce qu'on n'écoute rien quand on rit, à quelque prix que ce soit.

Les François ne se piquent pas d'être plus constants dans le plaisir que dans la peine: ainsi le pauvre Bacha Bilboquet passa comme une bouffée. Il voyagea de la toilette des Dames, dans l'antichambre et sur les quais: l'espèce s'en appauvrit, et la Nation entière

(1) L'Abbé Cherier, Censeur de la Police, sous le nom de Passard,

parut passer de l'admirat ion à la pitié. Il y eut même une epèce d'Arrêt, généralement adopté par le bon goût, portant défenses d'employer dans aucun écrit le langage du piteux Bilboquet, si ce n'est dans des Ouvrages burlesques, destinés à porter éternellement la livrée bleue.

Le cadavre du Bacha paroissoit ne devoir plus causer d'épidémie; cependant il sortit de sa tombe vingt-cinq ans après sa sépulture. Une société d'amis joyeux entreprit d'amuser son désœuvrement à la campagne, en donnant au triste délaissé une tournure plus historique et moins décousue. Le héros reparut donc dans le monde avec de nouveaux habillements; il quitta un nom décrié, et se fit annonçer sous le titre de *Chimerandre*, ou l'homme chimérique. Sous ce nouveau masque on lui fit encore accueil, et il fut introduit dans nombre de bonnes maisons, particulièrement chez ceux qui ne connoissoient ni son origine ni sa métamorphose.

La surprise qu'il occasionna lui donna encore le droit de faire rire; mais on se lassa bientôt de le caresser : on s'en affadit, comme d'un mauvais plaisant. Il fut congédié sans bruit, et il se vit enterrer pour la seconde fois.

L'on ne se seroit jamais persuadé qu'il eût la vie aussi dure; cependant vingt ans après il osa reparoître encore dans le monde : mais

pour se mieux déguiser, il cacha son vrai nom et son sexe. Dans le projet de se faire admettre en bonne compagnie, il se décora du titre de Comtesse, et se fit annoncer la *Contes-tation*, nom qui en impose toujours.

Elle fut reçue avec politesse, et comme le nombre des *frivolités* est immense à Paris, tous ceux qui ne connoissoient ni sa descendance, ni sa valeur, ni sa mascarade, se passionnèrent pour elle, et se pénétrèrent des leçons puisées dans son Dictionnaire. L'on fit imprimer sa vie, sa mort, ses funérailles; mais le fait vrai est qu'elle mourut si pauvre, qu'elle fut réellement enterrée par la charité, quoique beaucoup de Pères et d'Abbés assistassent à son convoi, entr'autres le Per-vers et l'Abbé-quille. Malgré cette déplorable catastrophe, ses héritiers et légataires n'ont point encore renoncé à sa succession : on leur prouve inutilement qu'il ne peut leur rien rester, lorsqu'ils auront rendu à chacun ce que la défunte leur avoit pris. Ils persistent à vouloir s'emparer de ses guenilles, et à vouloir faire un inventaire où les meubles vermoulus et usés se donneront pour rien.

Un dévouement aussi marqué est le fruit de la reconnoissance envers une bienfaictrice à qui l'on veut faire honneur; mais il est dangereux pour la société que le zèle ne soit poussé trop loin. La Comtesse est morte,

laissons en paix sa cendre ; mais ne nous piquons pas d'adopter et de faire revivre son jargon, ses simagrées, et encore moins ses ridicules. Elle n'avoit rien de bon à léguer ni à substituer : il n'y a donc nul inconvénient à ce que sa succession soit abandonnée. Ainsi ce que son exécuteur testamentaire peut faire de plus sage, est de rassembler les débris épars de l'hérédité, et de les remettre aux bâtards de la Comtesse, si elle en a laissé. Ils auront encore assez de peine à subsister.

Ce qui est le plus affligeant, c'est que la bonne Dame est morte d'une maladie pestilentielle, que les Naturalistes appellent le *charbon.* Cette maladie est communicative, et l'épidémie a gagné insensiblement à la Cour, à la Ville, et dans les Provinces. Elle s'est répandue avec fureur, et le Public en a été abreuvé jusqu'au dégoût et à la satiété mortelle, sur-tout depuis que la rivière des Gobelins, en se débordant, a répandu de tous côtés un limon imprégné d'un sel corrosif et saumache. Sa première impression est piquante, et celle qui lui succède est fastidieuse. Il est donc bon de défendre aux Chymistes d'en faire l'emploi dans leurs préparations médicales.

Au reste, cette espèce de drogue est comme l'émétique, dont la préparation habilement ménagée règle l'effet. Il faut se défier des Charlatans qui vous empoisonnent,

et ne point se refuser aux potions préparées par une main industrieuse et adroite. Le Vendeur d'Orviétan qui mettra ses Pratiques aux *pointes*, pour toute nourriture, est sûr de les voir mourir étiques; mais le Médecin qui saura les ménager avec art, pourra se flatter de les entretenir dans une gaieté favorable à l'embonpoint.

Le malheur effectif de la Nation Françoise est de n'avoir admis aucun genre de distinction entre les turlupinades du bas-comique, et de les avoir confondues toutes ensemble, sous le titre générique de *pointes*. Il est cependant vrai que la dénomination de pointe ne doit pas s'adapter à ce qui n'est intrinsèquement qu'une *bêtise* : la qualification répugne.

La *pointe*, en elle-même, est un jeu de l'esprit, qui, par l'abus ou la confusion d'un terme, présente une idée plaisante, assaisonnée du sel de l'épigramme. La *pointe* est une fille de l'esprit; elle doit signifier quelque chose.

Le *quolibet* n'est qu'un discours en l'air, tel qu'en débite le bas-peuple qui se permet sans conséquence, de dire *quod libet*.

Le *Calembourg* est un abus de la Langue, pour transporter l'idée naturelle d'une chose à un objet étranger, et opérer par ce moyen, une équivoque qui, ne tombant que sur le mot, ne laisse rien à faire à l'esprit ni à l'imagination. C'est une boule de savon qui

présente des couleurs nuancées, et qui crève subitement en l'air, aux acclamations des enfants qui n'en connoissent pas le vuide.

La *Charade* est la décomposition de mots, à chaque partie desquels on veut attribuer un sens dont le rapport forme un tout sérieux ou comique. Ce genre d'exercice, qui n'est pris que du langage, est destiné, par son peu de consistance, à faire l'amusement des femmelettes ou des Pensionnaires de Couvent, qui en rient à gorge déployée.

Il y a encore le *Rébus*, dont le mérite est d'intriguer l'esprit en déguisant sous un emblême la nature de la chose qu'on veut désigner. On amusoit autrefois avec ces sortes de niaiseries, la pénétration des écoliers, qui ne s'en souvenoient qu'avec un parfait dédain, si-tôt qu'ils étoient affranchis des classes.

Toutes ces productions sont différentes, et l'ignorance a affecté de les confondre. L'homme le plus stupide se vante de faire des pointes, et a la fureur de vous en assommer en riant, tandis qu'il vous fait pleurer. Il n'est point de village qui n'ait son moulin à pointes; et les mères sont assez simples à Paris, pour vous conter celles de leurs enfants.

Détrompez-vous, pauvres gens, les bêtises, les misères, les interversions de Grammaire ne sont pas des pointes. Ce que l'on appelle *pointe* est une production de l'esprit,

qui, par analogie, doit prêter du sel à une pensée. Toutes les fois que vous ne jouerez que sur le mot, vous ne direz qu'un *Calembourg*, ou une balourdise dont vous n'aurez pas à vous glorifier. Vous pourrez faire des singes; mais leur platitude égalera la vôtre. Ils devroient rougir et se cacher avec vous.

A Dieu ne plaise qu'on veuille interdire à l'homme d'esprit la liberté de s'égayer quelquefois en jouant sur le mot, pour y trouver des applications heureuses et plaisantes! La conversation ne sauroit qu'y gagner. Mais la raison et le goût s'élèvent hautement contre l'usage pernicieux de tout réduire en prétendues pointes. L'habitude qu'on en contracte, avilit les gens doués d'un esprit naturel, et elle enhardit les sots qui, en lâchant des platitudes, croient dire des choses merveilleuses propres à les faire admirer. Condamnez ces adeptes à lire, pendant dix ans, Bossuet, Fénelon, Montesquieu, d'Aguesseau, et ceux, en petit nombre, qui leur ressemblent, et ils commenceront à sentir quel cas ces gens de génie devoient faire de la tournure d'esprit dont ils se glorifient.

Si ces jeux de mots sont fatigants dans la conversation, où souvent on ne les entend pas, combien sont-ils plus insupportables quand on a la hardiesse de les écrire! Le défaut de justesse, le vice de la syntaxe suffisent pour en dégoûter éternellement, et pour

convaincre l'homme, borné même, qu'il s'abandonne à une débauche de l'esprit.

S'il n'échappoit dans la société que ce qu'on peut appeller vraiment des *pointes*, il est certain que la conversation s'égayeroit et deviendroit plus brillante. Ces traits sont de vifs enfants de la liberté, qui font dans le commerce de la vie, ce que les serpenteaux font dans les feux d'artifice. Ils ne sont pas faits pour captiver l'estime; mais leur gaieté et l'à-propos peuvent les rendre aimables. C'est un enfantement subit, qui perdroit son peu de mérite, s'il étoit réfléchi. On peut donc lui faire grace sur quelque inexactitude, mais à condition qu'il ne se montre pas trop souvent, et qu'il ne soit pas accompagné d'une suite trop nombreuse. C'est à ce prix seul qu'il se fait supporter, et qu'on peut lui appliquer ce qu'en a dit un Auteur moderne :

Malgré les dédains et les cris,
Lorsque l'on est en train de rire,
La *pointe* peut avoir son prix,
Et, n'en déplaise à la satyre,
Tel lui fait la guerre à Paris,
Qui pour beaucoup en voudroit dire.
Qu'est une *pointe ?* Un jeu de mots
Qui, par une heureuse industrie,
Souvent d'un ennuyeux propos
Fait sortir la plaisanterie.
Par elle le sens détourné
Présente une adroite équivoque

Qui frappe l'esprit étonné.
Le Géomètre en vain s'en moque;
Il se sent lui-même entraîné,
Lorsque le trait est couronné
Par un éclat involontaire
Vainqueur d'un dédain impuissant;
Enfin, sans plus de commentaire,
C'est un badinage innocent
Qui ne veut point forcer l'estime,
Mais que l'on peut aimer sans crime
Quand on ne la voit qu'en passant.
Dans le cercle le plus aimable
Elle peut bien tenir son coin;
Enjouée autant qu'agréable
Quelquefois on la voit à table
Faire les honneurs au besoin.
Quand on languit ou qu'on niaise
Elle peut paroître; aussi-tôt
Chacun à l'envi dit son mot:
On la trouve bonne ou mauvaise;
Et, malgré la réflexion,
Si l'on a rit, le trait est bon.

Ces vers ne peuvent s'appliquer qu'à ces rencontres heureuses, qui, par un sens détourné, présentent une allusion, une allégorie ou une épigramme. L'esprit se distrait d'une idée pour en prendre une autre qui lui est contraire : c'est le badinage ingénieux et permis. Mais infecter la société d'un jargon inintelligible, se donner la torture pour dénaturer les mots, décomposer des syllabes,

pour ne rien dire, et assommer ses voisins, ce n'est qu'une platitude propre à gâter l'esprit, et à le faire perdre à ceux qui en ont. L'émulation a soutenu ce puérile exercice, et il sembleroit qu'on a fait assaut pour savoir qui feroit les plus mauvais *Calembourgs ;* mais ce n'est qu'une preuve de la dépravation du goût. Il est difficile aujourd'hui d'arrêter ce torrent impétueux ; mais qu'au moins ceux qui le font grossir n'abusent pas des termes, et ne se vantent pas de faire des *pointes :* qu'ils avouent tout bonnement qu'ils débitent des misères et des pauvretés faites pour empêcher les hommes de s'entendre.

ARTICLE LIII.

* *Extrait des Nouvelles à la main.*

De Paris, le vendredi 24 Février 1775.

« IL y a long-temps que nous aurions publié cette plaisanterie, si elle ne s'étoit égarée ; mais comme elle n'a été insérée dans aucun Journal, et qu'il est assez difficile de se procurer les Feuilles d'où nous la tirons, nous croyons faire plaisir à quelques-uns de nos Lecteurs en la plaçant ici ».

Il est arrivé ces jours-ci à Paris un fameux Barbier venant d'Espagne, avec toutes les

prétentions communes à son pays et à sa profession. Depuis long-temps il étoit arrêté en route, parce qu'on le soupçonnoit d'introduire de la contrebande, et son annonce le faisoit attendre du Public avec impatience.

Quoique la prévention eût marché audevant de lui, on l'a trouvé plat, gauche, mauvais plaisant et bavard, comme le Barbier de Midas. Vainement il s'est efforcé de jeter de la poudre aux yeux; ceux qui ont vu de son eau dans un coquemar, ne l'ont pris que pour un pied poudreux.

Il comptoit faire le poil à tous ses Confrères; mais l'on s'est apperçu qu'il avoit la main audacieuse, rasoit à contre-poil, et qu'il écorchoit le François. L'on convient, au reste, qu'il savonne au mieux, que sa main est leste, et qu'il fait mousser le savon.

Il prétend que ses rasoirs se sont ébréchés en rasant de trop près dans sa route différents visages, et notamment celui d'un Alsacien dont la barbe étoit sèche et dure. Il a également lavé la tête à sa femme; et en voulant la tondre, il a donné le morfil à ses instruments, qu'il se promet de faire repasser.

Son début désastreux n'a point rebuté son courage. Il emploie ardemment la pierre et le cuir pour adoucir ses outils et ne plus excorier les oreilles délicates. L'on jugera mieux de ses talents, quand le repos lui aura rendu la main plus rassurée. La fatigue d'une marche

pénible a pu lui causer des agitations et des tremblements. L'on croit cependant qu'il est plus propre aux incisions qu'aux opérations lénitives : mais ses partisans nombreux ne manqueront pas de réchauffer l'enthousiasme national dont l'empire est si actif et si puissant à Paris ; et l'on se flatte de voir bientôt sur sa porte, en lettres d'or : *Céans, l'on fait le poil proprement.* Alors, comme il est Etranger, tranchant, disert, et que ses savonnettes sont bonnes sans être musquées, il pourra attirer chez lui une nombreuse affluence, pourvu cependant qu'il n'ait rien à démêler avec l'Autorité ; mais, en tout événement, il s'établira dans un lieu privilégié, où, garanti de la suppression et des atteintes d'une cabale conjurée, il pourra braver les autres Barbiers, Fraters, et ses envieux, s'il en a.

Post-scriptum.

Il est rentré en grace auprès du Public, chez qui il s'est fait écrire ; mais l'on n'a pu se dissimuler que si sa face étoit risible, sa surface étoit triviale et sa préface offençante. Quand on veut toujours faire rire, l'on risque d'échouer dans les cabinets, où l'enthousiasme ne s'inocule pas et ne s'échauffe point par les efforts d'une cabale gagée.



ARTICLE LIV.

Modèle de Compliment.

« Mylord Marlborough dit au Roi de Suède, en lui présentant une lettre de la Reine Anne ».

SIRE,

Voici une lettre, non de la Chancellerie, mais écrite de la main et du cœur de la Reine de la Grande-Bretagne, qui se seroit fait un plaisir de venir voir Votre Majesté, qui fait l'admiration de toute l'Europe, si cela avoit pu s'accorder avec son sexe. C'est ce qui me fournit l'occasion de saluer V. M., et de l'assurer de mes très-humbles respects. Heureux si je pouvois avoir l'honneur de faire une campagne avec elle, afin d'en apprendre ce qui me reste encore à savoir dans le métier de la guerre !

Ce compliment, qui n'a pas l'air d'être étudié, fut fait en 1708.

ARTICLE LV.

** Enigme dans le goût des Contes de Fées.*

UN jour qu'un Roi d'Espagne, après un combat de taureaux où il avoit couru risque

de sa vie, donnoit un régal à toutes les Dames de sa Cour, la Fée, qui l'avoit secouru dans le danger, s'y trouva, et jeta au milieu de la compagnie, sur une table de velours verd à pentes d'or, une boîte qui s'ouvrit à l'approche du Roi; il en sortit quarante petites figures de la hauteur de quatre pouces, qui se battoient en mille façons différentes. La moitié avoit le corps peint à l'Indienne, et étoit rouge; l'autre moitié étoit noire, et peinte à la Moresque. A la tête de cette troupe paroissoit un petit Prince Nègre; il avoit quatre femmes; la première, sèche, étoit vêtue à la Moresque, et ressembloit assez à un dard: la seconde avoit le corps peint à l'Indienne; elle avoit l'air fixe et dédaigneux, et portoit une fenêtre quarrée au milieu de l'estomac. La troisième de ces femmes étoit blanche, avoit un habit à la Moresque; elle étoit de complexion amoureuse, et passoit même dans le pays pour le symbole de l'amour. La quatrième étoit simple, et portoit son cœur sur ses lèvres. On voyoit aussi le Frère du petit Prince Nègre; il avoit deux grosses épaules, la tête ronde et plate dessus, et se tenoit sur une jambe; puis marchoient quatre Rois tributaires du Prince. Ses gens suivoient en foule, les uns vêtus à l'Indienne, les autres à la Moresque. Quand leur danse fut finie, le petit Prince Nègre se leva, et tint ce discours au Roi:

Je suis Nègre, et j'ai la téte pointue; mais le savant Magicien qui m'a envoyé ici, m'a donné des qualités qui me rendent recommandable. Je n'ai jamais eu de guerre qu'avec mes vassaux et mes propres sujets qui se sont révoltés contre moi; et dans toutes les batailles, j'ai toujours eu l'avantage de prendre sans être pris; même étant sur le carreau, j'ai trouvé moyen de faire prisonnier mon ennemi. Je n'arrive jamais nulle part que je ne fasse plaisir; il n'est pas en mon pouvoir de me donner à personne, le sort seul me fait tomber entre les mains de qui il veut : les Rois que vous voyez à ma suite, et que j'ai toujours vaincu, vous doivent faire connoître quelle est ma force et mon mérite; j'espère, grand Roi, que j'aurai le même avantage auprès de vous, et que je devrai à la recommandation du fameux Abormac, le plaisir que j'aurai de divertir le plus grand Roi du monde. Là-dessus l'assemblée se retira, bien surprise de ce qui s'étoit passé. Le lendemain tous les entretiens ne roulèrent que sur la matière du jour précédent. Le Roi fit faire pour toute sa Cour des portraits du petit Prince Nègre, et de sa suite. Ces portraits ont eu plusieurs copies qui ont couru le monde. L'original m'en est resté, et je le promets à celui qui devinera le nom du petit Prince Nègre.

ARTICLE

ARTICLE LVI.

Supplément à la manière de louer (1).

« L'HOMME aux scélérats, celui-là même auquel l'Emir avoit voulu trancher la tête, et que l'Empereur avoit gratifié, s'étoit retiré au fond d'une Province, loin de l'intrigue et de la corruption. Il s'informoit, avec soin, de tous ceux qu'il présumoit venir de la Cour; comment alloient les choses, si le Monarque avoit toujours de la pente au bien, s'il le faisoit? Les uns répondoient, oui; les autres, non: nous ne savons pas, il faut attendre, nous verrons. Ouais, dit l'ami de la vérité, qu'augurerai-je de ces contradictions? Le Prince n'auroit-il pu, n'auroit-il pas voulu le bien? Ce doute le détermina à partir incessamment pour la Capitale. Il en étoit trop éloigné pour recevoir les nouvelles sans être altérées; et quelque vigueur qu'eussent les influences du Trône, elles avoient un trop grand espace à pénétrer pour se faire sentir déjà aux extrêmités de l'Etat. Il se mit donc en chemin, bien résolu d'exposer encore une fois sa tête à la prudente politique des

(1) Voyez les Art. XXVII, XXVIII & XXIX.

Emirs, pour l'amour de la vérité, et pour le salut de l'Empire ».

« Il n'avoit pas fait plus de cinq ou six cents lieues, qu'il demanda, de nouveau, comment on se trouvoit ? On lui répondit : pas encore bien ; mais moins mal. Il marche encore un mois, et fait la même question. --- Bien mieux, et de belles espérances. Quelqu'un du Peuple ajouta même : nos espérances seront comblées, sois-en sûr, ô homme qui aimes tes frères ; car l'Empereur est convaincu que nous sommes tout semblables aux Mandarins ; au lieu que les Mandarins nous regardoient comme des chevaux, et nous faisoient porter tout le fardeau. Il ne veut pas nous rendre leurs égaux : mais son intention est qu'en travaillant pour eux, ils nous donnent du riz en retour de nos peines. Najaïo se trouvant sur sa route, il y entra. Il demanda si le Gouverneur étoit dans la Ville, ou à la Cour, pour le service de l'étrier ? A cette question, on lui demanda d'où il venoit ? On ajouta : notre Gouverneur reste dans la Province, et tous les Mandarins auxquels en est confiée l'administration, soit civile, soit religieuse, y résident aussi ; et tu ne saurois croire l'aisance que la présence de ces riches Consommateurs nous procure. Quant à l'étrier, un Domestique de l'Empereur le tient, et quand le Prince ne monte pas à cheval, ce Domestique fait autre chose apparemment ».

« En arrivant dans la Capitale, il ne lui fut pas difficile de rester inconnu, et il profita de son obscurité pour s'instruire. Il vit encore des malheureux, il en gémit : quelqu'un s'en apperçut, et lui dit : ô homme de bien ! ce qui t'afflige ne t'affligera pas long-temps. Bientôt il n'y aura plus que les paresseux qui seront misérables : l'Empereur veut que chaque homme fasse valoir le talent qu'il a reçu de Wistnou. --- Cela me fait plaisir ; mais vos mœurs, où en sont-elles ? car dans l'état de dépravation, l'aisance ne devient que plus funeste..... --- Nos mœurs ne sont pas encore pures ; mais on commence à rougir d'être corrompu, et la corruption n'est plus le chemin de la fortune ; elle est plutôt celui de la disgrace. Attends encore un peu ; d'abord l'exemple, et puis si, comme on le dit, un utile Rescrit attache au vice une marque distinctive, si l'on sépare l'intérêt de la prostitution, si on lui rend inutile la folle profusion des hommes, si...... Attends toi-même, dit l'homme de bien. Le cortège du Prince s'avance, je vais tâcher de le pénétrer, et de parvenir jusqu'à sa personne ».

« Il y parvint, en effet, et dès qu'il put l'appercevoir, il mit ses mains sur sa tête, et s'écria » : Respectable Monarque ! daignes-tu me reconnoître ? Oui, dit le Prince ; je te reconnois. Qu'as-tu fais depuis que je ne t'ai vu, et que viens-tu faire ici ? ---- J'ai joui de

tes bienfaits, j'ai médité et je viens t'admirer.

« Comme il n'y avoit plus de coupeur de tête à la Cour, ces premières paroles ne causèrent aucun tumulte. Les sages qui accompagnoient le Prince, honorèrent le harangueur, en lui disant tu es un homme. Alors celui-ci s'approcha de l'Empereur, le salua profondément, et lui dit » :

Quoi! tu montes à peine sur le Trône, et dans l'âge, non des fortes passions, mais de l'affluence de toutes les passions, le premier acte de ton pouvoir est la proscription du vice; tu prépares au milieu de ta Cour un temple à la vertu; tu consacres ton avènement par tous les bienfaits qu'il est en ta puissance d'accorder; tu verses sur les plaies de ton Etat un baume qui les adoucit, en attendant l'instant peu éloigné où tu te proposes de les guérir; tu dédaignes des voluptés qui ne te coûteroient que le choix, pour entreprendre la tâche laborieuse du bonheur de plusieurs millions d'hommes; tu règnes enfin; et, comme l'astre fécond qui nous éclaire, tu vivifies de vastes contrées engourdies par l'attente trop longue d'un bien que tu vas leur procurer.... Et l'on t'interdiroit le sentiment d'une juste vanité; on te priveroit du plaisir, si délicieux pour une ame sensible, d'ajouter ton propre encens à celui que brûlent tes Sujets sur l'autel de tes vertus naissantes?... Vas, Prince ami du Ciel, puis-

qu'il te porte au bien, applaudis-toi de celui que tu as fait déjà; enivres-toi d'orgueil dans la vue de celui que tu feras; loues jusqu'à tes desseins, même les plus éloignés, d'en faire; intéresses ta vanité à leur exécution, et rien ne te sera impossible: non, rien; et c'est moins encore le privilège de ton rang, que le salaire dû à tes vertus.

Poursuis seulement. Laisses réclamer l'usage, presque toujours opposé à la droite raison; souffres que le vice récrimine, et détruis l'exemple dont il s'appuie. Substitues à ce luxe, père de la fraude et de l'iniquité, dont le moindre désordre est de rendre l'homme son propre bourreau; à ce luxe qui recèle la corruption et l'indigence sous l'écorce de l'opulence et de l'urbanité, un luxe nouveau, inconnu, mais desiré, mais nécessaire, le luxe des vertus.

Le grand mobile de la durée et de la prospérité des Empires, ce sont les mœurs: l'honnêteté est la source de la vraie richesse, comme le penchant qui lui est contraire, produit la misère réelle. Cette vérité, échappée à l'expérience de tant de Souverains, tu l'as saisie dans toute son étendue, par la seule force de ton génie. Tu vas donc restituer la pudeur publique, non par des Loix irritantes contre lesquelles l'esprit se roidit, mais par des Loix douces, soutenues de l'exemple, qui subjugue le consentement; et le libertinage

des Peuples étant plutôt l'effet de l'imitation, que celui d'une détermination absolue, parce que tu seras vertueux, la vertu deviendra la fantaisie dominante, et le nom de vertu passera jusques dans les ajustements des femmes, qu'un nom honteux ou absurde désignoit auparavant.

Roi sévère, et parlant juste !

L'homme n'est pas né méchant; cependant, par une inconcevable fatalité, le mal et l'erreur se propagent sans contradictions : le petit nombre qui échappe à la contagion, gémit et se taît. Ainsi, il suffit à tes projets d'être bons et justes, pour qu'ils éprouvent des difficultés ; mais elles s'applaniront, parce que tu voudras, et que ta volonté sera ferme et permanente. Sans t'armer de la puissance réprimante dont la plénitude réside en toi, tu imprimeras le mépris au mal, et l'inconséquence aux systêmes qui n'ont pas le bien pour objet. Plusieurs t'accuseront d'abord de rigueur; mais, ramenés aux principes de l'honneur et de la raison, ils béniront ton équitable sévérité.

La sévérité, au reste, n'est point la violence : celle-ci opprime, l'autre contient ; et tu ne puniras pas l'erreur comme le crime; car la Loi ne sévit que contre la volonté libre : or l'erreur n'est pas le fruit de la volonté libre.

Ainsi, s'il arrivoit sous ton glorieux règne,

que des hommes ne s'accordassent pas sur des vérités géométriques, ou soutinssent que la force de résistance n'est point essentielle au corps qui résiste, ou l'étendue à la matière, tu pourrois t'abaisser jusqu'à essayer de les ramener par des démonstrations ; mais tu ne ferois point livrer leurs corps aux flammes pour éclairer leur esprit; bien convaincu que l'autorité ne force point à raisonner juste ; que ce sont les bras, et non les opinions, qui font la puissance des sociétés politiques, et qu'un mauvais raisonneur peut-être un bon Citoyen.

Il seroit trop rigoureux peut-être de priver les hommes du plaisir de se contredire : tu leur permettras donc de soutenir leurs sentiments, avec des raisons, des plaisanteries, et même des impertinences, pourvu qu'ils s'abstiennent des injures, du poignard, et de l'aconit.

Si dans l'oisiveté, qui suit l'abondance, la dispute de l'Ubiquité et celle des Quidités (1) se renouvelloit dans tes Etats ; si, tandis qu'occupé sérieusement à mettre en équation les nécessités du Monarque et celles des Su-

(1) Ces mots ne sont pas dans l'original, mais leur équivalent. Chaque Peuple a ses petites misères, pour lesquelles il s'égorge, quand besoin est : mais ces misères ont des noms, qui ne signifieroient rien, s'ils étoient traduits.

jets, et leurs devoirs réciproques, on agitoit cette grande question, savoir, si la chimère est fixe dans le plein, ou si elle vague dans le vuide, ou bien si de jeunes fillettes ne peuvent pas mal danser, sans un secours surnaturel, tu ferois mettre ces graves sujets en Opéra-comique, et tu dirois qu'on rassemblât les Contendants, qu'on leur versât largement à boire, et après avoir bu, ils chanteroient le vaudeville en *chorus*, et seroient tous d'accord.

Sage Monarque !

L'Histoire nous apprend que les opinions, soit philosophiques, soit extravagantes, n'ont troublé les Etats, que lorsqu'on les a traitées avec trop de conséquence. Il semble donc qu'à l'égard de certaines opinions singulières, il suffit de les livrer au ridicule, où elles ne manqueroient pas de tomber, quand même elles seroient soutenues du sel de la prohibition.

O jeune et digne Roi !

Tu n'auras pas besoin d'ajouter à l'héritage de tes pères, ni de triompher sur les dépouilles sanglantes des vaincus, pour faire échapper ton nom au flétrissant oubli dans lequel sont plongés tant de Potentats que la flatterie déifioit. Proscrire le luxe, restaurer les mœurs, étouffer le génie de la persécution, c'est rendre aux hommes la richesse, la santé, et cette liberté utile à la perfection

des grandes choses ; c'est leur procurer ce qu'il y a peut-être de plus essentiel à leur bonheur : et quand tu bornerois tes travaux à cette magnifique et sainte entreprise, tu pourrois te reposer du soin de ta gloire sur leur juste reconnoissance.

Mais l'ame portée au bien a son ambition, comme l'ame de l'avare a la sienne : la différence n'est que dans les objets. Chaque tribut de louanges que l'amour et la vénération de tes Sujets donneront à ta bienveillance, excitera dans ton cœur le desir de mériter un nouvel hommage, et il est aisé de prévoir que ton inclination sera difficilement satisfaite : plus tu feras de bien, plus tu sentiras s'augmenter en toi la soif d'en faire. Tu l'éprouves dès-à-présent : jamais les premiers instants d'un règne ne furent signalés par plus de munificence ; jamais de plus heureux présages ne furent offerts par une domination naissante ; et quel garant plus assuré de leur accomplissement, que cette fermeté mâle qui constitue les grands hommes, et qui forme ton caractère !



ARTICLE LVII.

* YOUNG FRANCISÉ,

Epître morale aux Avares.

LE temps dans sa course légère
Enlève les honneurs, le bien,
Et l'on ne possède plus rien
Dès qu'on a fermé la paupière.
L'on n'échappe point à la mort:
C'est en vain qu'on se martyrise
Pour captiver les coups du sort;
La barbare arrive et maîtrise
Le plus débile et le plus fort.
N'épargner rien, est sa devise,
Et depuis qu'Adam nous fit tort
Par un excès de gourmandise,
Une dure Loi l'autorise
A nous tenir dans son ressort.
Il n'est couronne ni trésor
Dont l'éclat brillant l'humanise:
Soit qu'on jure ou qu'on moralise
Pour la forcer d'attendre encor,
Sa faulx qui sans cesse s'aiguise
Indistinctement pulvérise
L'homme d'esprit et le butor
Sur du fumier ou sur de l'or.
Dans le moment de la surprise

L'on a peine à céder d'abord;
Mais dès qu'une fois l'on est mort
L'habitude en est bientôt prise.
Après l'embarras de la crise
Il devient égal tout-à-fait
D'aller en carrosse à l'Eglise
Ou de faire à pied le trajet
Sur le brancard où l'on vous met.
Celui qui se singularise
Par un appareil indiscret
Ne voit rien de tout ce qu'on fait,
Et son insensible carcasse
Ne saura pas où l'on la place
Quand on y mettroit son portrait.
Dans la demeure souterraine
L'on en porte plus qu'on n'en traîne:
Le Maître qu'on y va nicher
Vaut moins alors que son Cocher
Et le Postillon qui le mène.
La destruction est certaine;
Pourquoi ne la pas dépêcher
Par la pratique d'un bûcher
Suivant la méthode romaine?
Dans des vases du plus grand prix
Des enfants attentifs et tendres
Sur leur bureau mettroient les cendres
Des parents qu'ils auroient chéris
Et qui les auroient enrichis.
Nos élégantes cheminées
Sans ces magots de vingt couleurs
Seroient superbement ornées

Du résidu des grands Seigneurs
Dont se vantent leurs Successeurs,
Et les survivants dans leurs temples
Ne feroient plus de moissons amples
Des plus rebutantes odeurs.
Les Anciens pensoient à merveille
Un Héros devroit-il pourir?
Faut-il laisser anéantir
Dans un champ de pois ou d'oseille
Un Ministre dont l'esprit veille
Sur des Etats qu'il fait fleurir?
Le grand homme mis en bouteille
Rappelleroit son souvenir,
Et l'on verroit avec plaisir
Les petits atômes de gloire
Dont l'amas le faisoit agir,
Penser, parler, et conquérir.
Ces monuments joints à l'Histoire
Encourageroient l'avenir,
Au lieu qu'on en perd la mémoire
Quand on la fait ensevelir
Aussi simplement qu'on enterre
Tous les trépassés du vulgaire.
Mais les usages différents
N'intéressent que les vivants,
Et la forme est assez égale
Pour les défunts que l'on embale.
Un Crésus conduit richement
Et le malheureux qu'on méprise
N'ont tous les deux qu'une chemise
Pour tout meuble et tout vêtement.

Que la toile en soit blanche ou grise,
Le contraste est indifférent,
Et l'héritier voudroit souvent
Que la plus mauvaise fût mise
Sur le corps de son cher parent
Qui se piquoit de la sottise
De lui laisser beaucoup d'argent.
L'autre monde est un élément
Où personne n'a de valise
De poches, ni d'ajustement;
Concluons donc que c'est bêtise
Que de se gêner tristement
Pour repaître la convoitise
D'un Successeur impatient
Qui prend ce qu'on laisse en riant.
Que recueille-t-on du délire
De vouloir sans cesse amasser?
Plus l'on est jaloux d'en laisser
Plus le défunt apprête à rire
A ceux qui vont le remplacer.
L'esprit s'intrigue, s'inquiette,
Et l'on pense à tout, sans songer
Qu'on meurt souvent de trop manger,
Et très-rarement de disette;
Faut-il aussi faire diete
Pour engraisser un Etranger
Dont l'œil a mesuré d'avance
L'embonpoint de votre substance?
A quoi peut servir un écu
Quand on n'est qu'un peu de poussière:
Et quand on dort dans une bière

Se souvient-on du revenu
Qu'on avoit quand on a vécu?
L'on n'occupe qu'un coin de terre
Où, sans avoir ni chaud ni froid,
Chacún se resserre à l'étroit
Sans se gêner pour son confrère
Qui n'ose plus user du droit
De vous faire aller en arrière:
Dans ce pays l'on est bien loin
D'avoir l'humeur hautaine et fière;
Celui qui gît au cimetière
Est aussi maître dans son coin,
Et ne sent pas plus de besoin
Que celui qui dort sous la pierre.
Le Roi, le Prince, le Prélat,
Le bel-esprit, le Magistrat,
La Duchesse, la Financière
N'ont plus l'orgueil de leur état,
Et sont obligés de se taire
Comme le pauvre et le pied-plat.
L'argent, les rangs, la renommée
Nous offusquent d'une fumée
Si rapide à s'évanouir
Qu'on n'a pas le temps d'en jouir.
Ainsi n'ayons pas la foiblesse
De courir après la richesse:
Dès que l'on a su l'obtenir
Par des travaux de toute espèce,
Par l'opprobre ou par la bassesse,
Au lieu d'étancher le desir
On ne la voit souvent servir

Qu'à procurer de la tristesse,
Et la mort vient avec vîtesse
Nous frapper et nous la ravir
Avant le temps de la vieillesse.
Dix lustres sont bientôt passés,
La plus longue vie est un songe
Où la cupidité nous ronge;
N'en a-t-on pas toujours assez
Pour être au rang des trépassés?
L'on n'a plus dépense à faire
Si-tôt qu'on est au monument:
La maison et l'habillement
Sont d'une structure légère;
L'uniforme du régiment
Et la façon ne coûtent guère;
L'on ne se sent point assiéger
Par le besoin de nourriture;
Et loin de boire ou de manger,
A d'autres l'on sert de pâture:
L'on n'a nulle nécessité.
Ainsi l'argent qu'un imbécile
Recherche avec avidité
S'échappe de sa main débile,
Et devient un meuble inutile
Pour le cours de l'Eternité.
Le tombeau, sans que l'on y pense,
Est l'écueil de la vanité,
De la grandeur, de la puissance,
Du courage et de la beauté.
Il n'admet nulle différence
Parmi ceux qu'il rend ses sujets.

Après peu de jours de distance
L'on est tous également laids,
Foibles, défigurés, mal-faits.
La mendicité, l'opulence,
La haute, la basse naissance,
Les Maîtres avec les Valets
Sont dans une égale balance,
Et l'on n'a plus d'autre existance
Que celle des biens qu'on a faits.
Chacun convient que ce langage
Est celui de la vérité;
Mais l'homme en devient-il plus sage?
Non, l'affreuse cupidité
Ne perdra jamais l'avantage
De subjuguer l'humanité.
L'on raisonne à perte de vue,
Par nature ou par préjugé,
L'esprit s'égare dans la nue,
Et le cœur n'est point corrigé.
Heureux dans un lieu solitaire
Celui qui sait borner ses vœux,
Et qui méprise la chimère
Dont s'abreuvent l'ambitieux
Et le sombre avaricieux!
Il peut réfléchir sur lui-même,
Sur le monde, sur son néant,
Sur la vanité du systême
Où nous entraîne le torrent.
Ce n'est que dans la solitude
Où l'on peut méditer sur soi,
Et se faire une utile étude

Qui de nos sens règle l'emploi.
Quand on vit dans la Capitale
Emporté par le tourbillon
A l'exemple du papillon,
L'on voltige, on court, on s'étale,
Sans penser qu'une fin fatale
S'apprête à terminer le cours
De nos travers et de nos jours.
Ce n'est qu'au sein de la retraite
Que l'on apprend à réfléchir,
Et j'en emploie la recette
Sans m'effrayer, sans rembrunir
Ma cervelle qui n'est pas faite
Pour tout ce qui peut la noircir.
Qu'Young peigne en Angleterre
La mort, le néant, les tombeaux,
La vapeur du charbon de terre
A l'appui de son caractère
Ternit ses lugubres tableaux.
Un François moins atrabilaire
Admire ces rares morceaux;
Mais quand il est jaloux d'en faire
Il cherche à les rendre plus beaux.
Dans une teinte plus légère
Je veux imbiber mes pinceaux,
Et pour ne prêcher que misère
Mes reflets seront assez beaux.
Affranchi de graves travaux
Je lis sur les bords de la Seine,
Je spécule, je me promène,
Je fais des méditations

Sans ennui, sans humeur, sans peine,
Et mes vastes réflexions
Sont les fruits d'un séjour champêtre
Ou ma raison s'applaudit d'être
Loin du trouble des passions
Et du choc des dissentions
Que divers intérêts font naître.
Qu'Young sème l'épouvante,
Qu'en noir il fasse réfléchir,
Sa morale n'est éloquente
Que pour ceux qui veulent mourir,
Et mon ame toujours vivante
Craint ce qui tend à la flétrir.

ARTICLE LVIII.

Caprices du Néologisme.

L'UNIFORMITÉ dans les usages est le plus mortel poison que puisse éprouver le génie françois toujours balotté par le souffle des vents. Une coutume lui paroît insupportable dès qu'elle a acquis l'air de la maturité. Ce qu'il a le plus desiré lui devient insipide si-tôt qu'il en jouit; et il ne paroît invoquer des réformes, que pour en faire l'objet d'une nouvelle déclamation, après qu'on s'est prêté à ses desirs. Un établissement qu'il a frondé vingt ans comme un abus, cesse de lui pa-

roître abusif du moment où on lui en substitue un autre. Il ne fait que changer le sujet de ses clameurs ; et toujours en contradiction avec lui-même, quelque chose que l'on fasse, il ne cesse de louer le passé, de critiquer le présent, de desirer l'avenir, et de parler avec enthousiasme, sans se soucier de raisonner.

Cette manie nationale est la même pour les grandes ou les petites choses. On la fait tomber sur les objets qu'on vante avec transport pendant quinze jours, et qu'ensuite l'on blâme ou l'on méprise. Elle porte également sur les personnes que, dans la nouveauté, l'on préconise avec ivresse, pour les immoler, au bout d'un mois, au dédain ou au ridicule. Enfin, ce goût volage s'étend même jusqu'aux expressions que l'on affectionne, par préférence, pendant un certain temps, et qu'on relègue ensuite dans la classe des *vieilleries*, comme si on étoit honteux d'avoir connu leur existence. Un mot seul de notre Langue suffit pour démontrer le caprice du Néologisme. Le nom le plus beau et le plus respectable est, sans doute, celui de *Père*. C'est un nom vénérable, auquel la nature et la loi donnent la plus grande autorité. Les Romains employoient ce nom comme un titre de dignité ; les Sénateurs étoient les Pères conscrits, les Empereurs étoient les Pères de la Patrie, Apollon étoit le Père du jour, Cicéron étoit le Père de l'éloquence, et tout

ce qui annonçoit un caractère de supériorité étoit honoré de cette dénomination. *Mi Pater* étoit l'expression commune à ce Peuple vainqueur, et nos plus fameux Auteurs anciens l'ont consacrée dans leurs Ouvrages.

Le mot de *Mère* est aussi un titre d'honneur qu'on accordoit à l'éminence des qualités. Vénus étoit la Mère des Amours, Cibèle étoit la Mère des Dieux ; et, parmi nous, c'est une désignation qui suppose l'affection et le respect, fondés sur le droit naturel.

Nos ancêtres employoient tout bonnement les noms de *Père* et de *Mère*, sans raffiner sur une dénomination commune à tous les hommes.

Quoique les mots *Père* et *Mère* soient doux à la prononciation, nombre d'enfants les articuloient avec peine, et d'une façon inintelligible. Des Nourrices ou des Gouvernantes crurent leur faciliter le moyen de s'énoncer, en insérant dans leur Rudiment des mots plus sonores, et de là vinrent ces expressions triviales *Papa*, *Maman*, *caca*, *nanan*, *pipi*, *tétet*, et autres ridiculités de femmelettes.

Ces termes, qu'on ne toléroit que par grace pour la foiblesse des organes enfantins, n'étoient admis dans le dernier siècle et depuis, que jusqu'au temps où les enfants pouvoient s'énoncer plus librement. A trois ou quatre ans, on leur apprenoit à dire *mon Père*, *ma Mère*, et ces expressions n'avoient rien que de noble.

Quelques gens recherchés voulurent donner à ces noms l'expression de la tendresse, et ils y joignirent le nom de *cher ;* mais l'abus que l'enfance ou la mauvaise éducation faisoit de ces termes, les rendit ridicules. On ne les supporta que dans la bouche de la première enfance ; et il parut décidé qu'un homme bien né, dès l'âge de douze ou quinze ans, ne parleroit plus de ses parents, qu'en disant *mon Père* et *ma Mère.*

Louis XV, par une attention obligeante, continua de donner le nom de *Maman* à sa Gouvernante, au-delà de l'âge usité, et les Gens de Cour trouvèrent les titres enfantins plus doux que ceux de *Monsieur* et de *Madame*, dont leurs enfants les qualifioient jusqu'alors, pour ne point tomber dans une erreur.

Par une singerie trop ordinaire, le même exemple fut suivi à la Ville, et les tendres noms de *Père* et de *Mère* furent relégués aux champs, où ces qualités sont communément moins mensongères.

Malgré l'autorisation de cette coutume, l'on se fait encore quelque peine à entendre un homme ou une femme de vingt-cinq ans et au-delà, vous entretenir de son *Papa* et de sa *Maman*, sur-tout quand ils sont eux-mêmes environnés d'individus qui leur prodiguent les mêmes noms.

Il y auroit même un ordre à établir pour

empêcher la confusion. Un enfant, dont les idées ne sont pas encore débrouillées, voit quelquefois trois générations, ainsi il devroit avoir *son petit-Papa*, *son grand-Papa*, et *son archi-Papa*, s'il a conservé son Aïeul. Il doit avoir de même *sa petite-Maman*, *sa grand'-Maman*, et *son archi-Maman*. L'Académie n'a pas enrore réglé ces rangs distinctifs, et cependant c'est un objet si commun, qu'elle ne devroit pas dédaigner de s'en occuper. Il est question de fixer la mémoire des petits Citoyens, et de proportionner leur hommage respectueux, suivant la supériorité de ceux à qui ils appartiennent par les liens du sang. Un enfant qui a quatre *Papas*, pourroit s'accoutumer à les différencier par les noms *de Papa*, *Pépé*, *Popo*, *Pupu*, et autres jolis mots qui ennobliroient la Langue françoise. C'est une observation que l'on doit soumettre à nos Grammairiens.

Au reste, le nom de *Papa* n'a rien que de beau en lui-même. C'est le nom que presque tous les Peuples orientaux donnent à leurs souverains Prêtres. L'Amérique en étoit abondamment fournie; et l'on appelloit *Papas* au Pérou, les Prêtres qui s'agenouilloient matin et soir devant le Soleil et la Lune, pour en obtenir les faveurs.

Quelques personnes font dériver ce mot du grec ϖαππος qui signifie Père nourricier; mais il est plus vraisemblable qu'il doit la

naissance aux inscriptions latines *Pa ter Pa triæ*, *Pa ter Pa trum*. La première syllabe de chaque mot a formé le nom de Papa, qui a voyagé dans tous les Pays du monde.

En effet, le Grand-Prêtre des Mexiquains se nommoit *Papa*; mais ce nom n'étoit pas pour lui un symbole de douceur, puisqu'il étoit chargé du soin d'ouvrir le sein des hommes qu'on sacrifioit. Cependant il en imposoit à la Nation par son caractère, et ses enfants se consoloient en périssant par sa main.

Dans plusieurs Royaumes de l'Orient, les Indiens appellent aussi *Papas* les Grands-Prêtres de leur Religion, et c'est par-tout un titre de dignité, auquel on ne résiste pas. Les Ethiopiens appellent *Papas* les Chefs de leur Religion; et parmi nous, ce titre vénérable a souvent été donné à nos Clercs, pour exprimer le respect qui leur étoit dû.

Enfin, le Chef de l'Eglise universelle s'est appellé Pape du latin *Papa*, et l'on en a fait aussi l'objet d'une vénération domestique, en le communiquant aux chefs de famille. Pour les fêter même encore davantage, on les appelloit quelquefois *Papa mignon*. Cette afféterie a été retranchée; mais quelques adolescents disent encore *bon Papa*. C'est une gentillesse de langage.

Le nom de *Maman* n'offre pas moins de

douceur à l'oreille que celui de *Papa*. Il vient du mot *Man*, qui, en langage celtique ou bas-breton, signifie *Mère*. L'on dit aussi *Mamen*, pour exprimer une source, parce que la mère est la source de la vie ; ce titre a paru si vénérable, qu'on le donnoit, au Pérou, à plus de quinze cents Religieuses vierges, qui servoient dans le Temple du Soleil à Cusco. Il paroît au contraire, parmi nous, exclusif de la virginité ; et l'on en a fait un petit nom de société qui suppose de la supériorité. On a même cherché à l'enjoliver par des épithètes ; et de-là sont venus les jolis noms de *bonne-Maman*, *Maman-mignonne*, *grande-Maman*, et même *Maman-téton*, pour désigner une Nourrice.

Tout le monde ne se persuade pas que ces expressions diminutives honorent notre Langue. Il les regardent comme un enfantillage, auquel il faut renoncer dès qu'on commence à acquérir l'âge de raison. C'étoit anciennement une nigauderie, que de dire, à quinze ans et à vingt ans, j'aime bien *Papa*, j'aime bien *Maman ;* la mode est changée, mais elle n'en est pas moins puérile. Il n'est point de noms plus beaux, plus sacrés que ceux de *Père* et de *Mère*. Le Sauveur du monde parloit souvent de son Père, et l'invoquoit sous cette noble dénomination. L'on dit que Louis XII étoit le Père de la Patrie, et l'on ne s'est jamais avisé de l'appeller le *Papa* de la France.

Anne d'Autriche étoit la Reine-Mère, et non pas la Reine *Maman*. Laissons donc ces petites afféteries de langage aux bonnes, aux femmelettes, et reprenons l'usage mâle de dire, dans la maturité de l'âge, mon Père ou ma Mère. Ces termes significatifs auroient dû être indépendants de la bizarrerie de la mode. Mais, grace à notre inconséquence, elle fourrage par-tout.

ARTICLE LIX.

* *Conte pour une Dame qui en demandoit un, sous le titre de* Je ne sais quoi.

En l'année *je ne sais quand*, dans le fameux Empire de *je ne sais où*, régnoit un Prince célèbre, nommé *Je ne sais qui*. Il avoit épousé une Princese extrêmement belle, qu'on appelloit *Je ne sais qu'est-ce*; et de ce mariage, il ne leur étoit né qu'une fille, à qui, par excellence, on avoit donné le nom de la charmante *Je ne sais quoi*. On eut soin de lui choisir les plus habiles Gouvernantes, et on l'éleva comme une Princesse qu'elle étoit. Les Dames de la Cour qui eurent le plus de part à son éducation et à son amitié, étoient la Princesse *Je ne sais pas*, la Marquise *Je ne sais trop*, et la Comtesse *Je ne sais rien*, toutes trois également recommandables par leur

mérite et leur esprit. Il seroit inutile de s'étendre sur les particularités de l'enfance de la Princesse *Je ne sais quoi ;* on se contentera de savoir, en général, qu'à l'exemple des autres enfants, elle téta, cria, pissa au lit, balbutia, pleura, bouda, s'obstina, et courut jusqu'à l'âge de douze ans, où elle parut dans le monde brillante comme un astre, et nette de jour et de nuit. Alors le Roi son père songea à lui former un établissement avec un Prince capable, par sa valeur et ses vertus, de soutenir la gloire de l'Empire des *Je ne sais qui.*

Parmi le nombre des Princes et Seigneurs que la beauté et les graces de la Princesse attirèrent à la Cour, celui qui paroissoit le plus distingué et le plus empressé, étoit le Prince *Je ne sais comment.* La proximité de ses Etats et la protection de la Reine *Je ne sais qu'est-ce*, dont il étoit parent, sembloient lui promettre la préférence sur ses rivaux; mais la Princesse, naturellement très-timide, s'étoit armée contre lui et contre son père, *je ne sais pourquoi*, d'une prévention invincible. On lui avoit persuadé qu'il étoit petit-maître, suffisant, persiffleur, vaporeux et inégal. De là même étoit venu le proverbe, *être tout je ne sais comment.* D'ailleurs on le soupçonnoit d'être satyrique, et on l'accusoit d'avoir fait des chansons sur la Cour, où la Reine même et la Princesse étoient peu ménagées, et dont le refrein étoit *faute d'un certain je ne sais qu'est-ce, faute d'un certain je ne sais quoi.*

Ce soupçon, vrai ou faux, avoit fait naître dans l'ame de la Princesse une répugnance, et une sorte d'antipathie pour ce Prince. Elle fut même portée si loin, qu'elle voulut l'insulter; mais pour le faire d'une manière plus éclatante, elle eut la dissimulation de lui faire entendre, par des agaceries obligeantes, qu'elle étoit sensible à ses amours et à sa recherche. Elle l'en fit même assurer par sa Femme de chambre *Je ne sais par où*. Pour le convaincre, elle lui envoya, après une entrevue, une chanson de sa composition qui commençoit par ces mots : *Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment, et je me sens tout je ne sais comment.*

Le Prince, naturellement avantageux, ne douta pas qu'il n'eût fait une vive impression sur son cœur. Il s'abandonna à toute la vivacité de ses mouvements, et hasarda de faire sa demande en forme au Roi *Je ne sais qui*. Ce Prince ne voulut rien décider, sans savoir si son choix s'accorderoit avec l'inclination de sa fille. Il lui en parla. Elle fit réponse qu'elle se décideroit, *je ne sais quand*, en présence de toute la Cour assemblée. Le Roi, flatté des bonnes dispositions de sa fille, indiqua un magnifique bal, où toute la Noblesse de *Je ne sais où* fut solemnellement invitée. Les choses se passèrent avec une somptuosité digne d'un *Je ne sais qui*.

A la fin du bal, le Monarque demanda publiquement à sa fille, qui étoit le fortuné

mortel dont elle vouloit faire le bonheur, avec promesse de souscrire aveuglément à son choix. Chacun s'atendoit qu'elle alloit répondre *Je ne sais comment*; mais, par une bizarrerie singulière, ou par l'effet d'un amour caché jusqu'alors, elle répondit *Je ne sais guère*. Ce nom étoit celui d'un Prince du Sang de *Je ne sais qui*, lequel s'étoit modestement tenu à l'écart, et qui avoit à peine osé élever ses vœux jusqu'à la Princesse. Tout le monde fut étonné de cette déclaration, et le Prince *Je ne sais guère* vint, aussi confus que charmé, se jeter aux pieds de la Princesse, en lui disant : *Quoi ! vous m'aimez, trop aimable Je ne sais quoi !* A l'instant elle le releva ; et l'embrassant d'un air obligeant, elle s'écria : *Hélas ! oui, charmant Je ne sais guère.* Aussi-tôt toute l'assemblée retentit de cris mêlés de *je ne sais qui*, *je ne sais quoi*, *je ne sais guère*, *je ne sais qu'est-ce*, *je ne sais pas*, *je ne sais rien*, *je ne sais trop*, *je ne sais quand*, *je ne sais où*, &c.

Le pauvre *je ne sais comment* se retira outré de dépit, ayant l'amertume et la honte dans le cœur. Il partit sur le champ pour ses Etats, et dépêcha promptement un Courier, avec une lettre, au Prince *je ne sais qui*, qui ne contenoit que ces mots : je m'en vengerai *je ne sais quand*, *je ne sais comment*, *je ne sais où*. Cette rodomontade n'empêcha pas *je ne sais qui* d'approuver et de conclure le mariage de sa fille au grand contentement

des Parties *je ne sais quelles*, et avec l'applaudissement du Public *je ne sais point.* L'Empereur vécut encore quelque temps, et laissa ses Etats à son gendre. Mais *je ne sais guère* n'étoit pas belliqueux ; son Royaume fut envahi par *je ne sais commment*, ensorte que ses Sujets furent dispersés *je ne sais où*, et depuis ce temps-là, les *je ne sais qui* sont errants de côté et d'autre, et sont peu estimés dans les Troupes, quand ils y prennent parti.

On n'en fait pas grand cas non plus ailleurs, quoique leur race ait beaucoup multiplié, et qu'on en rencontre souvent.

ARTICLE LX.

* *Fait singulier.*

M. de Maillebois, fils de M. Desmarets, ayant fait des prodiges de valeur, pendant tout le siège de Lille, en 1708, resta à la capitulation qui fut faite, avec quatre autres Officiers-Généraux, en ôtage jusqu'au paiement des dettes de la garnison. Comme on ne se pressoit pas en France de les payer, les Hollandois parloient de resserrer les ôtages, et de les mettre dans une Place forte. M. de Maillebois en ayant eu vent, se travestit, lui quatrième, et revint en France; d'où il écrivit cette lettre, pour sa justification, à Milord Marlborough.

MILORD,

Notre retraite précipitée ne doit pas vous avoir surpris, puisque nous savons, à n'en pouvoir douter, que vous avez entre les mains un second ordre des Etats-Généraux de nous faire arrêter, conformément à la première résolution qu'ils en avoient prise dès le premier jour de Février, et de laquelle nous avons été avertis assez authentiquement par des lettres des Députés, même du Magistrat de Lille, qui étoit dans ce temps-là à la Haye, pour obtenir la permission d'aller en France, avec deux des ôtages, négocier les ajustements que la France offroit pour le paiement des dettes de Lille; comme cette troisième résolution fait une infraction aussi formelle à la capitulation, que celle qui fut prise l'année dernière, de mettre deux des ôtages dans la Citadelle, où ils ont restés quatre mois, et que la seconde qui fut prise au commencement du mois de Février dernier; cette troisième, dis-je, qui vous a été adressée pour nous resserrer, ou nous envoyer à Groeningue, nous met absolument en droit de manquer à notre parole, et d'en éviter l'exécution, qui est contre le droit des gens, l'ordre de la guerre, et l'article formel de la capitulation, par lequel il est stipulé précisément que nous devons rester dans Lille jusqu'au parfait paiement des dettes, sans fixer

le temps du paiement, dans lequel on est déjà entré. Nous sommes aussi obligés de dire que lesdits paiements n'ont discontinué que par la prévention et l'animosité de MM. les Etats-Généraux, lesquels, par cette résolution, traversant absolument la conclusion d'une affaire, qui, sans cela, auroit été terminée dans un mois au plus tard, à la satisfaction du Magistrat, et des autres Créanciers, qui naturellement sont les seules Parties intéressées. Cette dernière vérité est si constante, que, lorsque, par la capitulation de la Citadelle, les ôtages furent retenus, ceux qui étoient pour lors députés à l'Armée des Alliés, assurèrent les ôtages qu'ils n'avoient aucune part à leur détention, et qu'elle n'avoit été résolue qu'aux instances du Magistrat. Quoique nous nous soyons mis à couvert, par notre retraite, du mauvais traitement qui nous menaçoit, nous serons toujours prêts de retourner où nôtre parole nous rappelle, quoique l'on nous ait mis légitimement en droit d'y manquer, mais à condition que l'on nous donnera les sûretés nécessaires, pour y être traités conformément à la capitulation. En attendant, si l'on veut permettre aux Magistrats de Lille de députer quelqu'un de leur Corps en France, nous nous emploierons de bonne foi ; premièrement, pour y finir la liquidation des dettes dont, jusqu'à présent, il n'a pas été question; et secondement, pour

en procurer le paiement dans les termes dont on conviendra, à la satisfaction du Magistrat, et des autres Créanciers, qui sont les véritables Parties intéressées. Nous vous supplions de nous adresser ici l'honneur de votre réponse, et celles des Etats-Généraux : nous y demeurerons, en attendant très-respectueusement votre lettre ; et nous sommes, MILORD, &c.

A Arras, le 23 Mars 1711.

ARTICLE LXI.

* *VERS à une Dame incommodée, en envoyant savoir de ses nouvelles.*

MON cœur et mon esprit seront en désaroi,
Si je n'apprends de vous les meilleures nouvelles :
Vous êtes à mes yeux la plus belle des belles :
Un petit mal pour vous en est un grand pour moi.

* *A la même, qui vouloit qu'on écrivît pour elle une chanson sur ses genoux.*

SI je vous chante avec esprit,
L'Amour seul en aura la gloire :
Ce Dieu bienfaisant me fournit
Son pulpître et son écritoire.

Fin du premier Volume.

TABLE

TABLE des principales matières contenues dans le premier Volume.

A

B

E

F

G

H

I

J

N

Q

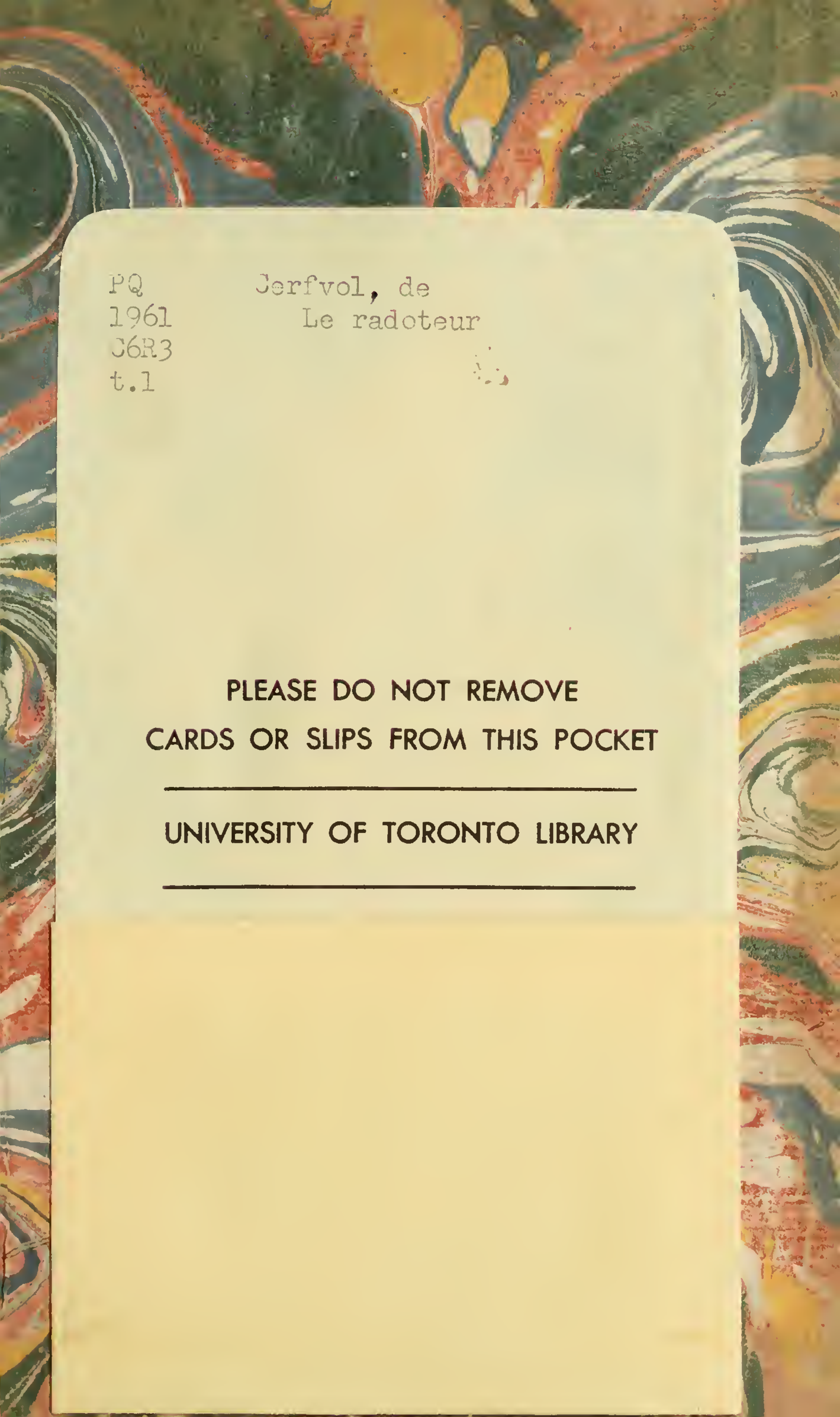
R

S

ERRATA.

Pag. 21. lig. 11. exclu, *lisez* exclus.
24. l. 15. et calculer, *lis.* et à.
58. l. dern. vertus, *lis.* vertu.
62. l. 18. mais n'en pas faire, *lis.* mais qui n'en doit pas faire.
70. l. 3. de l'art. X. lécriture, *lis.* l'écriture.
78. l. 14. pour l'avantage, *lis.* à.
98. l. 26. la, *lis.* les.
128. l. 7. se soit, *lis.* ne se soit.
132. l. 3. fixeront, *lis.* doivent fixer.
Ibid. l. 6. du corps, *lis.* de.
134. l. 1. Boëmes, *lis.* Bohémiens.
204. l. dern. verges, *lis.* vierges.
230. l. 20. ôtez la virgule après *politique*, ajoutez-la après *seulement.* | 364. l. 10. syle, *lis.* style.
400. l. dern. ôtez l'étoile.
401. l. 27. mes réflets seront assez beaux, *lis.* paroîtront nouveaux.
406. l. 8. enrore, *lis.* encore. | 416. l. 6. celles, *lis.* celle.




PQ
1961
C6R3
t.1
Cerfvol, de
Le radoteur
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

